X-FILES LE FILM ● STARSHIP TROOPERS ● SPAWN

110

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

ALIEN LA RÉSURRECTION

50% femme, 50% alien
100% Sigourney Weaver

agne : 700 Pts
sse : 8 F - RCI : 2800 CFA
gique : 180 FB - Canada : 7,50 $
2016 - 110 - 25,00 F - RD

NOUVELLES SCÈNES. NOUVEAU SON. NOUVEAUX EFFETS SPÉCIAUX.

LA TRILOGIE STAR WARS

EDITION SPECIALE

MAINTENANT EN VIDEO

LUCASFILM

© 1997 Lucasfilm Ltd. All Rights Reserved. Used Under Authorization.
STAR WARS and associated trademarks, logos, titles and names are the property of Lucasfilm Ltd.

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 110

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Julien Carbon
Betty Chappe
Guy Giraud
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondant à Los Angeles
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Mansart Resurrected

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Novembre 1997

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Nathalie Chambon, Philippe Christin, François d'Amécourt, Nathalie Dauphin, Françoise Dessaigne, Blanche Aurore Duault, Duboi, François Frey, Jaime E. Jimenez, Bernard Letroye, Fanny Louie, Christophe Lunn, Bruce Maccarone, Floriane Mathieu, Elizabeth Meunier, Sandrine Meunissier, Raphaëlle Pinon, Isabelle Sauvanon

Sommaire

Alien la Résurrection

Spawn - La Série Animée

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

11 - Abonnement

12 - Aux Frontières du Réel - Le Film

Entre la fin de la quatrième saison et le début du tournage de la cinquième, Chris Carter tient sa promesse de transporter Dana Scully et Fox Mulder du petit au grand écran. Opération délicate durant laquelle il s'abstient d'en dire trop. A si bien s'abstenir, il en dit finalement très peu sur un scénario qui reprend quelques-uns des éléments les plus récurrents de la série.

14 - Revenant

Les vampires se portent bien. Merci pour eux. Richard Elfman, frère du compositeur Danny Elfman, les prend même en amitié dans cette satire de l'American Way of Life à Los Angeles. De gentils vampires donc pour un film qui oscille entre comédie et gore, effets spéciaux et érotisme topless. Comme si Jean Rollin avait décidé de ne plus prendre au sérieux ses chers enfants de la nuit !

16 - La Mutante 2

Grosse série B surprise, **La Mutante** accouche d'une suite où Natasha Hensridge hérite du beau rôle : cette fois, c'est elle qui poursuit l'alien, ayant élu domicile dans le corps d'un astronaute de retour de Mars !

18 - Starship Troopers

Adaptation libre du roman de Robert Heinlein, **Starship Troopers** envoie une armée humaine livrer une véritable guerre sur Mars. Malheureusement pour les troufions, les aliens, des insectoïdes, se trouvent, être parfaitement organisés pour le combat. Sous la direction de Paul Verhoeven, un film qu'on annonce monstrueux, dans tous les sens du terme.

22 - Alien la Résurrection

Voilà une saga qui n'en finit pas de fournir des films indépendants les uns des autres. Pour preuve ce quatrième opus, réalisé par Jean-Pierre Jeunet, dont on retrouve la patte et le ton qui ont fait de lui une star en France. Quand Ripley ressuscite d'entre les morts et fraie avec les extraterrestres, la saga **Alien** s'oriente vers l'humour et l'émotion sans abandonner pour autant les sueurs froides.

38 - Hercule

La mythologie grecque à la sauce *Disney* ? Pourquoi pas, lorsque graphistes, animateurs et scénaristes trouvent matière à un péplum déconnant, incisif et très bien documenté sur les Dieux de l'Olympe. Une bonne surprise de la part d'un studio dont les deux derniers dessins animés (**Pacohontas, Le Bossu de Notre Dame**) avaient marqué le pas.

42 - Spawn

Très attendue, cette adaptation du mega-comic de Todd McFarlane est d'une rare nullité : scénar-gruyère, personnages antipathiques, action molle, effets spéciaux pour la plupart indigents... Le réalisateur Mark Dippé et McFarlane défendent comme ils peuvent leur **Spawn**, mais on lui préférera largement la série animée produite par *HBO*.

50 - Black Mask

Un autre super-héros, bien plus fréquentable que Spawn, et en provenance de Hong Kong. Produit par Tsui Hark, le film envoie un émule du Frelon Vert sur les traces d'une armée de super-assassins. Malgré la déception du réalisateur Daniel Lee, qui a vu le projet lui échapper, **Black Mask** réserve quelques bonnes surprises à tous les fans de comics au cinéma.

52 - Astéroïde

Un téléfilm de trois heures surfant sur la récente vague catastrophe. Pour les responsables d'**Astéroïde**, la collision de deux comètes avec la Terre est surtout l'occasion de montrer à quel point les Américains font preuve de solidarité en cas de coup dur. Heureusement, les scènes d'action et les effets spéciaux rattrapent la naïveté patriotique du propos.

55 - Vidéo et Débats

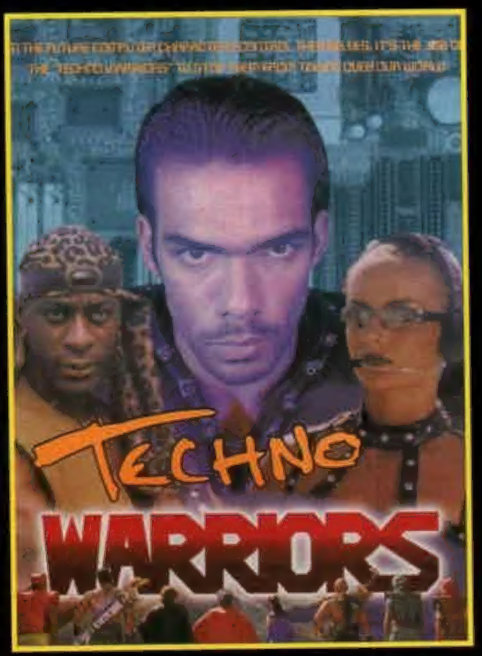
61 - Mad'gazine

62 - Ze Mad Rubrik

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Starship Troopers

NOTULES LUNAIRES



■ **Mortal Kombat** fait un émule estampillé ultra-Z. C'est **Techno-Warriors**, une production made in Hong Kong réalisée par Philip Ko. S'empoignent ainsi une horde de personnages tout droit sortis d'un jeu vidéo. Ce sont Black Ninja, Princess, Dinosaur, Twister, Hell Judge et Assassin. Prétexte à une accumulation frénétique de combats : Bryan, spécialiste en divertissements électroniques, pénètre l'ordinateur de la police et libère par erreur deux super-méchants qui décident de le supprimer. Heureusement pour l'informaticien, des gentils castagneurs virtuels accourent à la rescousse. Merci à **Programmé pour Tuer** de fournir à **Techno-Warriors** son semblant de scénario. Pas d'effets spéciaux ici, mais des bastons qui renvoient directement au cinéma de kung-fu.

■ Sur la foulée du retour des grands monstres caoutchouteux de l'école japonaise, les Coréens de *Samsung Entertainment Group* distancent de plusieurs longueurs le **Godzilla** de Roland Emmerich grace à un **Young Gary** dont l'affiche vante les proportions gigantesques. Malheureusement, il faut déchanter à la vue du résultat car le dragon titanesque n'est qu'une vilaine marionnette, les maquettes dignes d'un jeu d'enfant et l'ensemble des effets spéciaux moins sophistiqués encore que les trucs de Georges Méliès. En résumé, cette entreprise opportuniste produite par le pays d'origine de **King Kong Revient** (déjà tout un poème où le requin des **Dents de la Mer** affronte le gorille géant) relève davantage d'un énième ***Power Rangers*** avec sauts sur trempoline et costumes de carnaval que de l'authentique film de monstre géant !

EDITORIAL

Par ces ces temps de froidure extrême (j'en veux !), où saurait-on mieux se trouver qu'au cinéma ? Comme disait nos grands-pères qui ne manquaient pas de sagesse et d'à-propos : *«Froid en novembre, Noel en décembre»*, et ils avaient bien raison. Le cinéma devient d'ailleurs un lieu à visage humain soucieux de refléter l'image d'une époque essentiellement dévolue à l'économie de marché. Un univers cocooning idéal, un site en huis-clos reformaté façon Prisunic où la foule vient s'entasser comme les zombis de Romero dans les couloirs de leur centre commercial, surtout si débarquent dans la même semaine les dinosaures de Spielberg (355.689 entrées Paris rien que dans la première semaine) et une comédie beaufisante flattant nos travers les plus irréductibles (**Le Pari**, avec ses quelques bons gags, tout de même).

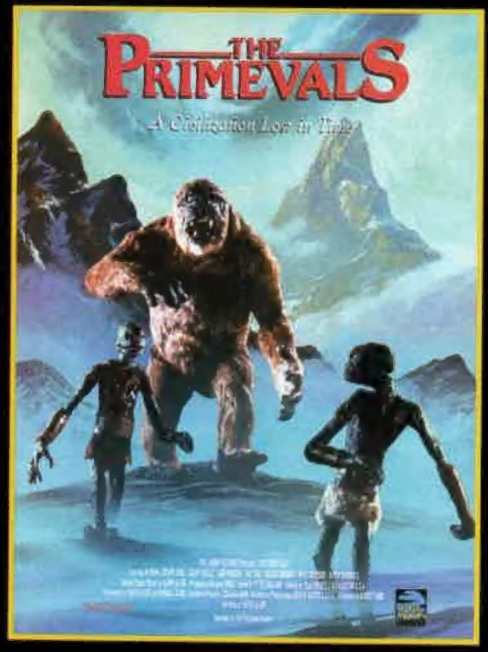
D'ailleurs, au cinéma, les choses évoluent, vous avez remarqué ? Après les coups de genoux dans votre fauteuil assénés par les excités du rang d'après, les manifestations convulsives des tousseurs invétérés surpris par le brusque changement de saison, l'activité frénétique des mangeurs de pop-corn ou d'autres produits croustillants (c'était à prévoir, ils ont placé des cavités prévues à l'usage des récipients, alors évidemment, il y en a qui en profitent...), il faut désormais compter avec les appels sur portables. *«Allo, ma chérie ? Non, je suis au cinéma...». «Oui, nous aussi, ma chérie, rappelle plutôt un autre jour, merci !»*. A mon sens, c'est pour ça qu'ils glissent autant de gunfights et d'explosions dans nos films d'aujourd'hui. Ainsi, on n'entend plus les portables.

Autre signe des temps, le pessimisme foncier d'une actualité cinématographique essentiellement focalisée sur les catastrophes en tous genres et d'abracadabrantes mutations génétiques. Comme si le prochain millénaire nous annonçait un ordre nouveau, dans un environnement différent, auquel le citoyen ordinaire doit désormais s'acclimater. Il suffit de considérer dans ce numéro même **Starship Troopers** et son incroyable invasion de bestioles extraterrestres, **La Mutante 2** et ses acides désoxyribonucléiques venus d'ailleurs, **Revenant** avec ses buveurs de sang d'une autre humanité qui se consolent en perpétrant l'acte de chair, **Alien la Résurrection** et son horrible croisement des espèces, **Spawn** et ses transformations à vue à grand renfort d'effets virtuels, sans parler de l'attendu **X-Files the Movie** dont les premières photos ici reproduites annoncent encore des bouleversements morphologiques aussi drastiques que l'irruption de l'euro dans notre porte-monnaie le premier jour de l'an 2002 (et sous forme scripturale le 1er janvier 1999). A cet effet, préparez-vous, votre *Mad* Movies vous reviendra alors très précisément à 3, 8487532 euros. Une affaire ! **L'Echo des Savanes**, d'un prix pourtant identique, a trouvé pour sa part 3, 83 euros. Vous voyez, déjà ça commence...

Autre phénomène de mode, la célébration d'Halloween par la gent boutiquière soudain contaminée. Impossible d'approcher un restaurant possible sans buter sur une rangée de citrouilles étalées d'une laideur à nulle autre pareille, tout ça parce que ça vient des US, que c'est rigolo, paraît-il, et qu'il faut bien trouver le biais pour vendre davantage de produits à encore davantage de gens. Tant qu'à suivre les modes et les USA, pourquoi dès lors ne pas imiter ce comité américain dont l'organe de presse, *Ad Busters* (*Ad* pour publicité, ou annonce, et *Busters* pour bousilleur, en langage familier) propose d'inaugurer une journée nationale de grève de l'achat ? Un *«Buy Nothing Day»* d'ores et déjà fixé au 28 novembre prochain. Bonne idée, non ? Et avant de mesurer l'incidence de cette manifestation sur les transactions ordinaires, vous pouvez tout de même acheter votre *Mad* habituel, les gars, c'est aux USA que cela se passe.

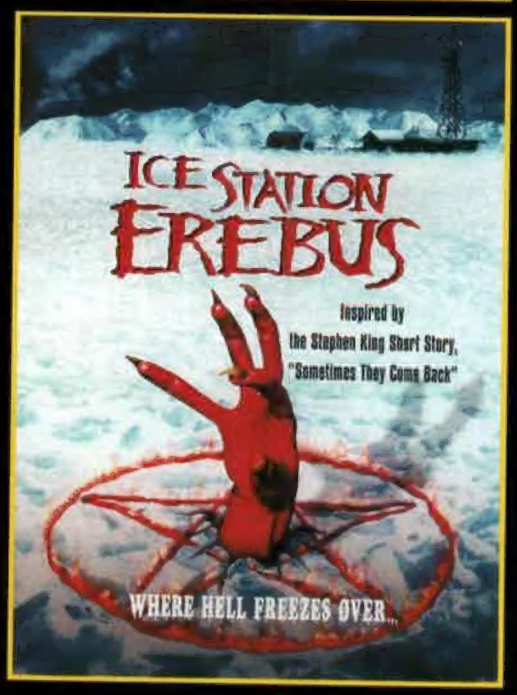
Jean-Pierre PUTTERS

■ **Johnny Mnemonic** fait un tardif émule génétique, un certain **Johnny 2.0** interprété par un Jeff Fahey dont la carrière s'embourbe désormais dans les marécages de la mauvaise série B. Dans ce **Johnny 2.0** signé Neill Fearnley, il incarne Johnny Dalton, grand protecteur des clones dont le consortium *Azimuth Corporation* souhaiterait acquérir les secrets scientifiques. Après que des terroristes l'ont abattu lors de l'attaque de son laboratoire, il roupille quinze ans dans un caisson cryogénique, plongé dans un profond coma. Clone de lui-même, Johnny 2.0 doit désormais retrouver la formule volée, pressé par les pontes d'*Azimuth*, des vieillards dont le clonage permettrait d'échapper à la mort. Dans la zone la plus insalubre de la mégalopole, Johnny 2.0 doit donc alpaguer Johnny Dalton, son original. Bonne idée qui plairait à William Gibson, un rien trop ambitieuse pour les "talents" qui l'illustrent cependant. Avec également Michael Ironside et la fille de Rachel Welch, Tahnee, **Johnny 2.0** ne brille donc pas au firmament de la science-fiction cyberpunk.



■ Douze ans au moins que le producteur Charles Band annonce puis retarde le plus ambitieux de ses projets. Battant d'abord pavillon *Empire*, **The Primevals** sort aujourd'hui sous le label *Full Moon Pictures*. Son réalisateur : David Allen, un héritier direct des techniques d'animation image par image de Willis O'Brien et de Ray Harryhausen. De ces effets spéciaux, il en est grandement fait usage dans **The Primevals**, série B à l'ancienne où se croisent l'Abominable Homme des Neiges, le Yéti de l'Himalaya en personne, et des extraterrestres reptiliens. Pour compléter le tableau, **The Primevals** s'offre également une expédition scientifique sur le plus haut sommet du monde, une caverne qui aboutit à une vallée paradisiaque...
Dans la mouvance des récits d'Edgar Rice Burroughs, de Sir Conan Doyle et de H. Ridder Haggar, **The Primevals** renoue avec des aventures fantastiques délicieusement rétro. En espérant que la ringardise de **Congo** ne soit pas au rendez-vous...

■ Stephen King n'en finit pas de générer des films et téléfilms. Tous les romans et nouvelles ont été adaptés, leurs droits sont déjà acquis ? Qu'importe après tout. Suffit de les readapter. Après le ***Shining*** télé, voici un second **Maximum Overdrive**, à savoir **Trucks** de Chris Thomson, un téléaste venu d'Australie. Dans le moule de **Maximum Overdrive**, **Trucks** décrit le siège de quelques survivants, dans une station-service, par des camions assassins qui se conduisent eux-mêmes. Possible qu'une intelligence extraterrestre soit discrètement au volant, surtout que le fameux Hangar 51 (où l'armée cacherait les preuves matérielles de l'existence des aliens) se situe aux alentours. Si **Ice Station Erebus** s'inspire de Stephen King, c'est indirectement. Derrière ce titre se dissimule en fait **Sometimes they Come Back 3**, c'est-à-dire un troisième **Vengeance Diabolique**. Mis en image par le débutant Dan Berk, impliqué dans une douzaine de films à divers niveaux de la production, **Ice Station Erebus** reprend le décor de **The Thing**, une station polaire isolée. On y meurt, on y disparaît beaucoup dans cette base de l'Antarctique. Pourquoi donc ? Parce que pour ramener son maître à la vie, un suppôt très zélé de Satan s'est mis en tête de sacrifier six personnes. Après, le Malin prendra possession du monde. Rien que ça. Quant aux rapports de **Ice Station Erebus** avec la nouvelle originale de Stephen King, ils sont on ne peut plus minces. Qu'importe après tout, puisque que le nom de l'écrivain constitue une assurance de profits.

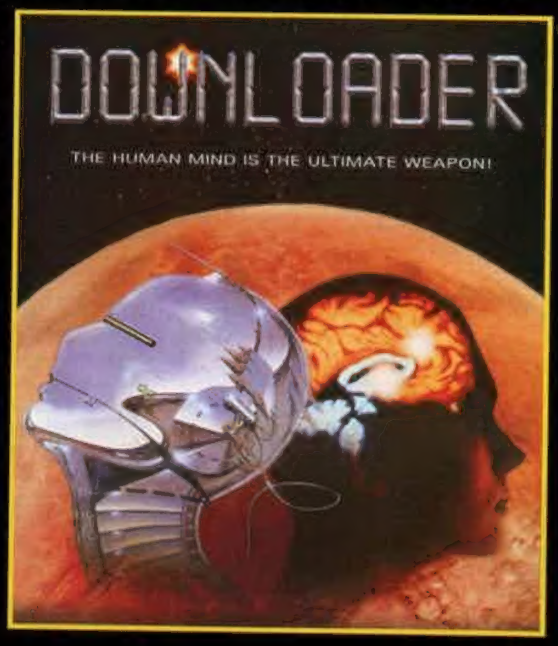


CAFARD-NAÜM

Des blattes, des cafards... Dans le film d'horreur, ça marche à tous les coups. Les incendiaires **Insectes de Feu** et les mutants de **Mimic** carburent à cette bonne vieille trouille doublée de dégoût. Lorenzo Doumani (**Storybook**, un sous-**Histoire sans Fin**) choisit d'en rire dans le pastiche **Blattella**. Flanqué de sa femme Brenda, de Randy Quaid, de la craquante Meredith Salenger et de deux transfuges de **Star Trek** (James Doohan et George Takei), cet ancien producteur (du **Cotton Club** de Coppola pour le plus prestigieux) situe l'action de sa parodie dans la paisible bourgade de Mountview où s'installent Shannon Griffin et sa famille en rupture de stress citadin. A peine sont-ils arrivés que des événements singuliers surviennent. Une jeune fille est attaquée par une créature "inconnue de la science" d'après la vétérinaire locale. Le massacre continue car un monstre mutant, avorton de **La Mouche** de David Cronenberg, élimine les autochtones non sans avoir déposé des larves sur les cadavres. Les bébés monstres commencent à pulluler dans le secteur et la Garde Nationale intervient, menée par George S. Martin, un professionnel parfaitement cinglé de l'extermination des insectes. La lutte s'engage, les clins d'œil pleuvent et le maquilleur Tony Gardner (**Darkman**, **Les Valeurs de la Famille Addams**) fabrique un craignos monster de grand millésime entre deux interventions d'effets spéciaux numériques orchestrés par *Caliban FilmWorks* (**Independence Day**, **Batman Forever**). Évidemment, les gags ne volent pas particulièrement haut, les comédiens en rajoutent plusieurs couches dans le cabotinage (Randy Quaid surtout), mais il arrive néanmoins à **Blattella** de faire parfois... mouche !

Botella, encore un gros coup de cafard...

■ Malgré l'échec de son **Space Truckers** sorti nulle part, Stuart Gordon (**Réanimator**, **From Beyond**) continue à s'intéresser à la science-fiction. Il prépare actuellement **Downloader** dont le très prometteur scénario tourne autour des possibilités infinies du cerveau humain. Et tout particulièrement du cerveau de Karen Preminger chargée de recherches en simulation virtuelle. Atteinte d'une tumeur cérébrale qui ne lui laisse plus que quelques semaines à vivre, elle choisit de "greffer" son esprit dans un simulateur expérimental qui, doté d'un haut-parleur, lui permettra sous peu de communiquer avec son mari et sa petite fille. Reste que les technologies développées par Karen avant son prétendu décès suscitent la convoitise du Général Snecroft qui se verrait bien en commandant d'une armée de robots intelligents, conçus pour les champs de bataille. Karen construit une machine de guerre chromée et humanoïde dans laquelle elle pourrait s'introduire pour affronter le sinistre officier... Encore à l'état de projet, **Downloader** nécessite hélas des moyens que son producteur, *Fries/Schultz Film Group*, pourrait bien ne pas pouvoir lui offrir.



FLASHES

● Drôle d'idée. Les studios *Disney* essaient actuellement de convaincre Geena Davis d'interpréter la super-héroïne de manga Sailor Moon. Curieux car, malgré une quarantaine juvénile, l'ex-fiancée de **La Mouche** a passé l'âge d'enfiler des mini-jupes au ras des fesses (*ouh, remarque, ça dépend...*).

● Les studios *Disney* viennent d'acquérir les droits d'un autre classique du manga animé, **Starblazers**, vaste space-opéra dans la mouvance d'*Albator*. La production de la nouvelle saga de **La Guerre des Etoiles** n'est probablement pas étrangère à cet achat.

● Aux quatre momies déjà sur le feu (dont celle, encore lointaine, de James Cameron), il convient désormais d'en ajouter une cinquième. A l'origine prévue pour Mick Garris à la réalisation et Clive Barker au scénario, cette **Malédiction des Pharaons**, **The Mummy** en version originale, passe entre les mains de Stephen Sommers (**Le Livre de la Jungle**).

● James Cameron va-t-il renoncer à **Terminator 3** ? C'est du moins ce que le cinéaste vient d'annoncer, fatigué par la bataille entre sa productrice-partenaire Gale Anne Hurd et l'ancien boss de *Carolco*, Andrew Vajna, lequel demande 7,5 millions de dollars en échange de la moitié des droits qu'il possède encore.

● **The Crow 3**, alias **The Crow 2037 : World of Gods & Monsters** sera "*un western futuriste*" dixit son producteur. Western dont le production design de **Délicatessen**, Miljen Kreka, travaille actuellement au look.

● Deux projets intéressants pour le producteur Edward Pressman (**The Crow**, **Judge Dredd**). C'est d'abord **The Tenth Victim** de David Nutter (l'un des piliers d'*X-Files*), remake d'un film d'Elio Petri et adaptation d'un roman de Robert Sheckley où il est question, dans un avenir proche, du remplacement des conflits par des jeux assassins. Arrive ensuite **Software** de Scott Billups, évocation de la guerre entre deux armées de robots sur une lointaine planète d'après un scénario notamment signé Brett Leonard (**Le Cobaye**).

● David Nutter bis. *MGM* vient de lui proposer **Disturbing Behavior**, un film d'horreur prenant pour cadre une université d'après un scénario de Scott Rosenberg (**Les Ailes de l'Enfer**). Un nouveau **Scream** ?

● Henry Selick (**James et la Pêche Géante**) se consacre actuellement à **Idle Hands**, un film d'horreur qu'il destine à un public d'adolescents.

● Ce n'est malheureusement pas Terry Gilliam qui se colle au remake space-opéra du western **La Prisonnière du Désert** de John Ford, à savoir **The Trail**, mais le très inégal Phillip Noyce (**Calme Blanc**, **Le Saint**).

● *Miramax* envisage un **Highlander IV**. Sans Christophe Lambert toutefois, puisque c'est son frère dans la série TV, Duncan McCleod alias Adrian Paul, qui prendra sa succession au cinéma. Eric Bernt (**Programmé pour Tuer**, **Que la Chasse Commence**) bosse sur le script de la séquelle.

● Malgré les scores assez moyens de **Batman & Robin**, il y aura un **Batman 5**. *Warner Bros* offre à Jeff Goldblum, John Travolta et Kevin Spacey d'interpréter le grand méchant, Harley Quinn alias l'Epouvantail.

● Les rumeurs commencent à circuler concernant le nouvel **Indiana Jones**. Karen Allen et Sean Connery pourraient reprendre du service aux côtés de Harrison Ford tandis que Tom Selleck et Kevin Costner seraient les interprètes possibles du frère d'Indy. Quant au scénario, il implique des extraterrestres et le fameux Hangar 51 cher à Fox Mulder.

● Dans la grande tradition "on prend les mêmes et on recommence", voici que se profilent notamment à l'horizon **Jumanji 2**, **Jeu d'Enfant 4** dans lequel la poupée Chucky aura une copine du nom de Tiffany, le remake de **Bloody Bird** par le producteur Remo Angeole, **Predator 3 : The Hunt**, **Independence Day 2** (prévu pour l'an 2000 !), **Scream III**, **Toy Story 2**, **Star Trek 9**, sans Brent Spiner si celui-ci n'obtient pas les cinq millions de dollars qu'il demande à *Paramount* pour reprendre le rôle du cyborg Data.

● Sean Connery sera le partenaire de Mel Gibson dans la deuxième version du roman de Ray Bradbury "Farenheit 451" réalisée par Gibson lui-même.

● Deux projets avancés pour George Romero (**La Nuit des Morts Vivants**, **Zombie**). Silencieux depuis **La Part des Ténèbres**, il travaille ainsi au thriller surnaturel **Chain Letter** d'après un scénario de Gene Quintano (les deux **Allan Quatermain** et **Police Académie 3** et **4**) et à **Moon Shadows** produit par Chris Columbus pour *20th Century Fox*.

● Jason Connery (le fils de Sean) se prépare à interpréter Merlin l'Enchanteur jeune dans le téléfilm *Merlin : The Quest Begins*. Sa partenaire n'est autre que Deborah Moore, la fille de Roger. Si l'audimat le décide, ce Merlin pourrait devenir une série TV.

● Le réalisateur David Twohy (**The Arrival**, **TimeScape**) planche sur **Nightfall**, un film de science-fiction où, dans un lointain futur, un vaisseau spatial originaire de la Terre s'écrase sur une planète dont les habitants sont de féroces créatures.

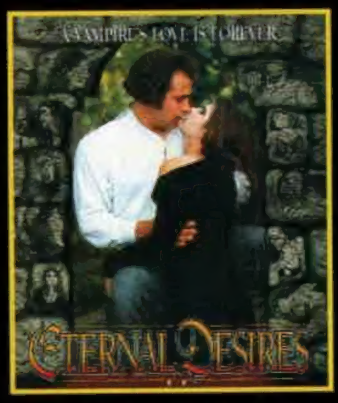
● Phil Tippett (en partie responsable des effets spéciaux de **Jurassic Park** et de **Cœur de Dragon**) passera prochainement à la réalisation avec **Expedition**, un long métrage entièrement conçu en images de synthèse.

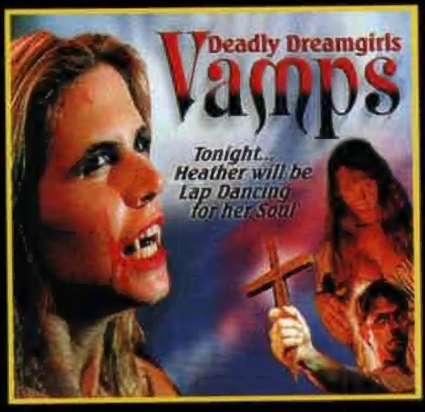
● George Clooney passe la main à Billy Bob Thornton (**Sling Blade**) dans la comédie fantastique **Jack Frost** de Sam Raimi dont le héros, un défunt musicien de jazz, revient de l'au-delà sous la forme d'un bonhomme de neige pour assister son jeune fils dans l'épreuve.

● *20th Century Fox* espère ardemment que Arnold Schwarzenegger acceptera de tourner **I Died a Thousand Deaths**, projet où la star pourrait incarner un chasseur de primes qui se voit offrir un marché. En échange du pardon de ses mille péchés et d'une damnation promise, il doit retrouver une disparue, son ex-femme décédée depuis longtemps déjà...

■ Décidément, les vampires prolifèrent et **Une Nuit en Enfer** fait des émules. Sous le patronage de Robert Rodriguez et de Quentin Tarantino, il y a d'abord le documentaire **Full Tilt Boogie** entièrement consacré au tournage tumultueux d'**Une Nuit en Enfer** justement. Et ce n'est pas tout puisque mijotent actuellement deux séquelles uniquement destinées au marché vidéo. Ce sont **From Dusk till Dawn 2 : Texas Blood Money** de Scott Spiegel (co-scénariste d'**Evil Dead 2**) et **From Dusk till Dawn 3 : The Hangman's Daughter** de P.J. Pesce écrit par le propre frère de Robert Rodriguez, Alvaro Rodriguez. Le premier décrit le combat acharné de quelques missionnaires et malfrats contre une horde de vampires tandis que le troisième volet explore les origines de la taverne La Tetilla del Diablo, alias le Titty Twister, où se réfugie un couple de hors-la-loi. Ni George Clooney ni Quentin Tarantino ni Salma Hayek ne réapparaissent dans ces suites annoncées comme très gore.

■ Est-ce la proximité de la sortie du **Vampires** de John Carpenter qui encourage les descendants de Dracula à sortir du caveau ? Probable, car les producteurs et diffuseurs de séries Z se mobilisent pour s'aligner sur le marché du sang frais. Visiblement accro de Jean Rollin, Kenneth Bush présente **Eternal Desires** qui, selon la tradition, débute par la visite nocturne d'un cimetière. Evidemment, un vampire amoureux du nom de Christopher mord celle qu'il attendait depuis des siècles, la belle Allison. N'empêche qu'une rivale se manifeste, la méchante Kristin armée d'un cutter pour mieux saigner ses victimes. De la fesse, il y en a dans **Eternal Desires**. A l'instar de **Deadly Dreamgirls Vamps** signé Mark Burchett et Michael D. Fox. Le scénario verse allègrement dans le désopilant puisqu'une vieille vampire de 500 ans, cette bonne Tasha, convertit de ravissantes et prudes Américaines à son art de vivre. Elle les transforme en danseuses d'un cabaret érotique, le Vamps, où s'encanaille notamment un jeune prêtre qui essaie d'arracher la belle Heather à l'emprise de Tasha. Idéal pour se rincer l'iris car les réalisateurs ne pouvant se payer des effets corrects misent gros, très gros même sur les mensurations de leurs comédiennes d'un jour, excessivement peu farouches. Même topo dans la trilogie **Caress of the Vampire** où il est essentiellement question de jolies immortelles pompeuses de jugulaires qui se tripatouillent entre elles. Ces trois séries Z provinciales, respectivement torchées par *The Baker Man Brothers*, *People of Severed Lips Recording* et Karl Petry (!), se paient des sous-titres sur-mesures. Pour le tome 2, c'est **Teen Ghoul Girls à Go-Go** et **The Iron Bond Vampire** pour le 3. Il y est notamment question d'un Van Helsing qui s'épuise à exterminer des vampires lesbiennes (la seule branche de la race qui lui résiste), d'un certain Acula obsédé par les chaussures, d'un Billy the Vampire et de vampires gouines entreprenant d'enregistrer un single. Le sexe partage l'affiche avec un fantastique forcément très pingre et la présence de la comédienne fétiche d'Ed Wood, Dolores Fuller.





Du cul, il y en a nettement moins dans **How to Slay a Vampire** de Mark et John Polonia, plutôt dans la veine comique de **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?**. Ce pastiche sans le sou suit les déboires de deux frangins qui, par erreur, sortent le vampire Comte Francis d'un sommeil millénaire. Du rire encore, mais involontaire pour **The Mark of Dracula**, une réalisation Ron Ford dont les effets spéciaux pillent sans vergogne ceux du **Dracula** de Coppola. Avec un touchant amateurisme.

Par ailleurs, **The Mark of Dracula** innove en associant vampire et recherches génétiques. C'est ainsi que l'enfant de la nuit Lucy demande son aide au scientifique Warren dans le but de cloner son amant, le Comte Dracula, en poussière depuis des lustres. De retour, Dracula force son sauveur à mettre au point un remède aux désagréments que peuvent subir ceux de son espèce. Une révolution dans le genre ? Seulement dans la tête des initiateurs de **The Mark of Dracula** ! Devraient bientôt suivre **Drakula** de Steve Bennett et, nettement plus attendu, le deuxième film de Tom Savini après le remake de **La Nuit des Morts Vivants**, à savoir la comédie horrifique **Vampirates**.

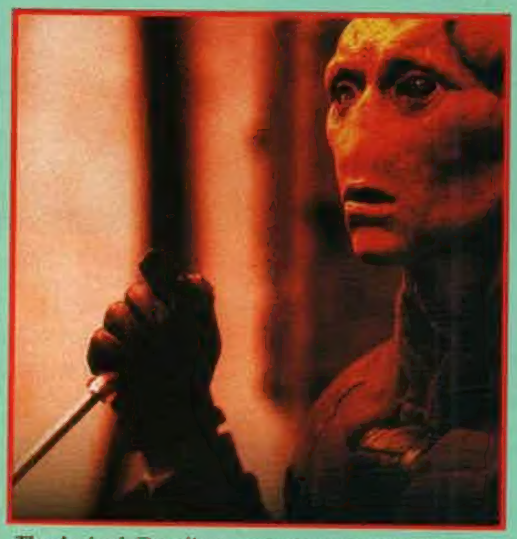
DINOSAURES MADE IN FRANCE

Tandis que **Le Monde Perdu** engrange les entrées, le Français Richard J. Thomson (**Roboflash Warrior, Time Demon, les Prêtresses de l'Enfer**) met la dernière main à **Terror of Prehistoric Bloody Creatures from Space**. Tout un programme ! Une parodie fantastique à la fois gore et sexy où un jeune savant tente d'acclimater une terrifiante créature obtenue grâce au croisement entre un humain et de l'ADN de dinosaures. Le résultat ne laisse pas de surprendre et surtout d'effrayer le petit groupe de baigneuses naturistes s'ébattant dans le secteur. Parmi les interprètes de cette édifiante histoire, Elodie Chérie, Coralie, Laurent Dallias (**Time Demon**...), ainsi que l'inattendu Edouardo Pisani, dont le décisif «Je t'aime le lundi» avait déjà scotché toute la profession du spectacle qui n'en demandait pas tant. Allez, la France !

Terror of Prehistoric Bloody Creatures from Space : chassez la naturiste, et elle revient au bungalow...

SURCHAUFFE

En salles, **The Arrival** n'a pas vraiment cassé des briques. En vidéo, par contre, c'est un succès. Face à la demande, la firme *Live Entertainment* met donc en chantier une séquelle plus modeste que l'original parce que destinée aux vidéo-clubs et au câble. Exit le réalisateur David Twohy et Charlie Sheen. Charlie Sheen, dans le rôle du radio-astronome Zane Zaminsky, a disparu dans les profondeurs de l'Alaska. C'est son beau-frère Jack Addison (Patrick Muldoon bientôt à l'affiche de **Starship Troopers**) qui lui emboîte le pas dans la lutte anti-alien. En découvrant le cahier de notes de Zane, Jack Addison et la jolie journaliste Bridget Riordan prennent conscience de la menace. Depuis **The Arrival**, les méthodes extraterrestres d'éradication de l'espèce humaine n'ont pas évolué. En accélérant l'effet de serre sur la planète, les envahisseurs réduisent l'épaisseur de la couche d'ozone. Opération qu'ils mènent en toute impunité puisque infiltrés dans les plus hautes sphères de la société. Politiciens, banquiers et flics, les aliens travaillent paisiblement à la perte de la Terre, s'aménageant un petit coin de paradis surchauffé comme il convient à leur espèce. Bref, ces aliens-là agissent comme leurs homologues de **Body Snatchers**, des *Envahisseurs*, de *X-Files* et de **Invasion Los Angeles**. Du classique pour le réalisateur-producteur-scénariste Kevin Tenney, petit artisan qui possède déjà à son actif **The Cellar**, **La Revanche de Pinocchio** et les séries **Ouija**, et **Night of the Demons**.



The Arrival. Des aliens poufendeurs de couche d'ozone

■ Elles nous manquaient un peu les marionnettes meurtrières de la série **Puppet Master**. Après trois ans d'absence, cinq films dont deux toujours inédits, les créatures d'André Toulon refont surface dans **Curse of the Puppet Master** de Jay Woelfel. Dans cette cinquième séquelle, l'Égyptien perfide Ahmad Bey envisage de rappeler le dieu chacal Anubis de l'au-delà afin de changer le cours de la Deuxième Guerre Mondiale au profit des forces de l'Axe. L'âme damnée des Pharaons au service d'Hitler et ses alliés... Une bonne idée de scénariste. Reste qu'André Toulon et ses protégés perturbent les ambitions démoniaques d'Ahmad Bey et de ses sbires.

■ Le téléfilm **Devil's Child** de Bobby Roth a tout l'air d'un remake du **Rosemary's Baby** de Roman Polanski. Avec Kim Delaney (*New York Police Blues*), **Devil's Child** raconte le calvaire d'une jolie photographe troublée par les révélations de sa mère sur son lit de mort. De terribles secrets. Au lendemain des obsèques, Nikki découvre dans son appartement quelques bibles à la gloire de Satan. C'est le début d'une descente aux enfers. Après avoir échappé à un accident de la circulation, la photographe rencontre un voisin singulier, Alex Cole, l'incarnation du Diable en personne. Un type rassurant puisqu'il lui sauve la vie, geste pour mieux atteindre son objectif, lui faire un enfant. Pas évident du tout de se débarasser du gamin car une gigantesque explosion ravage l'hôpital vers lequel la mère du Malin se dirige. Ne reste donc plus qu'à exorciser le bébé à grands coups de goupillon rempli d'eau bénite, de prières et de sermonts. Après quoi les producteurs pourront envisager une suite-remake de **La Malédiction** !

San HELVING

UNE VIE MOINS ORDINAIRE

Que ne ferait-on pas pour avoir une vie moins ordinaire ? Si certains se damneraient volontiers, d'autres préfèrent kidnapper la fille d'un riche homme d'affaires (Ian Holm), acte aux conséquences souvent inattendues. Tel est le point de départ du nouveau film de Danny Boyle, «transpotter» associé à John Hodge pour le scénario et Andrew MacDonald pour la production. Le trio à l'origine de **Petits Meurtres entre Amis** et **Trainspotting** s'est reformé pour donner naissance à une comédie romantique d'un genre à part. A la coke en stock et aux coups de pioche dans la caboche succède... l'Amour. Robert (Ewan McGregor) tombera-t-il amoureux de Celine (Cameron Diaz) ?
Pourquoi ont-ils abordé le genre ? «*Pour montrer une relation entre un homme et une femme qui ne repose pas sur des bases connues*», répond Danny Boyle. Un film à l'image de son titre : moins ordinaire. Humour décalé, acteurs surexcités et talentueux, mise en scène typée (plans larges et gros plans en alternance : le tournage a eu lieu dans une zone désertique des Etats-Unis) sont les ingrédients de la recette. A l'écran, Ewan et Cameron forment le couple - presque - idéal, à l'instar de Delroy Lindo et Holly Hunter, deux anges dont la mission consiste à transformer kidnappeur et kidnappée en tourtereaux passionnés. L'élément fantastique est donc présent à plusieurs reprises, car s'ils n'ont pas été affublés d'immenses ailes immaculées, les cupidons (qui ont troqué l'arc et les flèches contre un M16) sont montrés comme des êtres surnaturels qui ne meurent jamais, particulièrement résistants aux balles de l'adversaire. L'histoire leur accorde une importance telle que l'on s'interroge sur leur rôle exact et c'est là que le bât blesse. Si les comédiens collent parfaitement à leur personnage, il leur manque ce petit quelque chose qui les rendrait attachants. Seuls Holly Hunter et, dans une moindre mesure, Delroy Lindo y parviennent. L'expérience sans doute, qui fait défaut à Ewan McGregor et Cameron Diaz, deux acteurs plein d'avenir. Pour une comédie atypique, on aurait aimé que l'idylle soit plus touchante. En d'autres termes, l'essai reste à confirmer, mais gageons qu'avec les quatre larrons que sont Boyle, MacDonald, Hodge et McGregor dont l'étroite collaboration n'est pas près de s'arrêter, on peut s'attendre au meilleur.

Benjamin JANSSENS

A Life Less Ordinary. USA. 1997. Réal.: Danny Boyle. Scén.: John Hodge. Dir. phot.: Brian Tufano. Mus.: David Arnold. Prod.: Andrew MacDonald pour Twentieth Century Fox/Polygram Filmed Entertainment. Int.: Ewan McGregor, Cameron Diaz, Holly Hunter, Delroy Lindo, Ian Holm, Stanley Tucci... Dur.: 1 h 43. Dist.: Polygram Film Distribution. Sortie le 10 décembre 1997.

AUSTIN POWERS

A l'origine d'**Austin Powers**, deux fans des années 60 - Mike Myers et Jay Roach - qui décident de détourner le film d'espionnage en le transposant de nos jours. Facile de comparer **Austin Powers** à un **James Bond** réalisé sous LSD, mais c'est plutôt dans la série B italienne que les deux compères vont chercher leurs idées. Des séries B qui portent le nom de **Danger Diabolik**, **Superargo** et autre **Argoman**. Les clins d'œil sont nombreux, les références à peine dissimulées.
Le jour, il est photographe de mode. La nuit, c'est un agent secret au service de sa majesté. Son nom : Austin Powers (Mike Myers, hilarant), un espion gaffeur et tombeur de jupons. Son pire ennemi : le Dr Denfer (Dr Evil dans la VO, également joué par Mike Myers, encore plus hilarant), un Blofeld de pacotille aussi machiavélique que stupide qui rêve d'asservir le monde (c'est loin d'être gagné). Après un attentat raté (quand vous connaîtrez le personnage, vous verrez qu'il n'avait aucune chance de réussir), il décide de s'exiler, congelé dans sa fusée. Austin Powers est alors lui aussi cryogénisé. Trente ans plus tard, en 1997, le Dr Denfer réapparaît, muni d'une foreuse géante qu'il enverra au centre de la Terre si les plus grandes puissances du monde ne lui versent pas 100 milliards de dollars dans les plus brefs délais. Affolés, les services secrets britanniques décongèlent illico Austin Powers, qui n'a rien perdu de son ardeur, ni de ses habitudes.
Austin Powers, c'est un film sorti de la quatrième dimension, un melting pot exhaustif de tout ce qui faisait le charme des sixties. Rien n'a été oublié : des costumes rétro et excentriques aux intermèdes musicaux kitsch et psychédéliques, en passant par des femmes robots dont les tétons ont été remplacés par des mitraillettes. On s'amuse franchement à la vision de cette grosse farce où chaque ligne de dialogue, chaque situation est prétexte à un gag. Des gags aussi interminables que drôles (même les plus crétinoïdes genre pipi-caca), qui reposent sur les clichés du genre. Un moyen savant de les contourner en les détournant. Car si **Austin Powers** a avant tout été conçu pour se détendre et se marrer un bon coup, rien n'est laissé à l'improviste. C'est clair, les deux compères aiment le genre (ils vont même jusqu'à débaucher quelques «has been» en retraite forcée) et le connaissent sur le bout des doigts. C'est le meilleur moyen de l'adapter et de le parodier tout en lui rendant hommage. Et du même coup de signer un chef-d'œuvre. Déjanté à 100 %, **Austin Powers** risque fort de réconcilier les détracteurs de **Wayne's World** avec son auteur !

Damien GRANGER

Austin Powers : International Man of Mystery. *USA. 1997. Réal.: Jay Roach. Scén.: Mike Myers. Dir. Phot.: Peter Deming. Mus.: Georges S. Clinton. Prod.: Suzanne Todd, Demi Moore, Jennifer Todd et Mike Myers. Int.: Mike Myers, Elizabeth Hurley, Michael York, Mimi Rogers, Robert Wagner, Seth Green, Carrie Fisher, Charles Napier, Burt Bacharach, Rob Lowe, Joe Son... Dur.: 1 h 35. Dist.: BAC Films. Sortie le 3 décembre 1997.*

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE

Album

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

UN CHOIX...GARANTI
UN CONSEIL...PROFESSIONNEL
DES PRIX...INCOMPARABLES
NOUVEAU : LES PRIX FLASH

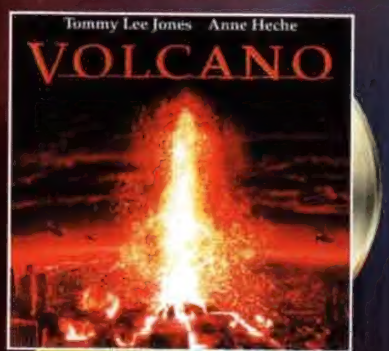
CHAQUE MOIS, ALBUM VOUS PROPOSE 6 FILMS À PRIX FLASH SUR PRÉSENTATION DE LA CARTE ALBUM GRATUITE (OFFRE NON CUMULABLE AVEC LES 5% DE LA CARTE). VOUS POURREZ CHOISIR 3 TITRES À PRIX FLASH PARMI LES 6 LD DONT LES PHOTOS SUIVENT :

THE LOST WORLD
NTSC - LTBX - THX - AC-3 PRIX FLASH 230 F.
jusqu'au 10/12/97

STAR WARS SP. ED.
NTSC - LTBX - THX - AC-3 PRIX FLASH 780 F.
jusqu'au 10/12/97

FACE OFF
NTSC - LTBX - THX - AC-3 PRIX FLASH 245 F.
jusqu'au 17/12/97

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F. (mise à jour mensuelle)



VOLCANO
NTSC - LTBX - THX - AC-3 PRIX FLASH 180 F.
jusqu'au 17/12/97

MEN IN BLACK
NTSC - LTBX - AC-3 PRIX FLASH 210 F.
jusqu'au 24/12/97

MISSION : IMPOSSIBLE
PAL - LTBX - VF PRIX FLASH 180 F.
jusqu'au 24/12/97

SANS OUBLIER... M/FRITZ LANG (31) LD NTSC : 355 F. SNOW WHITE/SIGOURNEY WEAVER LD NTSC : 215 F.
MARATHON MAN LD NTSC - LTBX : 295 F.

NOUVEAU
RAYON LOCATION LD NTSC/PAL ENFIN OUVERT DÈS LE MERCREDI TOUTES LES NOUVEAUTÉS À LA LOCATION.

NOUVEAU
LECTEUR DE DVD
ZONE 1 NTSC TOSHIBA 2107 COMPATIBLE CD / AC-3 / MULTI-LANGUES, SOUS TITRES ET FORMATS.

5990 F.

7, rue Dante 75005 Paris Tél.: 01 43 25 54 76 Fax : 01 43 25 82 70
Du lundi au samedi de 10 heures à 20 heures.

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

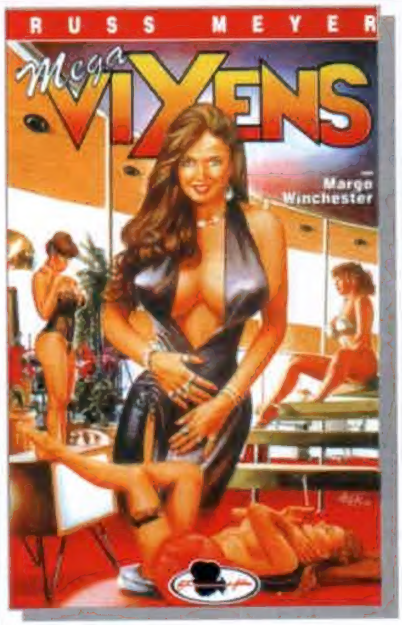
CHRISTOPHE DESHOUX

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.G. : Damien Granger. V.G.: Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DG	VG	JPP	MT
Alien la Résurrection	5	4	3	5
Astéroïde				3
Austin Powers	5			5
Batman & Robin	3	0	1	3
Black Mask				2
Contact	1	2	3	3
Hercule	4			4
Men in Black	4	4	3	4
Mimic	6		4	4
Le Monde Perdu	1	1	4	5
Scream	1	5	4	4
Spawn	0	0		1
The Arrival	4			3
Volte/Face	6	6	5	6



RUSS MEYER
disponible en vidéo*

Vixens 1
(USA-couleur-1968-100mn)

Megavixens 2
(USA-couleur-1976-80mn)

Supervixens 3
(USA-couleur-1975-100mn)

Ultravixens 4
(USA-couleur-1980-95mn)

Mondotopless 5
(USA-couleur-1966-80mn)

La série des 5 6

89 F
la cassette au choix

350 F
la série de 5 cassettes

* Films int. aux mineurs

Bon à découper et à retourner à la société
Mily 155 rue Manin 75019 Paris (Tél/ 01 42 00 01 21)
Je commande la (les) cassettes : 1/ / 2/ / 3/ / 4/ / 5/ / 6/ /
+ 15 F de frais de port par cassette soit :
TOTAL : F

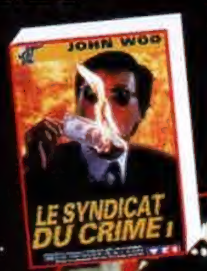
NOM :

ADRESSE :

mad

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

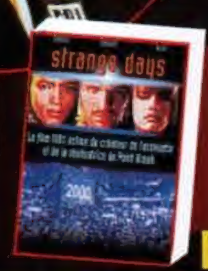


49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
Métro St-Georges
Tél.: 42 81 02 65

Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion. Plus de 2.000 titres, divers et fantastique

photos de films - portraits d'acteurs - affiches - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

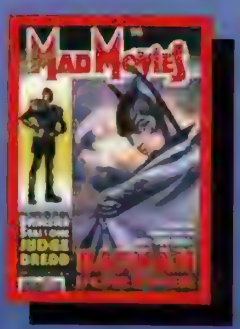


CATALOGUE DE VENTE PAR CORRESPONDANCE DE K7 VIDÉO SF/FANTASTIQUE
à demander à l'adresse ci-dessus contre 2 timbres à 3 Frs.

NOUVEAU : rayon laserdiscs, neuf et occasion.

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez le super t-shirt **ALIEN LA RÉSURRECTION**, à porter pour prévenir les risques d'explosion du thorax par un bébé extraterrestre (de plus, vous soutiendrez la cause de l'Association des Réalisateurs Français à Hollywood, des gens très bien dont Jean-Pierre Jeunet fait partie).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT*, deux excellentes revues anti-prise de tête (de plus, vous contribuerez à la popularité du Comité de Soutien au Journaliste Breton de la Rue Mansart, des personnes très sympas dont Marc Toullec fait partie).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

preview

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL - LE FILM

David Duchovny reste Fox Mulder dans un ***X-Files*** *de grande pointure.*

L'inévitable vient d'arriver. X-Files la série est devenu un film, X-FILES THE MOVIE. Un vrai film de cinéma produit par un grand studio hollywoodien. Un film dont Chris Carter tire toutes les ficelles, sur lequel il cultive le secret d'une intrigue qu'il veut à la fois connectée aux épisodes passés et totalement originale. Une histoire pour laquelle il souhaite une audience aussi large que possible...

Le 16 juin dernier débute à Los Angeles le tournage de **X-Files the Movie**. Dans la plus stricte confidentialité. Les demandes de visite des journalistes affluent au bureau de presse de la *20th Century Fox*, mais demeurent lettre morte. Rien ne doit filtrer, sinon quelques photos certes intéressantes mais très peu révélatrices du contenu du film. Le premier titre envisagé, **Blackwood**, vient d'être dégommé au profit d'un **Fight for the Future** qui évoque davantage un slogan de campagne électorale que l'ouverture des dossiers surnaturels du FBI. Plus prudent que parano, Chris Carter choisit d'imprimer les quelques exemplaires du scénario nécessaires aux comédiens en lettres rouges sur fond noir. A la photocopieuse, ça ne passe pas.

Qu'arrive-t-il donc dans cette version ciné de la cultissime série ? Ne comptez pas sur Chris Carter pour lever ne serait-ce qu'une partie du voile. «*Je veux préserver l'effet de surprise*» dit-il. «*Je pense que quiconque se disant fan de* **X-Files** *le comprendra*». Non car, par définition, un fan veut toujours tout savoir. Reste que, malgré l'épaisseur du mur du secret le mieux gardé d'Hollywood en ce moment, quelques précieux indices filtrent. Cette production *20th Century Fox* (la compagnie également derrière les sagas **Alien** et **Star Wars**) mettra en scène Gillian Anderson et David Duchovny dans les rôles de Dana Scully et Fox Mulder. On l'aurait deviné tout seul. Peut-être cependant pas à l'époque où circulaient les ragots les plus déments sur un passage du témoin à Jodie Foster et Richard Gere. Un bobard gros comme une montagne ? A Hollywood, faut s'attendre à tout. Quoiqu'il en soit, Gillian Anderson et David Duchovny retrouvent les longs manteaux qui les font ressembler à des inspecteurs du Trésor Public. A leurs côtés, quelques têtes connues. Celle de Mitch Pileggi/Skinner, de William B. Davis/L'Homme à la Cigarette et de John Neville/Le Boss du cercle des initiés. Des figures incontournables. La distribution s'enrichit également de la présence de Martin Landau, de Armin Mueller-Stahl, comédien allemand (récemment remarqué en général, ami assassiné de George Clooney dans **Le Pacificateur**), de la délicieuse Glenne Headly, de Terry O'Quinn. Dans le rôle que celui-ci interprète dans l'autre série produite par Chris Carter, ***Millennium*** ? Non. Dans **X-Files the Movie**, il joue effectivement un agent du FBI, mais pas celui que l'on croit. Petite surprise au sein de ce casting, l'apparition rapide de Téa Leoni, épouse de David Duchovny et femme chassée de **Bad Boys**, dans le rôle d'un autre agent du Bureau. Des interprètes solides. Lance Henriksen, le flic médium de ***Millennium***, ne compte pas du nombre comme il en en fut question dans les potins de la commère.

«***X-Files the Movie*** *ne s'adressera pas exclusivement aux spécialistes de la série, à ceux qui la connaissent par cœur. Au contraire. Nous y raconterons une histoire abordable par tous, y compris les gens qui n'en ont pas vu un seul épisode. Nous reprenons cependant des événements de la série pour les prolonger*». Quels événements ? **X-Files the Movie** explore ainsi les origines du virus extraterrestre dont les officines les plus sécrètes du gouvernement cachent soigneusement l'existence. Il traite aussi plus ouvertement des activités de cette assemblée de hauts fonctionnaires cultivant le secret avec un art sans égal. Evidemment, les rapports si particuliers entre Mulder et l'Homme à la Cigarette se taillent une part importante dans le scénario. Probable que Chris Carter se laisse aller à révéler ce que tout le monde appréhende déjà, à savoir que le premier est le fils du second. Il y aurait comme du Luke Skywalker/Dark Vador dans l'air. Autre élément de cette histoire co-écrite par Frank Spotnitz : l'enquête débute après qu'un attentat à la bombe a soufflé un bâtiment de l'administration au Texas, après quoi elle se transporterait dans les glaces de l'Antarctique où repose la preuve d'une existence extraterrestre. La fameuse tarte à la crème de Mulder. Des aliens ? Bizarre, bizarre, puisque le premier épisode de la cinquième saison de la série nie ouvertement la thèse Roswell. Dans ce préambule à la vérité vraie, Chris Carter affirme que les extraterrestres constituent un leurre, une sorte de diversion mise en scène par une cellule désireuse de détourner les regards d'un complot bien plus grave : probablement ces expériences médicales à l'insu de la population, et ce à l'échelle d'un continent. Tout serait alors une gigantesque manipulation, une vaste entreprise de faux-semblants, dont Fox Mulder lui-même serait le complice. Gare à ce que cette volte-face ne soit pas de la trempe du *Surprise, Surprise* de **The Game** ! Chris Carter semble avoir les ressources nécessaires pour livrer un

Dana Scully (Gillian Anderson) : le masque de l'ex-médecin reconvertie.

Le crépuscule, les phares, l'isolement, un léger brouillard : Chris Carter mise sur des valeurs sûres...

scénario rusé, riche en coups de théâtre et retournements de situation. Un scénario fonctionnant aussi sur le cancer qui ronge Scully, mal dont la cinquième saison suit l'évolution.

Chris Carter n'est pas le seul maître à bord de **X-Files the Movie**. Producteur tout puissant, gardien du Temple, co-scénariste et inspirateur du projet, il délègue la mise en scène au fidèle Rob Bowman, l'un des réalisateurs attitrés de la série. L'un des meilleurs, sinon le meilleur avec David Nutter. *«C'est vraiment un grand honneur que me fait Chris»* se félicite Rob Bowman dont le palmarès cinématographique se réduisait jusque-là à une peau de chagrin. A un seul titre, **Airborne**, une comédie très discrètement sortie en 1993. Il y est question de deux potes de Los Angeles, deux dingues de roller que les circonstances condamnent à un an d'études dans un campus de Cincinatti. Les deux lascars se heurtent aux adolescents du cru, des ploucs qui acceptent mal les rats des villes. Passé totalement inaperçu, le film mériterait, selon quelques critiques assassines, son sort.

Réalisateur donc de quelques-uns des épisodes les plus efficaces de la série (**Insomnies**, **Contamination**, **Autosuggestion**), Rob Bowman s'attelle à une production cinéma. Un changement majeur ? Pas selon Chris Carter. *«Chaque histoire racontée dans les* **X-Files** *pour la télévision était conçue comme un mini-film à part entière. En passant au grand écran, nous n'avons fait que changer de technique, que nous adapter. Mais, désormais, nous pouvons nous offrir des effets spéciaux plus sophistiqués, une photographie plus travaillée. Il ne faut pas croire que nous nous reposons pour autant sur nos lauriers. Ce n'est pas du luxe et personne ne pique un roupillon à l'heure du déjeuner. Nous ne bénéficions finalement que de vingt jours supplémentaire de tournage par rapport à un épisode ordinaire»*, qui en demande une dizaine. Raisonnable donc Chris Carter, dans son accession au cinéma. Plus que David Duchovny et Gillian Anderson ? Au sujet de leurs différences salariales circulent des bruits de querelle. Gillian Anderson dément formellement. *«David et moi n'avons jamais discuté plus d'une minute des questions d'argent. Les problèmes viennent des gens qui nous représentent et de la Fox. Ce n'est pas directement de son ressort s'il perçoit deux fois mon cachet. Toutes ces transactions financières consistent à rémunérer équitablement deux personnes de sexe différent qui ont exactement la même charge de travail»*.

Finalement, les bulletins de paie de ***X-Files*** souffrent des mêmes préjugés que ceux du commun des mortels. Pour une femme, à travail égal, salaire moindre. Normal que Gillian Anderson manifeste son impatience d'obtenir gain de cause. Quoiqu'il en soit, sa requête donne aux tabloïds américains du grain à moudre. Selon eux, David Duchovny et elle se feraient la gueule au point de ne s'adresser la parole qu'à travers les dialogues de Mulder et Scully. Possible. A partir du moment où les dialogues sonnent juste, on se moque un peu de savoir si le torchon brûle entre le faux héritier de David Vincent et la vraie sceptique !

Marc TOULLEC

Sortie prévue à l'été 98.

Le blouson FBI : l'indispensable complément à la garde-robe de Dana Scully.

preview

REVENANT

Tous les vampires ne fréquentent pas les mêmes cimetières, tous les vampires ne boivent pas aux mêmes carotides. Il y a ceux qui se conforment aux règles et ceux qui décident d'un mode de vie radicalement différent. Les vampires de REVENANT par exemple. Des originaux discrètement établis à Los Angeles où ils contribuent même à la vie de la collectivité. Animé par des idées satirico-érotico-gore, Richard Elfman travaille le mythe au corps...

«*Demain, je tue Dracula*» plaisante Richard Elfman à la veille du grand jour. Du jour J de **Revenant**, le quatrième film de ce cinéaste dont les débuts remontent tout de même à 1980 avec le branquignolesque **Forbidden Zone**. Suivent **Shrunken Heads** (une comédie fantastique pleine de vaudou, de têtes coupées planantes) et **Streets of Rage** (un polar). «*Je tourne peu parce que l'essentiel de mes activités se concentre sur le théâtre. Cela ne m'intéresse guère de creuser mon trou à Hollywood, dans l'industrie cinématographique. Je tourne lorsqu'un projet me transporte, me passionne. Voilà tout. Le concept de **Revenant** m'a séduit. J'ai donc un temps abandonné la scène pour le monter*» explique Richard Elfman. Elfman, Elfman... Le nom vous dit peut-être quelque chose. Sans doute, puisque c'est également celui que porte le compositeur attitré de Tim Burton, Danny Elfman. Richard Elfman est son grand frère, l'ancien meneur du groupe Oingo Boingo, une sorte de Grand Orchestre du Splendid, version absurde et cacophonique. Lorsque le cinéaste intermittent vous annonce qu'il a travaillé trois ans au sein du Magic Circus de Jérôme Savary, vous n'êtes donc qu'à moitié surpris. Question absurde cacophonique, le défunt Magic Circus se posait là. «*A dire vrai, Jérôme Savary exerce une grande influence sur tout ce que je fais. **Revenant** n'échappe pas à la règle*». Et Richard Elfman de souligner par la même occasion ses liens étroits avec la France. A l'époque de la peu conventionnelle troupe théâtrale du Magic Circus, il rencontre sa femme Marie-France, décoratrice de **Forbidden Zone**.

Aujourd'hui, Richard Elfman revient donc à la mise en scène de cinéma. Dans son genre de prédilection : le fantastique fortement teinté d'humour et de dérision. «*Attention, **Revenant** n'est pas une comédie. Je le place plutôt au niveau de la satire, du tableau acerbe d'une certaine façon d'être à Los Angeles. Imaginez un peu. Les vampires vivent paisiblement à Los Angeles. Ils s'y sont parfaitement adaptés et font partie de la communauté branchée. Ils possèdent des commerces, des magasins de mode, des galeries d'art, exercent des métiers très en vogue et fréquentent les lieux où il faut être vu. En fait, ces vampires composent le gratin de la ville*». Complètement intégrés à la société donc, ces seigneurs de la nuit. «*En fait, je ne vois pas mes vampires comme des monstres, des créatures surnaturelles. Ce sont des êtres humains qui partagent les problèmes de tout le monde. Ils sont un peu différents de la majorité de leurs contemporains. Si j'avais dû mettre en scène des suppôts du Diable comme on en tant vus, jamais je n'aurais pris sur moi de tourner **Revenant***». Et Richard Elfman de s'attarder sur Château Marmont, nec plus ultra des hôtels de Los Angeles, un endroit où grouille justement cette faune que le réalisateur assimile aux vampires. Un endroit où descendent aussi tous les frenchies célèbres de passage dans le secteur,

Des seigneurs de la nuit maquillés par la star de sa profession, Rick Baker.

*Udo Kier : après le **Dracula** d'Andy Warhol, un nouveau rôle de vampire !*

Isabelle Adjani, Luc Besson... Loin, très loin les cryptes, les caveaux et autres caves. Les vampires de **Revenant** se vautrent dans le luxe. D'ailleurs, à ce titre, Richard Elfman se protège des influences du genre. «***Revenant** n'a que peu à voir avec l'épouvante gothique, les films de la Hammer et la tradition. Il prend même la direction inverse puisque je raconte l'histoire du point de vue des vampires. Lorsque je parle de **Revenant**, je ne peux m'empêcher de citer **My Fair Lady** et **Pretty Woman**. **Revenant** est en quelque sorte le **My Fair Lady** du surnaturel*». Le snobisme y tient donc le haut du pavé et les activités vampiriques ne se déclinent pas en gentils humains et affreux pompeurs de jugulaires. «*Au centre du film, il y a tout de même cette love-story entre deux vampires. Entre le très discipliné Dallas et Nico, la vampire sauvage qu'il essaie de civiliser, à qui il apprend les bonnes manières*». Le Pygmalion et son élève en somme. Même schéma que Rex Harrison et Audrey Hepburn dans **My Fair Lady**, que Richard Gere et Julia Roberts dans **Pretty Woman**. Logique que **Revenant** se soit d'abord appelé «Bloodsucking Sophisticated», titre de la première version du scénario par Matthew Bright, depuis passé à la réalisation avec cette version serial-killer du Petit Chaperon Rouge qu'est **Freeway**. «Bloodsucking Sophisticated», c'était il y a une douzaine d'années.

«*Chez les vampires de **Revenant**, comme chez les mortels, il y a des bons et des méchants. Mes vampires sont en général positifs*». Est-ce le cas de Nico (Natasha Gregson Wagner, déjà saignante dans **Buffy, Tueuse de Vampires**), une fringante jeune femme qui joue de ses nombreux charmes pour attirer le chaland ? Oui, en dépit d'un tableau de chasse déjà bien rempli. Connue sous

Vampire : un état de décadence très chic dans le Los Angeles huppé !

le sobriquet de «L'égorgeuse d'Hollywood», elle frappe la nuit. Le jour, elle s'enferme dans un vieux réfrigérateur en compagnie de son ours en peluche. Mignonne comme tout. Mais Nico ignore encore qu'un danger la guette. Un certain Dr. Frederick Van Helsing écume son quartier de prédilection, causant avec un fort accent teuton à son dictaphone. Profession : chasseur de vampires. Sa cible : le Comte Dracula en personne. On connaît la musique. D'autres que Richard Elfman auraient joué la partition. Mais **Revenant** quitte les sillons mille fois labourés du genre en mettant en scène un héros 100 % US, un certain Dallas. «*C'est un beau gosse, un séducteur. J'ai engagé Casper Van Dien parce qu'il possède le physique de l'emploi, l'allure du héros américain typique avec sa mâchoire carrée, ses épaules larges et son regard clair. Il cultive parallèlement des attitudes de mauvais garçon, de rebelle à la James Dean. Dallas n'est pas un héros français, allemand ou italien. C'est un héros américain et il fallait que cela se voit au premier coup d'œil*».
Qui est ce Casper Van Dien, à la silhouette de G.I. Joe, dont Richard Elfman fait grand cas ? Un jeune comédien chanceux puisque vedette de **Starship Troopers**. «*Casper, je le connaissais bien avant qu'il ne rencontre Paul Verhoeven. Comme moi, il s'est engagé sur ce projet parce qu'il y croyait*».
A Casper Van Dien d'interpréter Dallas donc, immortel depuis que son avion s'est écrasé dans les Balkans durant la Deuxième Guerre Mondiale. Aux vampires, il voue depuis une reconnaissance sans nom. Ils l'ont sauvé d'une mort certaine, lui ont procuré un visa pour les Etats-Unis. Depuis, il appartient à la famille Dracula. Dracula qui apparaît d ailleurs ici sous les traits de Udo Kier, déjà titulaire du rôle dans le décapant **Du Sang pour Dracula** du duo Andy Warhol/Paul Morrissey. Pas gentil du tout ce Prince des Ténèbres dans **Revenant**. Raciste au point de ne pas admettre les vampires à peau noire dans sa caste, il contrarie à ce point Dallas que celui-ci pactise avec Van Helsing dans sa lutte contre les forces du mal. Un pacte singulier, contre-nature dans le domaine du fantastique. «*Ces idées-là me plaisent. Elles permettent de contourner les règles, de faire du neuf avec du vieux*» poursuit un Richard Elfman très préoccupé que son quatrième film ne ressemble pas aux précédentes illustrations du mythe. Même aux plus folles.

Frederick Van Helsing (Rod Steiger) : le dernier des chasseurs de vampires.

Richard Elfman aurait très bien pu installer ses vampires dans une taverne façon **Une Nuit en Enfer**. Non. Il lui préfère ce club très fermé où les initiés viennent s'encanailler. Décor macabre à l'avenant avec ces jolies victimes enfermées dans des cages suspendues. De leurs veines sortent des tuyaux qui remplissent les verres des consommateurs. Ici, on déguste de la cervelle humaine fraîche à même un crâne ouvert. «*L'humour de **Revenant** est noir, très noir*» précise le réalisateur. «*N'empêche que le ton et le rythme penchent plutôt du côté du dessin animé. L'érotisme est compris au menu*». Tout pour plaire en somme, surtout que le sang coule à flot dans **Revenant**. «*Il coule beaucoup, c'est vrai. Mais pas comme dans les autres films du genre. Il représente à la fois le pouvoir, le sexe, la drogue, la vie*». Si différent vraiment ?
Qui dit sang dit effets spéciaux, maquillages monstrueux. Autant d'opérations supervisées par le multi-oscarisé Rick Baker (**Le Professeur Foldingue**, **Ed Wood**) dont la présence surprend dans une production aussi modeste que **Revenant**. «*Par rapport à notre budget, nous sommes très ambitieux. Pour le confort et la tranquillité de tous sur un plateau, c'est plutôt une mauvaise chose car cela entraîne des horaires invraisemblables, nous pousse à nous creuser la tête pour trouver des solutions à des problèmes a priori insurmontables*». Pour une enveloppe d'un peu moins de six millions de dollars, Richard Elfman peut donc mettre le feu au film de vampires. Via des trouvailles aussi zarbi que cette femme enceinte depuis 150 ans, cette bataille rangée entre gangs de Los Angeles et ce fameux Château Marmont cadré comme s'il s'agissait du sinistre château de Dracula en Transylvanie !

Marc TOULLEC

Eve (Natasha Henstridge), copie conforme de la défunte Sil : une humaine gonflée aux hormones extraterrestres.

LA MUTANTE 2

Sympathiquement gore, terriblement sexy, et assurément B dans l'esprit, LA MUTANTE accouche d'une suite démarrant sur Mars et se poursuivant sur Terre avec la poursuite d'un vilain E.T. forniqueur par une Natasha Henstridge devenue gentille. Tout cela fleure bon le divertissement haut de gamme à base de monstres tentaculaires en latex et de belles pépées en nuisette !

Qu'arriverait-il si un alien libidineux prenait le contrôle du corps d'un top-model ? C'est sans doute en se posant cette très bonne question que le scénariste Dennis Feldman imagina **La Mutante**, succès surprise au box-office en 1994. Après **Hidden**, présentant déjà furtivement un cas de possession extraterrestre sur la personne de la belle Claudia Christian, **La Mutante** développait son argument de série B dans une production aussi confortable qu'épatante. Effets spéciaux, commando anti-alien, course poursuite haletante, et, surtout, présence de Natasha Henstridge dans le rôle-titre. Sexuellement très agressive, l'actrice passait une bonne part du métrage dans le plus simple appareil, à la recherche d'un mâle à se mettre sous la dent. Ce qui, au-delà, de toute appréciation artistique de «l'œuvre», ne laissa aucun spectateur hétéro de marbre.

Trois ans ont passé et **La Mutante** reprend du service, ainsi que son producteur Frank Mancuso. Avec Dennis Feldman, il avait vaguement envisagé pendant la production de l'original de créer une série de films autour du concept, façon d'apporter un peu de concurrence à la saga **Alien**. «*Nous n'avions pris aucune décision définitive sur cette suite*», se souvient Mancuso. «*La seule chose de vraiment importante est de ne pas faire encore et toujours le même film, d'éviter de se répéter*». Pourtant, dans l'art de réchauffer les plats, Frank Mancuso est passé maître : en tant que producteur, on lui doit **Vendredi 13 3, 4, 5, 6, 7 et 8**, auxquels il faut ajouter la série télévisée du même titre. Excusez du peu ! L'homme a-t-il changé son fusil d'épaule avec **La Mutante 2**, ou va-t-il exploiter consciencieusement le juteux filon ? Le scénario de cette suite laisse supposer quelques changements... dans la continuité !

Nous sommes en 1998, et les Etats-Unis viennent de réussir l'impossible : la première expédition humaine sur Mars. En plantant le drapeau américain sur la planète rouge, les astronautes, dont le commandant de bord Patrick Ross, deviennent instantanément des héros nationaux. Partis à trois, les explorateurs effectuent leur voyage retour à quatre : un intrus, bien connu de ceux qui ont vu **La Mutante**, est en effet à bord du vaisseau. Pendant ce temps, sur Terre, les scientifiques ont créé à partir d'un embryo de Sil un nouvel alien baptisé Eve (toujours Natasha Henstridge !). Dans son laboratoire, le Dr. Laura Baker étudie cette splendide créature, mélange d'ADN humain et extraterrestre, afin de prévenir une éventuelle invasion. Trop tard. L'atterrissage de la navette spatiale libère

Patrick Ross (Justin Lazard) : il a ramené un fâcheux souvenir de son voyage sur Mars...

l'astronaute Patrick Ross et son hôte venu d'ailleurs. L'alien entrepend illico de se reproduire avec plein de jolies femmes (le goujat !), lesquelles donnent naissance à de dangereux bébés hybrides. But de la manœuvre : créer une progéniture suffisamment importante pour prendre le contrôle de la planète. Pour contrarier ses plans, le Dr. Baker lance à ses trousses Eve, devenue gentille. La course-poursuite peut commencer...

Tout comme Arnold Schwarzenegger se métamorphosait en héros d'un **Terminator** à l'autre, Natasha Henstridge voit son personnage changer de camp. «*Physiquement, Eve est la réplique exacte de Sil*» explique l'ancien mannequin. «*Mais Eve très différente, beaucoup moins féroce. Lors de sa conception, le Dr Baker a pris soin d'écarter un gène qui est à l'origine de son animosité, de son agressivité. Pour qu'Eve reste sage, il faut qu'elle vive dans un environnement contrôlé uniquement par des femmes. C'est la seule méthode que les scientifiques ont trouvée pour maîtriser son désir de dominer les hommes*». Est-ce à dire qu'à cause de cette inversion des rôles, Eve ne se baladera pas, insouciante, dans la tenue qui porte son nom ? «*Je ne veux pas vous décevoir, mais il y aura moins de nudité que dans le premier film*» continue Natasha Henstridge. «*De toute façon, les scènes de nudité de* **La Mutante** *n'étaient absolument pas provocantes, mais aussi innocentes que l'alien lui-même. Dans cette suite, il est plus question de séduction que de sexualité*». D'accord, mais on te voit à poil, Natasha, ou quoi ? «*Oui, il y a des passages, ne vous inquiétez pas. Je n'oublie pas mes fans*». Ah, ben quand même !

Passé cette info de première main, **La Mutante 2** innove donc légèrement en offrant au nouveau venu Justin Lazard le rôle du méchant de service, sorte de Penetrator infatigable du nom de Patrick Ross. «*Quand vous développez des idées, vous vous vous amusez souvent à jouer au "et si ?"*» confie Frank Mancuso. «*Et si le personnage était un héros, une icone américaine ? Et si il s'avérait qu'il a un problème très grave ? Pour moi, la référence est le loup-garou. J'ai toujours pensé que c'était le plus sympathique des monstres. C'est quelqu'un qui mène sa vie tranquillement, et un jour, alors qu'il marche à travers une forêt, il est mordu par un loup. Les premiers temps après l'accident, ça a l'air d'aller, mais quand arrive la pleine lune, il se met à faire des choses horribles. Ses actes ne sont pas conscients, il ne prévoit pas de faire des victimes... C'est juste une réaction biologique, consécutive à sa nouvelle condition. Pendant le tournage de* **La Mutante 2**, *nous avions toujours à l'esprit le loup-garou pour déterminer le comportement de l'astronaute*».

L'astronaute face à Eve : une rencontre entre les deux aliens qui tournera à la course poursuite.

Qui dit astronaute, dit vaisseau spatial. Depuis que la sonde Pathfinder a libéré son petit robot Rocky sur Mars, le 4 juillet dernier, l'éventualité que l'homme puisse un jour fouler le sol de la planète rouge se fait de plus en plus grande. Pour Chris Brancato, scénariste de **La Mutante 2** qui s'est fait la main à la télévision sur quelques épisodes de ***Beverly Hills*** et ***Aux Frontières du Réel***, un minimum de recherches s'impose. «*J'ai discuté avec pas mal de scientifiques de la NASA, ainsi qu'avec des techniciens du laboratoire de Pasadena qui se sont occupés du robot envoyé sur Mars. Ils ont été d'une grande aide en anticipant sur les progrès de la technologie, en proposant des choses qui pourraient parfaitement se produire dans un proche avenir. L'histoire que nous avions imaginée s'est ainsi progressivement ancrée sur une base plausible*». Le laboratoire californien ne se contente pas seulement de prodiguer quelques précieux conseils. Il autorise la production de **La Mutante 2** à utiliser dans la scène d'ouverture sur Mars une copie miniature du désormais célèbre Rocky.

Appelé pour réaliser **La Mutante 2**, Peter Medak va dans le sens voulu par le scénariste. «*Quelque soit l'originalité voire l'excentricité de l'histoire, vous voulez forcément que le film ait un sens. C'est très important de partir d'un postulat réel. Même si vous n'êtes pas un scientifique, vous savez inconsciemment si des dialogues sonnent vrais ou sont bidon. Et il est tellement facile d'éviter qu'ils soient bidon...*». Hongrois d'origine, né à Budapest, Peter Medak a connu une petite flambée il y a quelques années en livrant coup sur coup **Les Frères Krays**, et surtout le formidable **Romeo is Bleeding**. On se souvenait alors à peine que c'était le même homme qui comptait dans sa filmographie des titres aussi «graves» que **L'Enfant du Diable** et **La Grande Zorro**.

Sans doute pour relancer une carrière sur la mauvaise pente, Peter Medak accepte donc cette suite commandée qui se distinguera du tout venant de la production au moins sur un point : la prédominance des prothèses et des créatures animatroniques sur les désormais incontournables images de synthèse. Pas pleinement satisfait des transitions entre la Sil réelle et la Sil infographique dans **La Mutante**, Frank Mancuso prend cette décision courageuse qui ravira les nostalgiques de l'ère latex. Comme H.R. Giger est de nouveau présent au design et que le talentueux maquilleur Steve Johnson, déjà à l'œuvre sur l'original, reprend du service. **La Mutante 2** promet quelques métamorphoses caoutchouteuses et sales qui laveront l'affront d'une décennie de morphings propres sur eux !

Vincent GUIGNEBERT

preview

STARSHIP TROOPERS

Johnny Rico (Casper Van Dien) : un «bleu» à la stature de héros.

Après le désastre au box-office des SHOWGIRLS, Paul Verhoeven serre les dents, chausse ses rangers et lâche sur un monde incrédule les STARSHIP TROOPERS ! Préparez-vous à un space-war-opera monstrueux dans tous les sens du terme, avec de jeunes recrues innocentes, des juteux vociférant, des destroyers spatiaux à foison et surtout des vagues d'insectoïdes dégoûtants, tranchant frénétiquement dans les platoons terrorisés. En attendant la déferlante, ajustez les casques et chargez les pétoires ! Garde à vous !

L'histoire de **Starship Troopers** ne débute pas aux confins de la galaxie, mais dans un parking des studios de Burbank, en 1993. Se croisant par hasard entre deux voitures, le scénariste Ed Neumeier et le producteur Jon Davison échangent quelques idées de scripts. Les deux hommes se connaissent bien. Six ans auparavant, ils ont participé ensemble à l'aventure **RoboCop**, lançant l'une des franchises les plus lucratives de la décennie. Neumeier révèle qu'il a alors dans ses cartons un nouveau projet de script, quelque part entre la science-fiction et le film d'horreur pure. L'embryon de scénario s'appelle «**Bug Hunt**». C'est un hommage à peine déguisé aux films de monstres des fifties, dans lequel on suit un groupe de soldats courageux, confrontés à des armées d'araignées géantes. En creusant le concept, les deux compères s'aperçoivent alors qu'il présente de grandes similitudes avec un monument de la littérature de SF : le «Starship Troopers» («Etoiles, Garde à Vous !» en français) de Robert Heinlein. Quelques semaines plus tard, les droits du roman sont acquis et le duo s'attaque donc sérieusement au projet. La «chasse aux cafards» un temps envisagée tourne donc à la production de grande envergure : l'adaptation officielle d'un des romans marquants du genre. Un classique qui lors de sa parution en 1959 avait engendré un véritable délire critique.

Description d'une société futuriste militarisée à l'extrême, où seuls les servants de l'Etat sont considérés comme des citoyens à part entière, «Starship Troopers», conçu comme une saga guerrière excitante, mettait en lumière tous les paradoxes de la pulp culture. En magnifiant ses «space marines» (il était lui-même un ancien militaire), Heinlein assumait en effet ici une fascination absolue pour ses valeureux guerriers, figures majeures et acceptées des sagas populaires de l'époque. Pilonné par la presse comme un auteur fascisant, Heinlein, qui allait paradoxa-

Des monstres insectoïdes intelligents et belliqueux : de véritables machines de guerre !

lement devenir une décennie plus tard l'idole des «babas», traçait en fait là une fable sulfureuse et posait une question glaçante sur les valeurs établies de la démocratie. Au-delà de la controverse, le roman présentait des visions incroyablement novatrices, avec ses soldats subissant l'assaut d'araignées géantes, engoncés dans des armures de combat sophistiquées. Des images hallucinantes, reprises par la suite dans les comic-books du monde entier, plus particulièrement au Japon, où il fut à l'origine de toute la vague méchanoïde (de «Gundam» à «Patlabor») du manga.

Au grand désespoir des fans de Heinlein, qui suivent via Internet la progression du projet, Neumeier décide dans un premier temps d'éliminer certains passages du roman, pour n'en conserver que l'essence : «*En nous concentrant sur le conflit opposant les humains aux araignées géantes de Klendathu, nous avons surtout cherché à respecter l'esprit d'Heinlein, au-delà de certains détails graphiques que nous avons élagués, notamment tout ce qui concerne les armures de combat*» confie le scénariste. La trame mise en place par Neumeier suit donc un groupe de jeunes gens dans ce futur ultra-technologique, où l'on obtient la citoyenneté en s'engageant dans l'armée. Parmi eux, on compte Carl Jenkins, un gamin doté de pouvoir psychique, et le fringant Johnny Rico qui décide de rejoindre l'Infanterie Mobile. Plus que ses sentiments patriotiques, c'est ici surtout le désir de suivre la belle Carmen qui incite Rico à s'engager. Carmen, une jeune femme qui a intégré la Fleet Academy, afin de devenir pilote de combat... Après un entraînement à la dure dans un camp où la moindre négligence est passible de terribles punitions, les jeunes recrues vont voir la situation du monde s'effondrer. Un astéroïde, lancé depuis la planète Klendathu sur laquelle vivent d'horribles créatures arachnéennes, pulvérise la ville de Buenos Aires. La cité où est né Rico. Le sort en est jeté : les terriens crient vengeance, et s'engagent alors dans une guerre sans merci contre les monstres de Klendathu. En force, les Starship Troopers débarquent donc sur la planète désertique, où ils vont devoir affronter jusqu'au bout de l'horreur des hordes de monstruosités insectoïdes...

Pour mettre en scène cette aventure hors-norme, ce space-opéra adulte, le scénariste et son producteur vont logiquement penser au réalisateur Paul Verhoeven, qui aborde ici pour la troisième fois la science-fiction, après **RoboCop** et **Total Recall**. Considéré comme un champion du box-office après le succès de **Basic Instinct**, Verhoeven est alors au plus bas. Pour beaucoup, il ne se remettra jamais de l'échec sans appel de **Showgirls**, cette critique ultra-cynique du mythe de Vegas que les yankees ne lui ont pas pardonné. Est-ce pour échapper à une nouvelle confrontation directe avec l'«american way of life» que Verhoeven choisit de se tourner une nouvelle fois vers la SF ? Pas vraiment si on l'en croit : «*Ce troisième projet n'est pas arrivé dans les mêmes conditions que les deux précédents. Il réunit des gens que j'aime et avec lesquels j'avais très envie de retravailler, notamment Phil Tippett, un génie des effets spéciaux que j'apprécie énormément. C'est en fait ce qui a motivé mon choix.* ■■■ ***RoboCop et Total Recall*** *était nés*

Des effets spéciaux réalistes au service de manœuvres militaires dans l'espace...

STARSHIP TROOPERS

■■■ *dans des conditions un peu différentes. Si en arrivant de Hollande j'ai choisi de m'orienter vers la science-fiction, c'est surtout parce que je sentais alors que c'était un genre dans lequel j'étais «protégé», dans lequel mon manque de connaissance de la société américaine ne serait pas trop apparent».*

Paul Verhoeven dans son élément : une caserne en état d'alerte maximum !

Manque de connaissance ? Pas si sûr. Si Verhoeven aime jouer les candides, il ne trompe personne en claironnant ce genre de sibyllines déclarations, toute sa filmographie aux USA étant une longue suite de pilonnages évidents des symboles de l'Americana. Dans **RoboCop**, il faisait ainsi d'une figure majeure de la culture populaire - le super-héros - une créature clairement décérébrée, en quête d'humanité. La critique y voyait une odyssée christique, les spectateurs un actioner étrange, dans lequel un clone d'Iron Man était nourri à coup de petit pots. Un déboulonnage en règle des cinquante années de la dramaturgie des comic-books. Dans le même ordre d'idée, **Total Recall**, conçu comme un véhicule SF pour la star Schwarzie, piétinait avec jubilation tout ce qu'on pouvait imaginer en terme de blockbuster. Véritable insulte à l'œuvre de Philip K. Dick, le film n'en restait pas moins fascinant autant pour son mauvais goût achevé (les décors de Mars, proprement bâclés), que pour sa violence délirante et scandaleuse, allant à l'inverse de tous les codes imposés d'une superproduction commercialement viable.

Imaginez donc avec quelle joie Verhoeven a dû accueillir le script de **Starship Troopers**, particulièrement après les accusations d'homophobie qui lui sont tombées dessus au moment de **Basic Instinct** et le massacre critique qu'a entraîné **Showgirls**. Certainement très remonté contre l'Amérique et son nouvel ordre moral, le Hollandais Violent se voit donc proposer comme par miracle un space opera, LE genre américain de la fin du siècle.

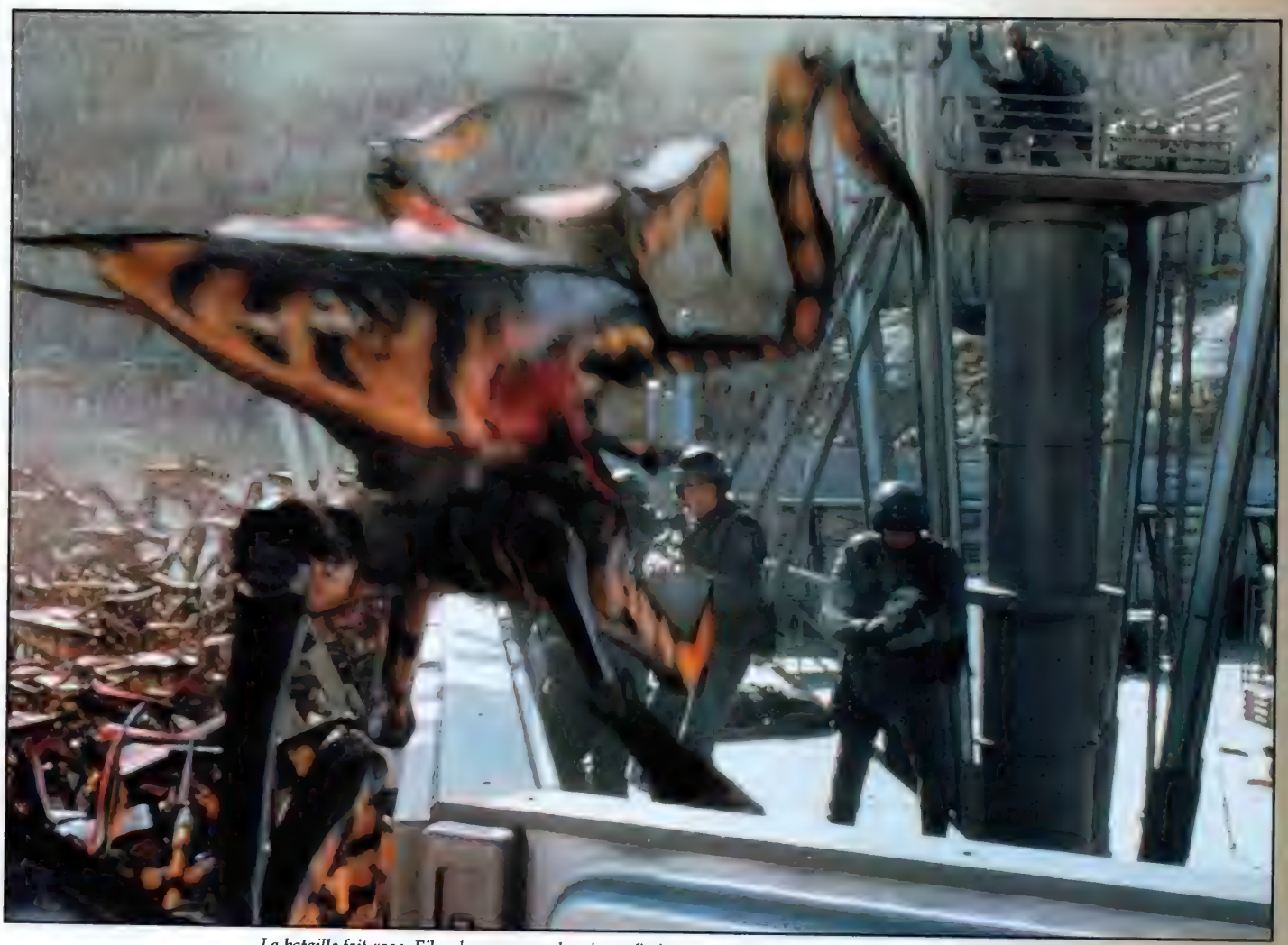
Fan des capitaines bien peignés de **Star Trek** et des preux chevaliers de **La Guerre des Etoiles**, attendez-vous donc à être secoués. **Starship Troopers** c'est **Le Merdier** dans l'espace, **Le Jour le plus Long** chez les aliens. Un peu space, pas du tout opera. Brutal, sanglant : juste une guerre. «*Quand j'ai lu le premier traitement de l'histoire qu'avait signé Neumeier, j'ai été très enthousiasmé par les opportunités qu'il offrait*» confirme le cinéaste. «*Il y avait en effet la possibilité d'orienter cette aventure vers un véritable film de guerre, comme ceux des années 40-50 qui décrivaient des épisodes héroïques de la Deuxième Guerre Mondiale. Tout était dans le script : le comportement des jeunes soldats, ce cheminement mental, cette initiation, de l'entraînement jusqu'à l'épreuve du feu. En faisant de cette histoire guerrière un film de SF, nous nous trouvions dans une position très intrigante où l'ennemi n'était ni japonais, ni allemand, mais des insectes géants extrêmement repoussants : il devenait politiquement correct de les combattre et de les tuer !*».

En construisant son film comme une vraie saga guerrière, Verhoeven va alors logiquement s'éloigner de l'imagerie science-fictionnelle traditionnelle et des flamboyances esthétiques de la pulp culture, pour revenir paradoxalement aux sources : «***Starship Troopers*** *est très proche de* ***Soldier of Orange****, le film que j'ai réalisé en 79 avec Rutger Hauer. Il y a de nombreuses idées similaires. Les deux films suivent des jeunes gens confrontés à la guerre. Que ce soit la Deuxième Guerre Mondiale ou un conflit avec des extraterrestres ne change rien. Vous faites la connaissance de ces gamins. Quelques-uns d'entre eux survivront, d'autres non. Leur innocence, le sentiment que tout peut toujours trouver une solution va progressivement se dissoudre dans la violence*».

PHIL TIPPETT ET SES INSECTES

STARSHIP TROOPERS marque un nouveau bond en avant dans l'histoires des effets spéciaux. Phil Tippett, grand manitou des araignées virtuelles, revient sur les enjeux de la révolution digitale...

Il a été évident dès le début du projet que toutes les créatures du film seraient majoritairement animées digitalement. Un choix technique qu'il fallait assumer jusqu'au bout. Nous avons donc vu très vite qu'il y aurait très peu d'éléments des monstres présents sur le plateau, contrairement à ***Jurassic Park*** *où une bonne moitié des plans était réservée aux animatroniques de Stan Winston. Les seuls éléments réels des Arachnoïdes ont en fait été construits pour quelques plans très serrés, des plans dans lesquels les personnages sont*



La bataille fait rage. Film de guerre ou de science-fiction ? Paul Verhoeven choisit la première option.

Doté d'un budget énorme de 90 millions de dollars, le film est donc mis en place, reposant sur un casting ouvertement B, composé de seconds couteaux sympathiques (Clancy Brown, Michael Ironside) et de jeunes acteurs (Denise Richards, Casper Van Dien, Jake Busey) encore peu connus du public. «*Il était important d'avoir des acteurs frais, des gamins pour lesquels le public vibrerait dès leur apparition, sans pouvoir imaginer vers quelle destinée ils allaient se diriger*» explique Verhoeven. «*Les producteurs ont très bien compris ce choix. Tout le budget est ici dirigé vers la création d'images inédites. Le message est clair : la star ici, c'est le film !*».

Les premières rumeurs qui circulent sur **Starship Troopers**, vendu comme une série B montée en graine, avec SFX à gogo et séquences à suspense à profusion, font redouter le pire aux experts en marketing des studios. On parle d'un véritable maelstrom d'hyper-violence, d'armées de sauterelles géantes déchiquetant longuement les gentils héros qui tentent en serrant les dents de rassembler leurs tripes. On a raison. Le film est d'une cruauté inimaginable pour une production de cette envergure. Et si Verhoeven accepte finalement de réduire quelques plans trop durs, il n'édulcorera en rien son propos. **Starship Troopers** reste, et de très loin, le film de SF le plus violent de l'histoire. Un charclage.

«*Personne n'a été vraiment étonné de voir que nous allions dans cette voie*» confie en riant Phil Tippett, grand maître des effets spéciaux qui a conçu les innombrables créatures arachnéennes de la planète Klendathu. «*Je connais Verhoeven depuis* ***RoboCop****, et je savais très bien que son approche du genre serait un peu plus disons... viscérale, plus dure et réaliste que celle de la majorité des superproductions de ce type. Pas de doute, les insectes que nous avons créés pour ce film sont indéniablement plus cruels que les créatures des productions Lucas-Spielberg. C'est un bonheur d'avoir pu aller aussi loin en fait... Pour être tout à fait franc, je crois qu'aucun des pontes du studio n'imaginait que* ***Starship Troopers*** *allait être un vrai film de guerre. Jusqu'à la fin, ils n'ont pas vraiment réuni les pièces du puzzle !*».

Le résultat est donc bien à la mesure de la rumeur. Embourbés sur Klendathu, les troopers vont voir déferler sur eux des insectes de cauchemar, conçus digitalement, et qui font passer en trois plans les T-Rex du **Monde Perdu** pour d'aimables roquets. Idée terrifiante, la horde est organisée à la manière des armées humaines. Les sept espèces différentes d'arachnoïdes présentées dans le film comprennent ainsi des fantassins, avançant en troupeau pour mieux submerger des soldats coincés dans un Alamo futuriste. Le design de ces abominations évoque un peu les scarabées rhinocéros, avec leurs mandibules acérées. Toutes en angles, ces créature vont découper dans la chair, préparant le terrain pour l'assaut des Sauterelles, l'équivalent d'une force aérienne : des insectes aérodynamiques survolant la bataille en faisant vibrer leurs ailes translucides. On verra également des Plasma Bugs, l'artillerie lourde de Klendathu qui tire sur les vaisseaux humains de longs jets de matière organique, et aussi les titanesques Tankers, des lance-flammes insectoïdes, gros comme des trente tonnes. Cerise sur ce gâteau de mort : une créature totalement immonde, le Brain Bug, un suceur de cerveau qui dirige les opérations !

Dina Meyer, l'élément féminin de la troupe. Pas la plus tendre...

Au final, les équipes de Phil Tippett ont donc conçu les plus délirants tableaux de guerre jamais vus sur un écran. Des scènes dantesques et hallucinées. Grâce aux merveilles de la technique digitale, deux cents troopers se coltinent dans certains plans avec des trillions de bestioles animées par ordinateur, tout en étant simultanément survolés par des escouades de vaisseaux de débarquement en perdition. On vous avait prévenu : **Starship Troopers**, c'est la Guerre. La vraie. Assumée, sale et, osera-t-on le dire... jouissive. Une option d'ailleurs absolument revendiquée par Verhoeven, qui se délecte des cris d'horreur poussés par le public lors des previews du film, quand les gentils héros aux visages de play-boys inoffensifs se font bousiller en hurlant...

«***Starship Troopers*** *n'est pas un film contre la guerre. Il n'affirme jamais que celle-ci est mauvaise. Ce que dit le film c'est tout simplement : voici comment est la guerre, voici comment les chose se passent, voilà ce qui vous arrive quand vous combattez, quand vous êtes au cœur du feu. Rien de plus... Je ne sais pas ce qui est bon ou mauvais. Et je ne sais pas si il y a une réponse à ce genre de question...*».

Cynique jusqu'au bout, Verhoeven n'aurait donc pas de réponse. Mais quoiqu'il en soit, il a choisi son camp. Vous avez déjà compris où il se situe. Fin de l'article. Repos. Vous pouvez fumer.

Julien CARBON

Starship Troopers sortira en France le 21 janvier.

actualité cinéma
sorti le 12 novembre

Ellen Ripley (Sigourney Weaver) : dans *numéro 8* Dont la force humaine a été décuplée par des cyborgs à base...

ALIEN
la résurrection

le quatrième homme
JEAN-PIERRE JEUNET

David Cronenberg, Anthony Weller (TÉMOIN MUET), Danny Boyle (PETITS MEURTRES ENTRE AMIS)... Ils sont quelques-uns à être passés plus ou moins furtivement sur le projet ALIEN LA RÉSURRECTION avant que Jean-Pierre Jeunet accepte la proposition de mettre en images le quatrième opus d'une série mythique du cinéma de science-fiction. Une consécration internationale pour ce passionné qui, depuis le bureau de poste où il triait le courrier à 17 ans, connaît une trajectoire originale. De la galère de la recherche d'un producteur pour des courts métrages aux fastes d'Hollywood, que de chemin parcouru avec l'ami Marc Caro. Un chemin dont les pierres blanches se titrent LE MANÈGE (César 1981 du court métrage), le lugubre LE BUNKER DE LA DERNIÈRE RAFALE, PAS DE REPOS POUR BILLY BRAKKO, DÉLICATESSEN et LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS. Du fantastique à tout crin, dont les ingrédients se nomment humour corrosif, poésie surréaliste, délires visuels et imaginaire en constante effervescence. De la France à Hollywood, Jean-Pierre Jeunet ne cède aucune part de terrain. Il reste autant lui-même sur les vaisseaux spatiaux d'ALIEN LA RÉSURRECTION que dans la boucherie de DÉLICATESSEN ou les entrailles de la plate-forme pétrolière de LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS...

Jean-Pierre Jeunet et Sigourney Weaver : moment de tendresse dans un monde d'aliénés !

Comment avez-vous réagi à la première lecture du scénario d'*Alien la Résurrection* ?

Dans le scénario original de Joss Whedon, il y avait vraiment trop de choses. Le récit était trop touffu. Il a fallu élaguer, tailler dans la masse, le volume des événements, des personnages et des effets spéciaux à venir. Il a également fallu revoir cette fin que je n'aimais pas. A ce titre, les cadres de la *20th Century Fox* allaient dans mon sens. Il était nécessaire de modifier cette conclusion qui prenait pour décor la Terre. Y clôturer **Alien la Résurrection** aurait demandé des moyens considérables. Nous avons donc rédigé quatre dénouements différents dans l'espoir de provoquer la baisse des coûts. J'en ai écrit deux. En désespoir de cause, ne pouvant pas faire rentrer cette partie du film dans notre budget, j'ai pris sur moi de boucler l'affaire dans le vaisseau, de finir sur une note plus proche des deux premiers films de la série.

Ce retour de Ripley à la vie, vous l'avez bien sûr orchestré en étroite osmose avec Sigourney Weaver...

En travaillant le script avec Sigourney Weaver, je me suis aperçu qu'elle appréciait tout particulièrement le côté sensuel, ambigu et mystérieux de Ripley. Je me suis engouffré dans cette brèche, proposant des tas d'idées, de modifications pour coller au plus près à sa vision des choses. Ce sont ses désirs sur le personnage qui m'ont poussé à réaliser certaines séquences. Comme celle où Ripley tombe dans le repaire de la Reine, où une créature la porte dans ses bras, la caresse. J'ai greffé sur le scénario de Joss Whedon des tas de boutures de ce genre. Des idées bien à moi, à l'image de la minuscule araignée sur sa toile qui effraie Ron Perlman, de l'alcool en cube que liquéfie un laser, de ce vaporisateur d'haleine qui permet d'ouvrir les portes, de Brad Dourif qui imite l'alien derrière la vitre blindée... J'ai adapté mon univers à celui des **Alien**. Ce fut d'ailleurs étrangement facile car, lorsque vous n'êtes pas l'auteur du scénario sur lequel vous travaillez, c'est un jeu, un plaisir d'y ajouter des pièces rapportées, des détails. Écrire un scénario, c'est une douleur, quelque chose de difficile. Intervenir sur le manuscrit d'un autre, c'est tout le contraire. Du bonheur authentique !

Ripley : la Compagnie s'intéresse moins à elle qu'au bébé alien qu'elle porte...

En fait, on a l'impression que vous avez signé le scénario sous pseudonyme tellement il porte votre empreinte dans ses circonvolutions...

Dans le manuscrit original de Joss Whedon, j'ai retrouvé des passages, des scènes déjà présentes dans **Délicatessen** et **La Cité des Enfants Perdus** surtout. J'avais l'impression de les avoir déjà mises en boîte. Un exemple ? Call/Winona Ryder tombant à l'eau et coulant vers le fond. C'est déjà dans **La Cité des Enfants Perdus** et dans **Délicatessen**, sous forme de baiser aquatique. J'ai oublié, en filmant Dan Hedaya en Général Perez cirant frénétiquement ses chaussures, que j'avais montré cette scène dans **Délicatessen**. Les similitudes abondent !

N'avez-vous jamais été tenté de revoir de fond en comble la mythologie *Alien*, de changer les meubles et le reste ?

Il fallait préserver la «franchise», tenir compte des autres **Alien**. Je n'ai pas eu à me forcer dans la mesure où j'adore ■■■

ALIEN
la résurrection

■■■ les précédents films de la série. Ce n'est pas pour autant que je me suis résigné à leur emboîter le pas en les imitant au mieux, en m'approchant de plus près à leur style. Au contraire. Travaillant sur le storyboard, je me suis fixé pour objectif d'ajouter une idée personnelle par séquence. Dès qu'une scène ne me satisfaisait pas, j'avais besoin de me l'accaparer. Parfois, je n'apportais en supplément qu'un infime détail. Parfois, je la chamboulais totalement, je la situais ailleurs. A **Alien la Résurrection**, j'ai également apporté mon sens de d'humour. L'humour n'est pas vraiment le fort des trois premiers films. J'ai cependant prévenu mes interlocuteurs de la *Fox* que je ne pourrais pas m'empêcher d'en mettre. Au stade de la préparation, je les ai testés. J'ai pu constater que j'allais dans la bonne direction. Sur le plateau, j'étais cependant un peu inquiet de la justesse, de l'opportunité de cet humour. J'ignorais s'il allait faire mouche, je craignais de forcer un peu la dose. Verser dans l'humour, ce n'est pas réellement l'esprit **Alien**. Heureusement, les premières projections publiques m'ont donné raison. En réagissant favorablement, les spectateurs m'ont rassuré. Parfois, je frôlais la ligne rouge à ne pas franchir. Notamment lorsque le Général Perez constate la fracture ouverte de son crâne. Là, on est davantage dans la boucherie de **Délicatessen** que dans **Alien** ! Le personnage du Général Perez, je l'ai d'ailleurs conçu dans une optique anti-**Independence Day**. Plutôt se foutre un peu de lui que d'en faire un glorieux militaire. J'ai pris un malin plaisir à parsemer **Alien la Résurrection** d'éléments propres à heurter la sensibilité des Américains. Il y a aussi cette séquence où les pirates regardent un programme de télé-achat exclusivement consacré aux armes. Tout ça pour dire qu'il n'y a rien au monde de plus stupide que la télévision américaine. Quand à l'interprète du Général Perez, Dan Hedaya, il s'est prêté au jeu avec gourmandise : il adore ça !

Le pirate Christie (Gary Dourdan) terrassé par l'arme la plus puissante des aliens : leur sang acide.

Pourquoi avez-vous accepté la proposition de réaliser *Alien la Résurrection* à Hollywood et non pas un autre film ?

Si j'ai accepté de réaliser **Alien la Résurrection**, c'est d'abord parce que le projet m'était proche. Je me souviens qu'à l'époque du **Bunker de la Dernière Rafale**, en 1981, le premier **Alien** sortait sur les écrans. Marc Caro et moi avions remarqué une certaine parenté entre les films. Comme Ridley Scott, nous filmions des couloirs sombres et gluants. Comme Ridley Scott, nous étions là à créer de toutes pièces un univers fantastique, à imaginer de nouvelles armes, de nouveaux vêtements, des maquettes et le reste. Entre **Le Bunker de la Dernière Rafale**, nos films suivants, et les **Alien**, le processus artistique demeure le même. C'est toujours le même aujourd'hui, à la différence que **Le Bunker...** a coûté 135.000 francs et **Alien la Résurrection** 80 millions de dollars. Mais, fondamentalement, les choses n'ont guère changé. Finalement, ce qui m'a conduit à tourner cet **Alien** ne relève pas tout à fait du hasard. Il existe peu de films américains que j'aurais acceptés, mais **Alien la Résurrection** était un choix évident. Mon destin en somme. Tout m'y a conduit.

Quel était votre état d'esprit lorsque *20th Century Fox* vous a contacté pour réaliser *Alien la Résurrection* ?

Au départ, j'y suis allé par curiosité. Pour voir comme on dit. Pour voir comment ça se passe à Hollywood. Comment se déroulent les réunions dans un studio. Pour voir si la barrière des langues constituait un obstacle infranchissable dans la mesure où, à l'époque, je ne parlais pas anglais. Aux premiers contacts avec la *Fox*, j'étais d'une grande décontraction. Je pensais que mon séjour aux Etats-Unis allait durer le temps de quelques rencontres. Du fait de mon attitude, j'ai dit ce qu'il fallait dire, j'ai répondu aux questions avec franchise, sans détour. Aux doutes, je retorquais fermement par : «C'est ainsi que ça se fait». Mon comportement n'avait rien de celui d'un réalisateur américain dont les dents rayent le parquet, motivé par la volonté de vouloir à tout prix tourner cet **Alien**.

Un cinéaste français au gouvernail d'une production de cette ampleur, est-ce bien considéré du point de vue des professionnels hollywoodiens du cinéma ? ■■■

Un départ précipité sous le nez d'un alien en chasse...

les liaisons dangereuses

SIGOURNEY WEAVER

Elle a 48 ans, mais ne les paraît pas. Depuis L'ALIEN original, sorti en 1979, Sigourney Weaver ne semble pas avoir pris une ride. A croire qu'ALIEN conserve ! Grande, belle, déterminée et intelligente, la comédienne revendique une Ripley changée par la rencontre de la Grande Faucheuse et les manipulations génétiques de quelques apprentis sorciers qui la réduisent à l'état de mère porteuse...

Aussi attachée soit-elle à Ripley, Sigourney Weaver ne se laisse pas facilement convaincre. Un gros chèque de 11 millions de dollars, c'est bien, mais cela ne suffirait pas à la persuader de réintégrer la saga **Alien**. *«Je ne voulais pas que Ripley s'éveille dans l'espace en criant : «Gare aux aliens ! Attention, il y a des monstres dans le vaisseau». Cela ne m'intéressait pas de la montrer telle que nous l'avions déjà vue à trois reprises. Je n'aurais jamais accepté de tourner dans cet* ***Alien contre Predator*** *que la Fox a développé pendant des années. Via* ***Alien la Résurrection****, la relation amour/haine que Ripley entretient avec les extraterrestres peut enfin s'épanouir»* annonce une comédienne exigeante, en mal d'idées neuves. Audacieuses même sur les liens qui l'unissent à «l'ennemi». *«Dans le premier* ***Alien****, Ripley se présente comme une nouvelle recrue, idéaliste, à cheval sur le règlement. Dans le deuxième film, elle perd ses illusions, affiche son mécontentement, révèle un certain cynisme. C'est cette rage d'avoir été manipulée qui lui permet de demeurer vivante dans sa guerre contre les créatures. Dans le troisième, Ripley sait qu'elle va mourir, que cette mort est inéluctable. Cela la rend plus philosophe d'une certaine manière. Dans* ***Alien la Résurrection****, rien ne la retient plus : elle est totalement imprévisible. Elle-même ignore comment elle réagira. Elle est plus animale qu'auparavant, toujours à renifler l'air».* Pour sentir venir le danger, pour déterminer avec précision son cap. *«Ce qui m'a attirée dans ce rôle, c'est le concept d'une Ripley qui redémarre à zéro, qui n'est plus obligée de combattre à tout moment pour le bien. J'ai trouvé cela très libérateur, tant pour moi-même que pour le personnage. Après lecture du scénario de Joss Whedon sur le plateau de* ***Blanche Neige*** *à Prague, j'ai réfléchi à la probabilité de consacrer quatre mois de ma vie à Ripley. A une autre Ripley».* Adieu donc la Ripley d'antan, attachée à la vie, pasionaria du front anti-Alien toujours à crier «alien, alien» comme d'autres crient au loup. Un passé révolu. Enterré aux sens propre et figuré.

Ripley blafarde : un nouveau vampire de l'espace ?

La Belle et la Bête, à moins qu'il y ait un peu de Bête dans la Belle...

La Ripley d'**Alien la Résurrection** semble effectivement avoir coupé tout lien avec le passé, tout lien avec elle-même et sa mémoire. Elle est en somme la survivante d'une vie antérieure. *«Le scénario de Joss Whedon m'a interpellé au niveau philosophique. Il montre comment l'expérience de la mort peut affecter un esprit. La Ripley d'* ***Alien la Résurrection****, je la vois un peu comme une vampire. Sa peau est d'une grande fraîcheur, ce qui contribue encore à la rendre plus attirante, à accroître son pouvoir sexuel. Des qualités physiques, elle en possède trop pour être vraie. Vous ne savez pas précisément d'où elle tient ce magnétisme, cette beauté. J'ai voulu cette Ripley «améliorée» par rapport à la femme qu'elle était jadis. Un peu à l'image des créatures. Elle n'a plus besoin de porter une arme. Une fois que vous êtes mort, ce n'est pas un drame de mourir à nouveau. Trimballer tout un arsenal défensif ne lui est plus d'une grande utilité».* Des grosses pétoires, elle en utilise pourtant dans **Alien la Résurrection**. Moins en tout cas que son corps et de nouvelles aptitudes. Une souplesse inimaginable, une force herculéenne et un sang acide qui ronge le métal. Ripley est une arme fatale à elle seule, la combinaison de charme et de choc entre deux espèces que rien pourtant ne condamnait au métissage. Une hybride en quelque sorte, dont la sensualité s'exprime à chaque mouvement. *«Jean-Pierre Jeunet m'a suivie avec enthousiasme dans cette direction, vers le sensuel. C'est un réalisateur étrange qui réalise ici un film non moins étrange. J'étais heureuse que Jean-Pierre Jeunet ne soit fasciné ni par les armes, ni par le sang, l'admire énormément son humour noir et son sens du bizarre. Je souhaitais éviter les effets convenus, et je suis heureuse qu'il m'ait permis donner libre cours à mes instincts les plus... étranges !».* Ces instincts s'étalent particulièrement dans la séquence du repaire de la Reine, quelques glauques et fascinantes minutes où Ripley se fond dans le magma extraterrestre. L'hybride à visage humain et la Créature font l'amour. *«Ripley est un être pluri-sexuel, ambivalent»* explique une Sigourney Weaver visiblement satisfaite d'avoir transgressé le double tabou de l'inceste et de l'accouplement avec une autre espèce. Ce morceau de bravoure, la comédienne avoue avoir pris son pied à le tourner, même si le résultat à l'écran se prive des caresses les plus suggestives. A cette occasion, l'actrice tire sa révérence à Jean-Pierre Jeunet, le Français qui succède au Britannique Danny Boyle sur **Alien la Résurrection**.

«En fait» explique Sigourney Weaver, *«le travail avec Danny Boyle n'est pas allé très loin. Nous avons à peine parlé du scénario. Danny disait : «J'aime travailler avec les comédiens. Par contre, les techniciens tout autour me gênent terriblement». Je lui ai répondu : «Aucune importance car entre toi et les comédiens, ce sera exactement la même collaboration que celle que tu as sur une petite production. L'intimité, c'est à toi de la créer. Aux 200 techniciens, tu peux demander de faire autre chose pendant ce temps, de peindre les charnières des portes en bleu si cela te chante». Je n'ai cependant pas réussi à le convaincre. Sa décision de quitter le projet m'a surprise car le scénario était réellement bon, le meilleur de toute la saga* **Alien** *et le meilleur rôle qu'il ait été donné à Ripley».* Elle n'a pas tort, la perfectionniste Sigourney Weaver. Perfectionniste parce qu'elle consacre deux semaines de son temps à s'entraîner au basket sous la houlette de Nigel Miguel, joueur au sein de l'équipe de l'UCLA.

Littéralement transportée par son personnage, elle pourrait même prétendre à entrer dans les annales de l'histoire du basket-ball en réussissant un panier à quinze mètres de distance. Dos au but, comme pour ridiculiser Michael Jordan et la Dream Team. Au premier essai comme soutient Jean-Pierre Jeunet ? Non, à la quatrième tentative, ce qui constitue déjà un exploit. *«L'espace de quelques secondes, j'ai ressenti ce que c'est d'être un Chicago Bull ! Cette scène compte parmi les moments les plus importants de mon existence auprès de la naissance de ma fille et du jour de mon mariage».* Et de cette audition où, en 1978, Ridley Scott la sélectionne parmi tant d'autres pour tenir le rôle d'un certain Lieutenant Helen Ripley dans un incertain **Alien**.

Marc TOULLEC

ALIEN
la résurrection

■■■ Je ne veux pas paraître prétentieux mais **La Cité des Enfants Perdus** et **Délicatessen** ont été extrêmement appréciés aux Etats-Unis. S'ils n'ont pas connu une carrière triomphale en salles, ils continuent toujours de tourner en vidéo, de passer à la télévision. Rien que pendant les prises de vues d'**Alien la Résurrection**, la télévision a diffusé **Délicatessen** quatre fois. Tous les techniciens américains connaissaient mes précédents films, les avaient vus parfois trois ou quatre fois. Incroyable. Tellement incroyable que j'avais l'impression d'être le dindon d'une quelconque Caméra Invisible lorsque j'étais reçu dans les plus grands studios. J'ai cru que j'allais m'évanouir quand des producteurs m'ont demandé : «Croyez-vous que nous aurons la chance d'avoir le merveilleux Dominique Pinon dans **Alien la Résurrection** ? Croyez-vous qu'il accepterait d'y participer ?». Les Américains adorent Dominique. Il ne peut pas se balader dans la rue sans être reconnu ! Oui, vraiment, **Délicatessen** et **La Cité des Enfants Perdus** font l'objet d'un culte authentique aux Etats-Unis. Les gens de cinema respectent vraiment tous les techniciens qui ont travaillé dessus. Bien plus qu'en France encore, où on a trop tendance à être complexé, à croire que l'on est moins doué que les autres. Je n'ai ainsi rencontré aucune difficulté à convaincre la *Fox* d'engager mes principaux collaborateurs de **Délicatessen** et de **La Cité des Enfants Perdus**, Pitoff pour les effets spéciaux, mon premier assistant Michel Cheyko, le monteur Hervé Schneid...

Qu'est-ce qui pousse, selon vous, les major companies américaines à recruter des réalisateurs étrangers alors que le savoir-faire, la main d'œuvre, ils l'ont sur place...

Si les grands studios hollywoodiens demandent aux cinéastes étrangers de travailler pour eux, ce n'est pas par bonté d'âme. Leur démarche n'est pas celle de Francis Coppola ou de Martin Scorsese qui cherchent à produire Akira Kurosawa. Les studios utilisent les réalisateurs étrangers dans le but de ramasser plus d'argent encore, de faire du profit. Quand ceux-ci investissent 80 millions de dollars dans un projet comme **Alien la Résurrection**, ils se préoccupent évidemment de revoir leur argent. Logique dans ces circonstances que le studio soit sur votre dos, qu'il s'interesse de près ce que vous faites, qu'il vérifie ce que vous dépensez, qu'il montre les dents dès que les retards s'accumulent. Dans mon cas, je n'ai pas souffert des contraintes de ce système, d'une surveillance rapprochée par des cadres zélés sans cesse présents sur le plateau. Je sais que d'autres ont enduré ce traitement. Pas moi. Je n'avais nullement à rendre quotidiennement compte de mes faits et gestes. J'ai bénéficié d'une grande autonomie artistique. A dire vrai, il m'ont engagé pour que j'apporte quelque chose au film, mon univers, ma sensibilité... Ce n'était donc pas dans leur intérêt de me mettre des bâtons dans les roues. Je suis totalement responsable d'**Alien la Résurrection**. Bien sûr, j'ai eu à défendre mes choix. Concernant le casting notamment. J'ai dû me battre pour imposer les comédiens que je voulais. Concernant le montage également. Tout le monde intervenait pour réduire ceci, accentuer cela, dans le but d'améliorer la narration. C'est à ce niveau que la bataille fut la plus rude. D'ailleurs, à la fin du tournage à proprement parler, Terry Gilliam en visite sur le plateau m'a confié : «Tu crois avoir résisté aux pressions, mais les vraies pressions commencent aujourd'hui. Dans la salle de montage». Il avait raison. Je dois cependant avouer que les remarques, les observations du studio sont généralement fondées, intelligentes. J'avais cependant à défendre mon point de vue. A ce titre, les projections-tests devant le public m'ont permis de sauver des fragments de séquences, des images que la *Fox* tenait à couper. Il y a notamment ces quelques secondes où le Général Perez prend entre ses doigts un morceau de son propre cerveau. A l'arrivée, je suis à 100 % fier du montage. Comme si j'avais obtenu le final cut. Un privilège à Hollywood. Sur le papier, je ne l'avais pas mais, aujourd'hui, c'est tout comme car le verdict des spectateurs des avant-premières est allé dans mon sens. J'assume la totale responsabilité du film. Je ne peux justifier telle ou telle faiblesse en prétextant que la *Fox* m'a imposé ceci ou cela. Tourner **Alien la Résurrection** a néanmoins été un combat de tous les instants dans la mesure où un studio ne privilégie pas la qualité dans sa démarche commerciale, mais le respect d'un budget, d'un calendrier. En fait, en tant que créateur, je devais me battre contre le studio dans son propre intérêt. Si je n'ai pas vécu le cauchemar de David Fincher sur **Alien 3**, c'est sans doute parce que j'ai su rester à la fois diplomate et ferme, toujours prompt au dialogue. Aujourd'hui, la *Fox* est enchantée de notre collaboration. Ses patrons sont prêts à m'accorder davantage de liberté encore, à me laisser le final cut sur des entreprises moins onéreuses. Je ne dis pas non à une nouvelle expérience américaine. Pas dans l'immédiat cependant !

Call (Winona Ryder), un androïde terroriste voué à la perte des aliens.

Hillard (Kim Flowers), une mercenaire de l'espace aimant les gros tromblons.

Pensez-vous que d'autres jeunes réalisateurs français vont vous emboîter le pas à Hollywood ?

Hollywood a besoin des talents du monde entier. Dès que quelque chose bouge quelque part, les producteurs américains sautent aussitôt dessus. Je ne me fais aucun soucis pour Jan Kounen et Mathieu Kassovitz. Ils seront bientôt à Hollywood.

Le fait que vous soyez parti à Hollywood tourner *Alien la Résurrection* n'est-il pas une manière d'exprimer votre mécontentement vis-à-vis de l'accueil réservé en France à *La Cité des Enfants Perdus*...

Pas du tout. Je n'y ai jamais pensé ! Dans la précipitation, je n'aurais d'ailleurs pas eu le temps. Tout s'est passé en 24 heures. 24 heures pour accepter la proposition de la *Fox*, tandis d'autres metteurs en scène attendent des années pour accéder à une production hollywoodienne. Ma vie a basculé en ■■■

Call : sa mission prévoit également l'élimination de Ripley...

l'homme de fer

DOMINIQUE PINON

Virtuose de la scie musicale de DÉLICATESSEN, clone multiple de LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS, Dominique Pinon, comptant parmi les interprètes fétiches de Jean-Pierre Jeunet, est le seul qui l'ait suivi à Hollywood. Gorille blanc dans NÉMO, frangin dégénéré de Gérard Depardieu dans LA LUNE DANS LE CANIVEAU, tueur patibulaire dans DIVA et TIR GROUPÉ, villageois dans LE RETOUR DE MARTIN GUERRE (film qui lui valut une nomination au César 1983 du Meilleur Espoir), conducteur de tramway dans MORDBÜRO, Dominique Pinon varie les emplois. Souvent décrit comme le Schtroumpf grognon du cinéma français, ce comédien attachant tient le troisième rôle au générique d'ALIEN LA RÉSURRECTION, une troisième position qu'il enlève haut la main sans jamais faire usage de ses jambes...

Votre vieille complicité avec Jean-Pierre Jeunet vous condamnait inévitablement à un séjour plus ou moins prolongé sur le plateau d'*Alien la Résurrection*...

C'est vrai que Jean-Pierre a immédiatement pensé à moi pour tenir le rôle de Vriess. Avant qu'il ait pu soumettre cette idée, la *Fox* lui demandait si le comédien de **Délicatessen** et **La Cité des Enfants Perdus** souhaiterait figurer dans le film. J'étais au théâtre lorsque j'ai reçu un coup de fil de Jean-Pierre. En pleine séance de travail à Hollywood, il m'a dit : «J'ai Sigourney Weaver près de moi. Elle se tient à genoux pour le supplier d'intégrer la distribution». Evidemment, Sigourney en rajoutait un peu pour plaisanter, mais l'intention était là, parce que je devais résilier un contrat au théâtre pour me rendre disponible... J'ai finalement donné mon accord, même si le premier scénario me laissait un peu perplexe. Il n'était pas aussi abouti que prévu. Mais je faisais confiance à Jean-Pierre pour arranger les choses, en tirer un story-board avec ce sens de l'image qui le caractérise.

Passer d'un petit film d'auteur français, domaine dont vous êtes coutumier, à un gros budget hollywoodien, ça doit quand même décaler un brin...

Je sortais tout juste du tournage de **Violetta, La Reine de la Moto**, un petit film familial. Rien à voir avec **Alien la Résurrection**, une grosse production hollywoodienne. Evidemment, j'ai été impressionné par l'ampleur du projet, par les décors, par le fait qu'il y ait trois fois plus de monde que sur un plateau français. J'étais surtout impressionné d'être là, dans le quatrième épisode d'une série que j'adore. Je me souviens avoir vu le premier alors que j'étudiais encore l'art dramatique au Cours Simon. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'un jour on me proposerait d'être de l'aventure. Finalement, malgré les proportions d'**Alien la Résurrection**, ce n'est pas très différent d'un film tout petit réalisé en France. Dès que les caméras tournent, cela reste de l'artisanat, qu'on soit à Hollywood ou aux studios de Boulogne. Sur **Alien la Résurrection**, un bout de décor pouvait tomber après que Jean-Pierre ait dit «moteur». Du trou pouvait sortir un opérateur portant un œuf d'alien comme un marionnettiste porte son pantin. Et les armes ne fonctionnaient jamais ou presque. La gâchette nous restait entre les doigts et les lance-flammes n'auraient pas pu allumer une cigarette. Formidable ! Les zéros du budget d'**Alien la Résurrection** ne changent finalement pas grand chose.

Dans *Alien la Résurrection*, vous parlez un anglais impeccable. Pas d'accent frenchie à la Depardieu chez vous !

Je ne voulais surtout pas que mon personnage, Vriess, soit le Français de service. Celui qui parle avec l'accent de Maurice Chevalier pour apporter une note exotique. Cela aurait été complètement déplacé dans un environnement pareil. J'ai donc travaillé de manière à effacer ce qui pourrait rappeler ma nationalité aux Américains, surtout en me post-synchronisant moi-même en dépit de ma connaissance de l'anglais. Je ne prétends pas le parler excellemment, mais mon année universitaire aux Etats-Unis m'a permis de me sortir d'affaire, surtout que j'avais un coach. Bien sûr, les oreilles américaines considéreront que Vriess parle avec une légère intonation étrangère. Laquelle ? Ils ne pourront pas précisément le dire. J'apprécie justement ce mystère qui plane autour de ses origines.

Vriess (Dominique Pinon) : un paraplégique courageux dans l'effort.

Qu'est-ce qui vous a motivé dans l'interprétation de Vriess ?

C'est un gentil méchant dont j'aime particulièrement les rapports faussement agressifs avec Johner, le personnage de Ron Perlman. Les deux hommes passent le plus clair de leur temps à se quereller. Une façon d'exprimer leur complicité. La possibilité d'interpréter Vriess m'a surtout permis de réaliser un rêve, d'incarner un rôle physique. Depuis que j'ai débuté dans ce métier, j'attends de tourner dans un film d'action, à grand spectacle, où il faut s'engager physiquement, payer de sa personne. En France, à ce niveau du moins, le choix se restreint à peu de choses. J'aime le théâtre pour ça, parce que la scène me permet de me dépenser.

Question dépense physique, vous n'avez pas été déçu par *Alien la Résurrection* !

Dès que je suis arrivé à Hollywood, j'ai mis le pied à l'étrier. Ce fut immédiatement entraînement piscine pour la grande scène amphibie. Pas question que des cascadeurs remplacent les acteurs. Donc, pendant trois semaines, nous avons appris à retenir notre respiration, à nager au fond d'une certaine manière, à gérer d'éventuelles situations de panique, d'éventuels incidents... Génial de voir tout ce monde sous l'eau, les caméras, l'accessoriste qui répandait des ordures de cuisine en plastique. Mais pas facile du tout, de rentrer, de sortir de cette piscine trois semaines durant. Pas facile non plus pour Jean-Pierre car le studio avait programmé cette séquence au tout début du tournage. A cause du système de chauffage qui maintenait l'eau à bonne température pour éviter que nous tombions malade, nous n'y voyions presque rien. Au sol, il y avait donc des marques fluorescentes en guise de direction à emprunter. Moi, je n'avais pas à nager : mon partenaire, Gary Dourdan, faisait tout le travail. J'étais attaché à lui et un système de sécurité me permettait de me libérer en cas de pépin. Pas simple. On plongeait, on nageait, on sortait de l'eau, on reprenait notre respiration et on replongeait autant qu'il était nécessaire. Long, très long. Mais cette partie difficile des prises de vues nous a permis, à nous autres comédiens, de vivre ensemble quelque chose de très fort. Après le grand bain, nous avons dû gravir l'échelle. Pas facile non plus, avec tous ces harnais qui vous scient là où c'est particulièrement douloureux. Dans quelques plans, j'ai vraiment dû tenir mon équipier, un type nettement plus lourd que moi. Mais bon, Jean-Pierre a veillé à ce que je ne finisse pas écartelé sur une échelle ! Le manque d'espace, voilà ce qui a constitué la plus grande gêne, surtout lorsque nous nous déplacions en groupe. Moi, j'étais dans mon fauteuil roulant, un engin très sophistiqué, parfois télécommandé pour éviter les ennuis fâcheux.

En tant que français et comédien, vous êtes-vous facilement adapté à la méthode américaine de travail ?

Je me suis posé à Hollywood avec, en tête, le préjugé du comédien cérébral de l'Actor's Studio. Du comédien qui se perd en palabres dans la recherche de son personnage. Je ne suis pas vraiment fan de cette technique. Finalement, je me suis aperçu qu'il existe autant de techniques que de comédiens. Sigourney Weaver et Winona Ryder par exemple : il n'y a pas plus différentes qu'elles. Sigourney demande à multiplier les prises, à refaire les choses. Winona, elle, se contente d'une seule prise si le résultat la satisfait. Quant à moi, ça dépendait des jours, de mon état, de la difficulté de la scène. Sous la direction de Jean-Pierre, on est déjà fixé avant de mettre les pieds sur le plateau. Avant le tournage, il voit individuellement tous les interprètes, leur parle. Devant les caméras, on sait donc où on va avec lui.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

ALIEN
la résurrection

■■■ 24 heures. A un moment, j'ai été pris de panique. Je me suis demandé si j'étais capable de diriger une équipe de 250 personnes, de surmonter mon ignorance totale de l'anglais. Je me suis dit : «Est-ce vraiment ça que je veux faire ? N'est-ce pas plutôt le film plus personnel que j'étais en train d'écrire à ce moment ?». Pouvais-je répondre non, au risque de ne plus pouvoir me regarder dans une glace ? Je ne pouvais pas passer à côté de cette opportunité. Je devais répondre oui, même si je pouvais me casser la gueule au bout d'une semaine, me faire virer du plateau. Je n'avais pas le choix. Mais ce choix n'a jamais été justifié par la manière dont la France a reçu **La Cité des Enfants Perdus**. Il ne faut voir aucune revanche dans mon départ aux Etats-Unis le temps d'un film. Je ne cultive aucune amertume. Je reviens d'ailleurs en France. Même si l'expérience américaine m'a été bénéfique, je préfère travailler en France. En petit comité, avec des amis, loin du mastodonte hollywoodien, de cette industrie. C'est plus agréable de faire du cinéma en France car il s'agit encore d'artisanat. Je retrouve la France avec grand plaisir. Ce qui ne m'empêchera pas de retourner à Hollywood lorsqu'un projet motivant se presentera. Tout dépend du box-office. Aujourd'hui, Hollywood m'adore. Si **Alien la Résurrection** se plante, je serai aussi promptement oublié. A ce jour, dans l'attente de sa sortie, on me fait des tas de propositions. *Miramax* m'a ainsi soumis **Total Recall 2**. J'ai éclaté de rire car, n'aimant pas le premier, je ne vais sûrement pas tourner le second !

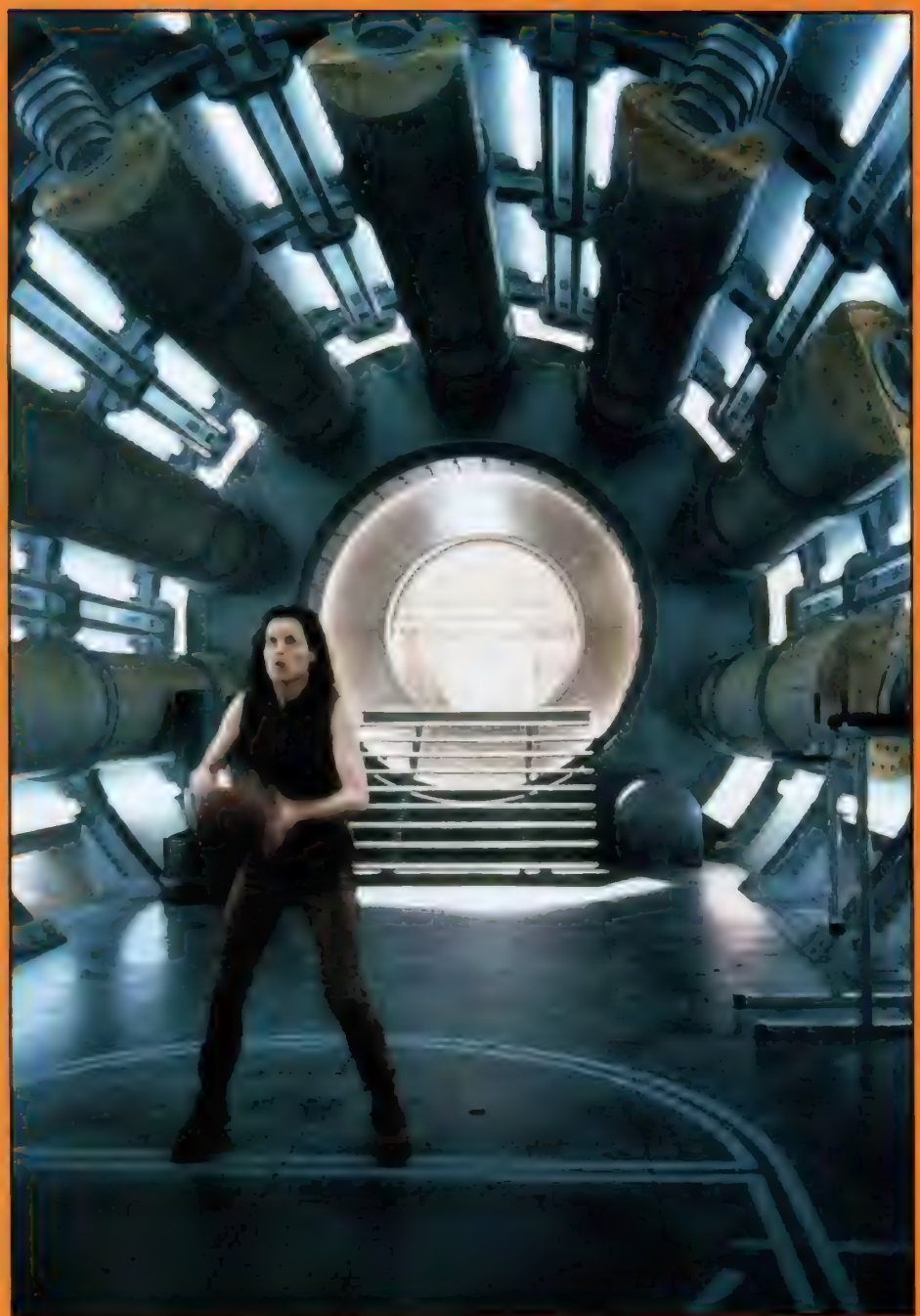
Vous souvenez-vous du premier jour de tournage d'*Alien la Résurrection* ? Etait-ce dépaysant ?

Finalement, rien ne ressemble plus à un plateau qu'un autre plateau. Une chose m'a immédiatement frappé toutefois. Le bruit. Un vacarme tel que je me suis dit que je ne tiendrais jamais six mois ! Les décibels m'ont choqué autant que les conversations à haute voix choquent les européens dans un restaurant aux Etats-Unis. Au premier «moteur», la caméra est tombée en panne ! Le lendemain, ce fut le tour des projecteurs. Stupéfiant ! Nous sommes à Hollywood et le matériel nous fausse compagnie. C'est toujours ainsi : la logistique est si imposante, les caméras et les projecteurs si nombreux... Pas grave que l'une ne réponde pas présente, une autre de rechange peut aussitôt la remplacer.

L'une des séquences les plus fortes d'*Alien la Résurrection* est également l'une des plus simples, la partie de basket improvisée entre les pirates et Ripley...

Au départ, j'ai travaillé sur un premier storyboard de la séquence, puis sur une maquette avec des cascadeurs puisqu'on en était alors à une bagarre. Puis Sigourney Weaver est arrivée,

Un effet spécial live : Ripley marque un panier «jordanesque» sous les yeux de Johner !



Après être revenue d'entre les morts, Ripley entretient sa forme en vue d'un nouveau match contre les aliens.

avec plein d'idées comme toujours. Elle m'a convaincu de tout changer, d'abandonner le concept initial d'affrontement entre Ripley et les pirates pour une partie de basket inédite. Je me suis remis au travail sur ces bases. Pendant ce temps, Sigourney s'est entraînée avec des professionnels du basket. Je dois avouer qu'elle nous a tous bluffés en réussissant un panier de dos, à très grande distance. Ce que voyez dans le film, elle l'a vraiment tait devant la caméra. Et du premier coup, alors que je craignais 300 prises ! Personne ne lui demandait cette prouesse car, au début, je lui ai proposé de limiter le lancer à l'amorce du geste, après quoi nous aurions enchaîné sur un morphing. Elle n'a pas voulu de cette astuce. A quinze mètres de distance, Sigourney Weaver a mis dans le mille dès la première prise. J'ai deux explications à ce petit miracle. Soit le doigt de Dieu lui a donné un petit coup de pouce, soit du sang alien lui coule dans les veines !

Une chose est sûre : Sigourney Weaver est une grande comédienne. Tant par la taille que par le talent...

Sigourney Weaver est une comédienne excessivement cérébrale. Elle intellectualise beaucoup, se promène partout avec un cahier de notes gros comme un bottin. Elle a besoin de réfléchir, de se concentrer et manifeste une volonté farouche d'aller jusqu'au bout de ce qu'elle entreprend. La méthode de travail de Winona Ryder prend la direction opposée. Winona est une comédienne purement instinctive. Elle arrive sur le plateau parfaitement décontractée, en chaussons et prête à tourner. Elle tourne. Une prise suffit généralement et la voilà qui part s'amuser comme une gosse. Par contre, moi, je ne m'amusais pas tous les jours. Régulièrement, je me demandais ce que je foutais là. En même temps, le gigantisme de l'entreprise n'était pas pour me déplaire. Je suis sans doute un peu masochiste : j'aime la difficulté. Comme ces alpinistes qui en bavent pour atteindre le sommet, ces navigateurs solitaires qui traversent les oceans. A bon port, ils n'ont qu'une envie, remettre ça malgré les épreuves, la souffrance...

Le fait que vous ne maîtrisiez pas du tout l'anglais, au début du tournage du moins, a-t-il généré des difficultés particulières ?

Non. Parce ce que j'avais une interprète très performante, Aruna Villiers. Un véritable phénomène car elle traduit en simultané, comme des sous-titres accompagnant des images. Quand je finissais une phrase, ■■■

monsieur muscles

RON PERLMAN

Un visage comme le sien, on s'en souvient longtemps. Homme-lion romantique de la série LA BELLE ET LA BÊTE, homme-sanglier de L'ILE DU DR. MOREAU, cromagnon de LA GUERRE DU FEU, géant candide de LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS, moine encapuchonné dans LE NOM DE LA ROSE, politicien populiste dans L'ULTIME DÎNER et vilain de PRINCE VAILLANT, Ron Perlman imprime à chacune de ses apparitions un cachet unique, des sentiments contradictoires de brutalité et de cœur. ALIEN LA RÉSURRECTION ne déroge pas à la règle....

Présentez-nous votre personnage, Johner. Ce type ne cultive pas une infinie délicatesse...

Johner est un mauvais, un teigneux. Il n'est pas pour autant un méchant. Il le serait sans doute dans d'autres circonstances. C'est un mercenaire, quelqu'un que vous employez pour vous sortir du pétrin. Il ne réagit pas selon une rectitude morale très stricte et travaille ainsi autant pour les crapules que pour les employeurs plus réguliers. Dans **Alien la Résurrection**, ce n'est pas un vilain ; il ne se trouve pas du mauvais côté de la barrière. Il est prêt à tout pour rester en vie. Logique donc que son instinct de survie soit très développé. Johner n'est pas un chef dans l'âme, un leader. C'est un fantassin, un homme d'action. Ce sont ses muscles et ses armes qui le font vivre. Certainement pas son intellect. Jean-Pierre Jeunet aimait ce type à cause de son caractère irascible, de sa personnalité qui s'adapte immédiatement aux environnements et aux situations. Johner n'est certainement pas une lumière. Reste qu'on peut toutefois s'attacher à lui.

Ne croyez-vous que l'interprétation de Johner va davantage vous emprisonner dans le registre de spécialiste des rôles de durs ?

Je ne trimballe aucune étiquette. J'interprète des personnages extrêmes, des durs, mais également des hommes d'une extrême bonté. Prenez, par exemple, l'Hercule de **La Cité des Enfants Perdus**, One. C'est encore un enfant dans un corps d'adulte. One est pur, simple et innocent. Mon rôle dans la série ***La Belle et la Bête*** atteint une générosité exceptionnelle, très loin de ce monde. La Bête est trop bonne pour être vraie. S'il est vrai que je joue rarement des gens normaux vu mon physique, je ne suis pas pourtant captif d'un registre, un abonné systématique des personnages de brutes épaisses. Je me félicite d'une filmographie aussi variée et de rôles qui le sont tout autant.

Quelles sont les directives que vous a données Jean-Pierre Jeunet concernant votre jeu et votre rôle ?

Jean-Pierre voulait que j'en fasse plus. Toujours plus. Il tenait à développer la présence de Johner dans le film. Un exercice dangereux car il est facile de tomber dans le cabotinage, d'en rajouter sans s'apercevoir que l'on dépasse les bornes. J'ai donc dû me montrer vigilant, donner satisfaction à Jean-Pierre sans en faire trop. Pour mieux interpréter Johner, je me suis mis dans son état d'esprit. Un état d'esprit qui impliquait une analyse des risques de chaque initiative, l'obéissance à certaines règles. Pris au piège, Johner est un sacré prédateur, même s'il ne fait pas le poids face aux aliens.

Par rapport au scénario, que pensez-vous avoir apporté à votre personnage ?

Surtout de l'humour. Jean-Pierre Jeunet me poussait à aller dans cette direction. Le scénariste ne serait pas très content d'apprendre que je révèle cela, mais j'ai pris sur moi de revoir mes dialogues dans une optique différente. Je n'avais pas envie de répliques trop sérieuses. Encouragé par Jean-Pierre, j'ai donc improvisé de petites phrases. Comme elles faisaient généralement mouche, on m'a laissé faire. J'ai même improvisé mon entrée dans **Alien la Résurrection** et envoyé à Sigourney Weaver : «J'aime les grandes» lorsque les pirates rencontrent Ripley pour la première fois. Sans humour, Johner serait un personnage tellement quelconque, si ordinaire.

Johner (Ron Perlman) : un géant parmi les pirates de l'espace.

Quel est le meilleur souvenir que vous gardez d'*Alien la Résurrection* ? La séquence où vous embrassez Dominique Pinon sur la bouche ?

Oui ! *(rires)* Physiquement, **Alien la Résurrection** a constitué une expérience particulièrement épuisante. Ce n'est pas tant la séquence aquatique qui nous a fatigués, même s'il fallait retenir son souffle tout en continuant à jouer, mais la tension permanente voulue par le scénario. Trois quarts d'heure durant, les comédiens courent, sautent, nagent, tirent dans toutes les directions. Quarante-cinq minutes à l'écran, ce sont des semaines d'efforts sur un plateau. Il fallait donc être physiquement préparé à ce marathon, suivre scrupuleusement les consignes de sécurité. Le plus dur reste encore de conserver un haut degré d'énergie, de s'y tenir. Généralement, sur un tournage, vous passez d'une scène physique à une séquence dialoguée. Ce n'était pas le cas ici. Il fallait sans cesse que les survivants se tiennent sur leurs gardes, prêts à prendre les jambes à leur cou, à piquer un sprint à chaque instant. La permanence de la tension pèse vraiment très lourd sur les épaules d'un comédien.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Damien GRANGER**)

ALIEN
la résurrection

Lâchez vos armes ! Pour Christie, difficile de s'executer...

■■■ elle la terminait en même temps, à une fraction de seconde près. Incroyable. Durant la promotion américaine de **La Cité des Enfants Perdus**, elle était déjà à mes côtés. Sa présence m'a permis de rassurer les patrons de la *Fox* sur mon aptitude à diriger un film sans posséder la langue du pays. Grâce à elle, j'ai pu parler normalement, limiter cette perte de temps inherente à une traduction ordinaire. Bien sûr, le procedé s'avérait parfois un peu difficile, essentiellement dans les séquences dialoguées. Dans la mesure où **Alien**, ce n'est pas du Bergman, ce n'était pas bien grave. Sigourney Weaver m'a également beaucoup aidé. Lorsque nous devions réecrire, adapter les dialogues sur le plateau, elle mettait ses lunettes et, à même le sol, nous nous mettions à travailler. Une aide precieuse. Pas tant dans la mesure où elle parle français, mais plutôt du fait qu'elle désire passer à la mise en scène. Elle accorde donc une grande importance au texte, au projet dans sa globalité. A dire vrai, mon ignorance de l'anglais n'a pas constitué un obstacle majeur.

Qu'est-ce qui a, selon vous, convaincu Sigourney Weaver d'accepter de reprendre du service dans un nouvel *Alien* ?

A l'origine, Sigourney Weaver était un peu réticente à l'idée de tourner un nouvel **Alien**. Elle ne voyait pas l'intérêt de refaire ce qu'elle avait déjà fait à trois reprises. A la lecture du scénario, elle s'est rétractée, prenant conscience que le récit lui offrait la possibilité de varier son interprétation, de renouveler son personnage. Lors de la première séance de travail, elle m'a expliqué vers quoi elle tendait exactement, vers ce détachement, cette ironie glaciale. J'ai parfaitement compris ce qu'elle recherchait et j'ai travaillé le film dans l'optique d'une autre Ripley, différente de celle des précédents **Alien**. Une Ripley mi-alien mi-humaine qui résulte d'un clonage raté. Plutôt que de nous appesantir sur le clonage à proprement parler, ce qui après **Jurassic Park** n'aurait pas été d'une folle originalité, nous avons préféré nous focaliser sur les résultats de cette résurrection. A ce niveau, nous avions d'ailleurs le choix soit d'aller vers une metamorphose physique style **La Mouche**, soit de tout miser sur les nuances du jeu de Sigourney Weaver. La première option aurait pu nous conduire au ridicule. Pas la seconde car, dans son interprétation, Sigourney Weaver ne laisse rien au hasard. Elle est d'une incroyable subtilité. Tellement subtile que certains détails ne se perçoivent pas à l'écran. Elle travaille parfois pour elle-même, pour s'aider à composer un personnage hybride, entre deux espèces.

Dans *Alien la Résurrection*, vous renouez avec le chef opérateur de *Délicatessen* et *La Cité des Enfants Perdus*, Darius Khondji. Un élément essentiel dans la réussite esthétique de vos films...

J'ai une totale confiance en lui. Je sais que, quoi qu'il fasse, il le fait bien. Avec lui, nul besoin de parler pendant des heures. Je savais ce qu'il allait faire, je savais comment il allait le faire. Ensemble, nous avons épluché le scénario et, à partir de là, il a travaillé en toute liberté, à sa guise. Désormais, Darius Khondji est une véritable star. S'il a travaillé sur **Alien la Résurrection**, c'est pour beaucoup parce qu'il fait partie de la famille après **Délicatessen** et **La Cité des Enfants Perdus**. Dans ma famille cinematographique, il y a d'ailleurs un nouveau, le directeur artistique Nigel Phelps. J'ai adoré ses décors pour **Judge Dredd**. Je l'ai rencontré et il m'a montré des croquis dans la continuité de l'univers de **La Cité des Enfants Perdus**. Il aurait très bien pu travailler sur mes précédents films car il m'est proche d'un point de vue artistique. Son sens de l'architecture m'a immédiatement trappé. C'était vraiment «bienvenue au club» pour Nigel Phelps !

Nigel Phelps et vous en rajoutez plusieurs couches dans le réalisme crado des décors, des maquettes de vaisseaux spatiaux. Pas très hygiénique tout ça...

Ce côté dégueulasse, suintant, constitue l'une des initiatives de Ridley Scott sur le premier **Alien**. Les films suivants ont repris ce look. La salete et la rouille font desormais partie intégrante de la saga ! Les responsables des costumes, les décorateurs et les accessoiristes donnent donc plutôt dans le low-tech que dans le high-tech. Sans tomber pour autant dans des extrêmes à la **Brazil**. Esthetiquement, un panneau rouillé est nettement plus interessant à filmer qu'un panneau flambant neuf. Idem pour la peinture blanche. Elle ne présente aucun intérêt plastique. Par contre, un mur bien sale... L'aspect un peu décadent, usé, participe pour beaucoup à la fascination du public pour les **Alien**.

A propos des extraterrestres justement, n'avez-vous pas modifié leur morphologie ?

Très peu finalement. Ils ont changé depuis **Alien 3** dans la mesure où les techniques d'effets spéciaux ont évolué. Nous avons ainsi pu ajouter la buée de leur haleine. Quant à leur silhouette, nous l'avons seulement adaptée à leurs nouvelles fonctions. Grimper des echelles par exemple, même s'ils grimpent moins que ce que nous avions prévu à l'origine car, pour des raisons budgétaires, tout a été raccourci. Y compris les distances d'escalade ! Le chef-d'oeuvre des aliens : le Nouveau Né, une marionnette animatronique qui pouvait bouger comme un acteur. Une merveille, mais très difficile à filmer, à manipuler, car elle tenait sur une énorme grue. Heureusement que Pitoff, le superviseur des effets spéciaux, m'a considérablement aidé dans ces séquences. Dès que les comédiens quittaient l'image, c'est lui qui prenait le relais derrière la camera.

Niveau gore, vous n'y allez pas de main morte. A ce niveau, *Alien la Résurrection* pousse le bouchon plus loin que ses prédécesseurs... ■■■

L'arrimage du Betty, le vaisseau des pirates, sur l'Auriga : une image classique de la saga Alien.

Joss WHEDON

Lecteur puis scénariste sur le soap ROSEANNE, Joss Whedon reçoit l'insigne et dangereux honneur d'écrire l'histoire d'ALIEN LA RÉSURRECTION. Un boulot qui tient davantage du parcours d'obstacles que de la tranquille rédaction d'un récit. Producteur de la série BUFFY, dérivée de la médiocre comédie fantastique BUFFY, TUEUSE DE VAMPIRES, et rédacteur du script de TOY STORY, Joss Whedon prend des risques. Des risques payants...

Sur l'affiche d'**Alien la Résurrection**, le nom de Joss Whedon n'est pas le plus connu. Loin s'en faut. Il le devrait pourtant car c'est dans l'imaginaire de ce scénariste de 32 ans que naissent les prémices de ce quatrième film d'une série qui se régénère à chaque étape. Le hasard d'une rencontre professionnelle, voilà ce qui l'amène sur le projet. *«Les deux premiers mots que j'ai entendus à ce sujet sont Jorge Saralegui. Ce cadre de la* 20th Century Fox *m'a un jour annoncé : «Il est grandement temps de produire un nouvel* ***Alien****». Il raisonnait en terme de franchise, dans le but de ramener de l'argent au studio. Mais Jorge Saralegui aimait la série au-delà de l'aspect purement financier. Me connaissant à travers* ***Buffy, Tueuse de Vampires****, il m'a demandé si écrire la première ébauche du prochain* ***Alien*** *m'intéresserait».* Joss Whedon répond affirmatif. *«Je ne mesurais pas encore les difficultés d'une telle entreprise. Quand on m'a questionné pour la première fois sur la manière dont j'allais m'y prendre, je n'ai pas su répondre. Je leur ai simplement demandé un peu de temps».* Et Joss Whedon ne se fait pas trop attendre pour pondre sa copie, un traitement de l'histoire où Ripley brillait par son absence. N'était-elle pas morte dans **Alien 3** après tout ? *«Ce synopsis parlait de Newt, la petite fille d'***Aliens***, d'androïdes et du pouvoir despotique de la Compagnie. Je ne tiens pas trop à m'attarder là-dessus car quelqu'un de mal intentionné pourrait fort bien me plagier».* Un tantinet paranoïaque ? Pas à Hollywood où les idées valent de l'or et se volent si aisément.

Faute de voir évoluer ce récit, Joss Whedon marque un point : les huiles du studio apprécient son boulot. *«Ils voulaient désormais placer ce nouvel* ***Alien*** *dans la continuité des précédents. Ils cherchaient également à savoir si Sigourney Weaver pouvait encore s'y intéresser. J'ai rapidement compris qu'il faudrait que je trouve une idée pour ramener Ripley à la vie».* Une idée sur laquelle repose tout le projet, une idée qui ne devait pas être qu'un «gimmick» astucieux, une pirouette scénariste tellement transparente que le spectateur aurait aussitôt décroché. *«J'ai cherché pour arriver à la conclusion suivante : si quelqu'un est parvenu à vendre* ***Jurassic Park*** *sur la base du clonage des dinosaures disparus depuis des millions d'années, pourquoi les gens prêteraient-il moins de crédit à la résurrection d'un personnage mort il y a peu ? Bien sûr, il y a des gens qui m'ont dit : «Mais c'est une idée stupide !». Au début, j'ai plutôt eu tendance à les croire. Finalement, je me suis repris. Je me suis persuadé que j'étais en train d'écrire une histoire sensée».*
Adepte de la méthode Coué, Joss Whedon voit juste. D'autant plus juste que les plus hautes autorités scientifiques ferraillent dur au moment de l'écriture du scénario sur l'éthique d'un clonage humain possible dans un proche avenir. Mais l'idée germe dans son esprit au-delà du simple truc malin. *«Notre Ripley est un personnage nouveau, qui a tout vu et tout vécu, et qui a même fait l'expérience de la mort. Tel le Phénix, elle renaît de ses cendres. Bien qu'elle soit émotionnellement impliquée dans l'action, elle fait preuve d'un certain détachement, exprimé à travers un humour volontiers caustique. La Ripley d'* ***Alien la Résurrection*** *ne porte pas les stigmates de la Ripley que nous connaissons. À l'instar d'un super-héros ou du monstre de Frankenstein, elle est désormais plus qu'humaine. Vous ne pouvez vous remettre de votre mort sans subir quelques séquelles, sans changer fondamentalement. Vous n'appartenez plus à la norme. Ripley se montre ainsi mordicant ambiguë. Impossible de déterminer dans quel camp elle se trouve, à quelle espèce elle appartient. Elle constitue une force de la nature que vous ne pouvez comprendre intimement»* explique Joss Whedon, satisfait d'avoir changé Ripley et, par la même occasion, convaincu Sigourney Weaver de reprendre le rôle qui l'a rendue célèbre. *«Je craignais pourtant qu'elle se tienne éloignée de ce concept, que celui-ci l'intimide malgré sa volonté d'incarner un personnage sur le fil du rasoir. Je craignais qu'elle souhaite revenir à une Ripley soit glamour soit purement héroïque».* Ni l'un ni l'autre dans **Alien la Résurrection**. Uniquement une femme tiraillée entre son humanité et les instincts féroces de la bête qui sommeille en elle.

Gédiman (Brad Dourif) : en clonant Helen Ripley, il lance l'histoire d' ***Alien la Résurrection****.*

«*Non seulement je devais ressusciter Ripley, mais il fallait également que je l'entoure sans tomber dans le déjà-vu. Dans le premier* ***Alien****, vous avez l'équipage classique d'un vaisseau de transport. Dans le second, des militaires en armes. Dans le troisième, des types entre moines et détenus. Moi, j'avais envie de voir* ***La Horde Sauvage*** *dans l'espace. Je voulais voir des pirates, des salauds, du gibier de potence à la fesse James formant un groupe hétéroclite. Ce sont ces hommes brutaux, rudes, qui grandissent encore Ripley, qui lui donnent, par leur seule proximité, sa stature».* Opération réussie. En faisant se mesurer Ripley à une bande de salopards, de trafiquants de caissons cryogéniques et de leur contenu, Joss Whedon lui offre de s'affirmer. D'affirmer son sang froid quand les autres paniquent tels des volailles terrorisées. D'affirmer son instinct de conservation quand les autres se condamnent à mort.
«Dans l'écriture du scénario d' ***Alien la Résurrection****, je me suis référé à un film tout particulièrement. Même si je reconnais une certaine parenté avec* ***L'Aventure du Poséidon*** *dans la fuite des survivants vers une issue de secours, c'est essentiellement* ***Evil Dead*** *qui m'a guidé. Sa première demi-heure reste encore aujourd'hui très efficace, effrayante. Rien n'arrive, mais vous êtes dans l'imminence d'une chose horrible, de l'irruption de l'horreur. Sam Raimi pose les jalons des événements à venir. Il place les pièces, les personnages sur l'échiquier. Il attend une bonne trentaine de minutes avant de donner le feu vert aux forces de l'au-delà. Dès lors, ça n'arrête plus une heure durant. Pas question de de laisser le spectateur reposer. Il maintient une pression constante. C'est la clef même du scénario d'* ***Alien la Résurrection****».* Virez les morts-vivants hystériques au profit de machines à tuer biologiques et vous obtenez effectivement une version science-fiction spatiale d'**Evil Dead**. Élémentaire mon cher Whedon, le seul scénariste en poste de ce quatrième **Alien**, contre une bonne douzaine pour le précédent. Pas étonnant qu'il travaille déjà sur un cinquième !

M.T.

ALIEN
la résurrection

Gedeman en pleine séance de dressage d'un alien...

■■■ Le scénario de Joss Whedon ne négotait déjà pas sur le gore. Je ne me suis pas gêné pour prendre la même direction. En trois films, les spectateurs se sont habitués aux aliens. Ils ne font plus aussi peur qu'auparavant. Pour restaurer la peur, j'ai donc insisté sur la violence, les dégâts qu'ils infligent à leurs victimes. J'ai demandé à la *Fox* jusqu'où je pouvais justement aller dans le gore. A ma grande surprise, ses patrons m'ont donné carte blanche, prétextant que le film ne s'adresse pas aux enfants, qu'il sera inévitablement classé «*R*», c'est-à-dire interdit aux moins de 17 ans non accompagnés. J'ai donc mis le paquet. Aux avant-premières, quelques femmes ont réagi défavorablement. Mais nous n'avons rien modifié pour autant. De même, le Comité de Censure n'a pas exigé la moindre coupe (*1*). Il n'y a que les bandes-annonces qui ont été soulagées des images les plus saignantes. Uniquement parce qu'elles étaient à portée de tous.

Plus encore que les séquences gore, la découverte du laboratoire bondé de clones dégénérés remue l'estomac...

Ce n'est pas une séquence dont je suis l'initiateur : elle était dans le scénario. Par contre, je l'ai visualisée en m'inspirant de photos d'enfants mal-formés pour donner aux clones un semblant de réalisme. J'ai du mal à me rendre compte de l'effet de cette scène sur les gens car, au cinéma, je ne suis pas du genre impressionnable. Et ce ne sont pas les combines destinées à faire sursauter les spectateurs qui me font réagir. Dans **Alien la Résurrection**, j'ai utilisé une fois, une seule, l'un de ces trucs. Lorsqu'un câble tombe dans le champ de la caméra alors que l'on s'attend à voir bondir un alien. C'était histoire de dire : «Moi aussi je l'ai fait !». Dans la mesure du possible, j'ai essayé de ne pas me plier aux conventions du genre, en amenant des idées neuves. A une reprise seulement, j'ai misé à fond sur le genre, la convention. Quand Elgyn/Michael Wincott se retrouve seul dans les coursives du vaisseau. Je me suis alors plié à la règle du jeu comme s'il s'agissait d'un devoir scolaire, d'une figure imposée. D'ailleurs, le scénario contournait également certains stéréotypes, certains lieux communs. Ceux qui y passent ne sont pas forcément ceux que l'on condamnait à l'avance...

***Alien la Résurrection* est une réalisation de Jean-Pierre Jeunet en solo. Mais où était donc passé Marc Caro, votre complice de toujours, pendant ce temps ?**

Après **La Cité des Enfants Perdus**, Marc Caro et moi avons décidé de travailler indépendamment l'un de l'autre, avec toujours la possibilité de retormer le duo lorsque l'occasion se présenterait. Lorsque la *Fox* m'a appelé, je l'ai aussitôt appelé. Je lui ai exposé la situation. Il m'a répondu quelque chose comme ça : «Oh la la ! Je serais à l'aise si on me laissait tranquille, si on me laissait faire ce que je veux. Je n'ai rien à faire sur un film où on risque de m'emmerder à tout moment. Je n'ai rien à faire à Hollywood !». Effectivement, Marc n'aurait pas été à sa place

Ripley dans la fosse organique de la Reine des aliens : un moment d'érotisme trouble.

sur **Alien la Résurrection**. Il n'était pas prêt pour une expérience pareille, pour composer, négocier avec un studio. Familier du monde de la publicité, je possédais cette capacité, cette possibilité de m'adapter à une discipline, de discuter sans claquer la porte au moindre problème. Lorsque j'appelais Marc pour lui raconter mes déboires, il me répondait : «Je ne sais pas comment tu fais pour résister à ça. Moi je craquerais ! Mais je l'envie, même en sachant que je ne pourrais pas résister !». Reste que Marc a travaillé sur le film. Très discrètement. Sur quelques ébauches de coiffure, de costume. Il subsiste encore quelques détails à l'écran. En observant bien Winona Ryder, vous verrez qu'elle porte des chaussettes rayées. Ça, c'est du Caro tout craché !

Bilan de cette première expérience américaine...

Très positif. A l'arrivée, deux jours avant le bouclage définitif, j'ai obtenu le final cut. Légalement, les gens de la *Fox* auraient pu me dire : «Ecoute Jean-Pierre, ça on va le couper. Tu n'es pas d'accord, mais tant pis». Dans ce cas, j'en aurais été malade. Je ne tiendrais pas aujourd'hui le même discours. Dans la mesure où je m'étais fait respecter à travers un dialogue constant, j'ai obtenu gain de cause. Il faut savoir résister aux pressions, ne pas se plier aux quatre volontés du studio, savoir convaincre du bien fondé de ses propres options sans essayer d'éradiquer l'interlocuteur. La résistance du metteur en scène est une nécessité dans la réussite d'un projet de cette envergure. Un metteur en scène qui répond «oui» à toutes les doléances de la production conduit inévitablement son film à la catastrophe.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

(1) Si coupes il y a dans **Alien la Résurrection**, elles sont du fait de Jean-Pierre Jeunet et de *20th Century Fox*. Elles concernent essentiellement l'érotisme troublant de Sigourney Weaver plongée dans la fosse à aliens. Comme certains insectes, Ripley s'adonnait à une liaison incestueuse avec sa descendance. Suggéré dans le montage final, l'accouplement était bien plus explicite à l'origine. Choquant pour la prude Amérique !

Wren (J.E. Freeman), lieutenant de la Compagnie et traître de service.

opinion

LA DERNIÈRE TENTATION DE RIPLEY

ALIEN en 1979, ALIENS en 1986, ALIEN 3 en 1992 et ALIEN LA RÉSURRECTION en 1997. Les ALIEN se suivent mais ne se ressemblent pas. Après le flux tendu du suspense pur de Ridley Scott, les tirs nourris d'un véritable barrage de D.C.A par James Cameron et la grand messe solennelle de David Fincher, voici le prisme extraterrestre de Jean-Pierre Jeunet. Ou quand Ripley menace de se laisser séduire par le côté obscur de sa force...

Quatrième **Alien**. On se dit : «Bon là, ils commencent à tirer sur la corde!». On se dit encore : «Ben Ripley joue les sédiments dans un bloc d'acier. A moins qu'une sœur jumelle prenne le témoin, qu'une ouverture dans l'espace-temps l'ait in extremis sauvée, pas moyen de pondre un nouvel **Alien** !». Avec un peu d'imagination si. Très peu même, car le principe du clonage fait aujourd'hui la une des journaux scientifiques. Dans **Alien la Résurrection**, ce n'est pas encore une science exacte. Il ne suffit pas de sauver quelques échantillons de l'ADN de la défunte pour retrouver la bonne vieille Helen Ripley d'antan, Jeanne d'Arc du front anti-aliens. A dire vrai, les généticiens de l'Auriga se foutent totalement de lui offrir cette seconde vie. Helen Ripley ne les intéresse que comme porteuse d'un extraterrestre, comme maman séparée de sa progéniture au terme d'une césarienne. L'avorton bénéficie de tous les soins inhérents à sa condition de féroce prédateur en bas-âge tandis que la mère est aussitôt délaissée dans un quartier de haute sécurité. Elle découvre que le clonage la transforme fondamentalement. Humaine en apparence seulement, Helen Ripley possède désormais quelques propriétés purement alien. D'une incroyable puissance physique, d'une agilité remarquable, elle constate que coule dans ses veines un sang particulier, du concentré d'acide qui se révélera bien utile pour se sauver de sa cellule. Pour prendre ses jambes à son cou lorsque l'un de ses quinze descendants y déboule. Le cauchemar recommence, quoique Ripley craint déjà moins pour sa vie. N'est-elle pas déjà morte ? N'appartient-elle pas, à 50 % du moins, à l'espèce rivale ? Pas contre, ses compagnons de galère ont tout à redouter de la grande menace. Ce sont essentiellement les pirates ravitailleurs du Betty, une horde de brutes épaisses au sein de laquelle détonne une jeune femme, Call. Pas si fragile celle-là, cette androïde d'une génération prématurément retirée du marché. La mission que se fixe Call : éliminer Ripley et les aliens. C'est exactement l'inverse de Wren, dernier généticien de l'Auriga dont le zèle excessif pourrait ouvrir les portes de la Terre toute proche aux aliens...

Tout de même prodigieux qu'**Alien la Résurrection** parvienne à raconter une histoire différente de celle des trois précédents. Différente mais néanmoins cohérente dans la continuité des événements. Une histoire qui ne peut évidemment pas échapper à quelques situations vues et revues. Les aliens qui rodent, les victimes potentielles qui cherchent une issue de secours... On connaît la musique pour avoir déjà assisté trois fois au concert. Conscients que le principe même de la saga condamne un important pourcentage du récit à des figures imposées, le scénariste Joss Whedon et Jean-Pierre Jeunet multiplient les tentatives de renouvellement, de transfusion de sang neuf. Généralement avec succès. Que ce soit dans la nouvelle personnalité d'une Ripley ambivalente, les monstrueuses expériences du Frankenstein du futur, la découverte d'un véritable musée vivant des horreurs et un humour iconoclaste, parfois gouailleur, ce quatrième **Alien** évite de déraper sur une planche pourtant très savonneuse. Il aurait pourtant pu s'il avait joué trop ouvertement la carte de la dérision, s'il s'était abandonné à un suspense fonctionnel, aux effets spéciaux habituels. En constant équilibre sur le fil du rasoir, Jean-Pierre Jeunet ne cherche jamais à refaire ce qui a été fait par Ridley Scott, James Cameron et David Fincher. Même si les gros bras rappellent les marines d'*Aliens*, même si l'ordinateur de bord «Father» renvoie à la «Mother» du premier **Alien**, ce ne sont là que de purs fruits du hasard. Rien d'autre. Plutôt que de chercher à rivaliser avec ces prédécesseurs sur leur propre terrain de chasse, le réalisateur de **Délicatessen** et de **La Cité des Enfants Perdus** torche donc son film à lui. Il mise les trois quarts de ses jetons sur l'ambiguité d'une Ripley tour à tour terrifiée et irrésistiblement attirée par les aliens. Des aliens qu'elle tue et avec qui elle traie. Des aliens dont le sang se mêle désormais au sien. A ce concept fascinant, Sigourney Weaver apporte une sensualité trouble, une inquiétante présence animale, le sentiment d'une indicible tentation faite de peur et de désir mêlés. Ce quatrième chapitre ne peut s'arrêter en si bon chemin, si près de la Terre. Il semble désormais certain que le cinquième **Alien** s'y déroulera et mettra un point final à la saga.

M.T.

__Alien Resurrection__. USA. 1997. Réal.: Jean-Pierre Jeunet. Scén.: Joss Whedon d'après les personnages créés par Dan O'Bannon & Ronald Shusett. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: John Frizzell. Effets spéciaux de maquillage : Alec Gillis & Tom Woodruff Jr. Effets spéciaux optiques : Pitof pour Duboi & Erik Henry. Prod.: Bill Badalato, Gordon Carroll, David Giler & Walter Hill pour 20th Century Fox/BrandyWine Productions. Int.: Sigourney Weaver, Winona Ryder, Dominique Pinon, Ron Perlman, Gary Dourdan, Michael Wincott, Kim Flowers, Dan Hedaya, Brad Dourif, J.E. Freeman, Raymond Cruz... Dur.: 1 h 44. Dist.: UFD. Sorti le 12 novembre.

Un alien dans toute sa splendeur animale : une créature de Giger remodelée par Tom Woodruff et Alec Gillis

ALIEN la résurrection

effets spéciaux

À PERDRE ALIEN...

Pas d'ALIEN qui se tienne sans effets spéciaux. Dans le film de Jean-Pierre Jeunet, ils sont à la fois discrets, beaux et efficaces. Entre le maquillage classique d'un comédien compressé dans une combinaison de caoutchouc et des techniques qui permettent de simuler jusqu'à l'aspect de l'eau, leurs responsables choisissent davantage la qualité que la quantité. Une qualité à laquelle un chef opérateur particulièrement éclairé apporte son grain de sel...

Les effets spéciaux d'**Alien la Résurrection** sont multiples, partagés entre plusieurs studios et ateliers. «*C'est ainsi que procède un grand studio hollywoodien. Il confie rarement l'ensemble des effets spéciaux à une seule entité. Sur cet* **Alien**, *il y avait plusieurs prestataires. Tom Woodruff et Alec Gillis se chargeaient des bestioles, des blessures, des effets physiques sur le plateau.* Blue Sky Studios *se consacrait aux aliens en images infographiques. Une vingtaine de plans en tout. Arrive ensuite* VIFX *pour les projectiles et la grenade roulant sur le sol*» explique Pitof, superviseur avec l'Américain Erik Henry de l'ensemble des trucages de la séquelle, et pilier de *Dubo*i, la boîte magique qui se taille la part du lion des effets spéciaux du film. Sur environ 220 plans, *Dubo*i s'en octroie 160. Des plans de vaisseaux spatiaux, de planètes, d'aspiration par le vide stellaire... Au sein de *Dubo*i, société basée à Levallois-Perret, Pitof permet au réalisateur d'accéder à la plénitude de son imaginaire dans **Délicatessen** et **La Cité des Enfants Perdus**. De la belle et bonne ouvrage dont la reputation de finition, de sérieux artisanal traverse les océans. «*Jean-Pierre Jeunet n'a rencontré aucune difficulté à amener* Dubo*i sur le projet*» poursuit Pitof qui, pendant le tournage, passe son brevet de pilote.

«*Par l'intermédiaire de* Dubo*i, il était certain d'obtenir la qualité recherchée. En lui attribuant d'autorité une société américaine,* Fox *aurait pu le gratifier du meilleur comme du pire. Sur un même film cohabitent ainsi des plans superbes et d'autres complètement foireux. Tout ça parce que les choix s'effectuent en dépit du bon sens. Sur* **Alien la Résurrection**, *nous avons travaillé avec des prestataires dont nous avons refusé les effets spéciaux tellement ils étaient en décalage avec le reste. Ce sont généralement des plans qui n'ont pas obtenu la rallonge budgétaire indispensable à leur réussite. Pas question dans ce cas de les conserver. Voilà pourquoi les films américains usant d'effets spéciaux n'ont pas l'homogénéité de* **La Cité des Enfants Perdus**». Pitof vante les mérites de la méthode *Dubo*i, à savoir la précision, la volonté de fournir un résultat irréprochable pour une production dont les effets spéciaux, s'ils ne sont pas de la même origine, doivent cependant en avoir l'air. «*Finalement, le bilan est extrêmement positif. Je n'ai pas de regrets. Pas même d'avoir abandonné pour des raisons de coût la séquence pré-générique envisagée au départ. Il était question que l'on démarre sur la gueule béante d'une sorte d'alien dans un environnement un peu mystérieux. Un énorme doigt humain l'écrasait alors. C'est à ce moment qu'on s'aperçoit que le monstre n'était pas plus gros qu'un insecte et que le pilote d'une navette spatiale venait de l'éclater contre son tableau de bord. La caméra continuait à reculer dans l'immensité de l'espace. J'ai réalisé une maquette 3-D de ce préambule au film. Les effets spéciaux fonctionnaient, mais ils auraient nécessité une somme considérable. Je ne regrette pas la disparition de cette séquence parce qu'elle aurait aujourd'hui fait déjà-vu. Le magma des clones correspond mieux à l'esprit du film. Il met aussitôt dans l'ambiance voulue*». Atmosphère à la Jeunet de déliquescence génétique...

Quelques indispensables coups de pinceau sur le clone de Ripley en pleine croissance.

Un effet spécial signé Dubo*i, comme 159 autres plans d'***Alien la Résurrection** !

Le gros des effets spéciaux, *Dubo*i le partage avec les maquilleurs Tom Woodruff Jr. et Alec Gillis. Des habitués de la saga **Alien** puisque déjà en poste sur **Aliens** (dans le staff de Stan Winston) et sur **Alien 3** en tant que responsables attitrés des belliqueuses bébêtes. «*Les différences entre les monstres d'***Alien 3** *et d'***Alien la Résurrection** *ne sont pas très spectaculaires. Elles sont néanmoins importantes dans la configuration du film*» témoigne Tom Woodruff. «*Nous avons sensiblement modifié leur morphologie. Logique car dans* **Alien 3** *le monstre naissait du corps d'un chien. Il en adoptait donc quelques-unes des caractéristiques. Dans ce nouveau film, les aliens sont le fruit d'expériences génétiques et d'incubation dans un corps humain. Cela change pas mal de choses tout de même. Les aliens sont aussi plus vifs, plus acérés, plus élégants. Plus stylés d'une certaine manière. Ils possèdent désormais un profil plus élancé, leur tête a un peu perdu de son volume*». Des aliens bâtis pour la guérilla en somme, un peu moins pataudes que leurs prédécesseurs, plus rapides. Des Formule 1 de l'éradication de l'espèce humaine. «*La Reine quant à elle n'a pas du tout évolué. Il y a une bonne raison à cela. La* Fox *ne voulant nous donner ni l'argent ni le temps indispensables à la construction d'une nouvelle maquette, nous nous sommes lancés sur les traces de l'ancienne, celle d'***Aliens**. *Officiellement perdue, elle l'avons récupérée sous formes de pièces détachées, un peu partout. Le moule principal était présenté dans une boutique spécialisée de Londres. Ce fut toute une odyssée pour récupérer les différents morceaux de la Reine. Alec Gillis s'est déplacé dans le Colorado en quête de moulages en fibres de verre de la maquette originale gravement endommagée. Ce moulage devant servir à construire une Reine pour la promotion du film. Nous l'avons rapatrié en Californie. Nous n'avons cependant pu utiliser que les bras car le reste, le corps, le cou et la tête étaient pratiquement anéantis. Nous avons dû reconstituer les membres trop gravement atteints. Nous avons également demandé à James Cameron de nous prêter la tête qu'il conservait précieusement chez lui. Dommage qu'elle ait été abîmée lors d'une exposition au Japon. Nous l'avons réparée de manière à lui ajouter une nouvelle peau, une langue, une gueule intérieure toute neuve. En résumé, notre reine est la même que celle d'***Aliens** *à quelques interventions chirurgicales près*».

Obstinés, Tom Woodruff Jr. et Alec Gillis recollent les morceaux. Le résultat à l'écran ? Une Altesse Royale de belle prestance qui pond un gros bébé, un hybride entre l'homme et l'alien. «*Cette gigantesque*

ALIEN
la résurrection

■■■ *marionnette mobilisant pas moins de vingt opérateurs. Un véritable cauchemar de coordination. Le Nouveau Né est certainement la créature qui nous a donné le plus de fil à retordre avec la scène amphibie. Dans les costumes, nous avions l'impression de nager frénétiquement sans pour autant avancer».* Mais l'animation digitale accentue l'impression de vitesse qu'un malheureux engoncé dans une combinaison ne parvient pas à rendre. Nettement plus aisé est le nid d'aliens où trône, impériale, la Reine. Ce marécage de formes mouvantes, poisseuses, renvoie directement au design du peintre suisse Giger pour le premier **Alien**. Tom Woodruff Jr et Alec Gillis l'admettent. *«Ce nid se présente sous la forme d'un tableau de Giger gagné par la vie»* précisent-ils de concert, heureux que ce magma gluant rende hommage à celui par qui la saga **Alien** a acquis ses formes les plus fascinantes.

Tom Woodruff Jr et Alec Gillis admettent autre chose. Aussi réalistes que soient leurs créatures, elles seraient ridicules si un homme de goût ne se chargeait de les filmer avantageusement. Jean-Pierre Jeunet ? Oui. Mais également Darius Khondji, le chef opérateur auquel il délègue beaucoup de son travail. *«Nous n'avons jamais vu les aliens aussi bien photographiés»* siffle d'admiration Tom Woodruff Jr. *«Dans les prises de vues, Darius veillait par de petits traits de lumière à montrer le moindre détail des créatures, de nos sculptures. Sur les aliens, il nous demandait de toujours rajouter des couches de gélatine afin que la lumière se réfléchisse mieux encore, que la peau brille. Il voulait que nos aliens soient beaux».* La beauté du diable en somme, marquée par une carapace d'un noir sans nuance. D'un noir abyssal, aussi profond qu'une fosse remplie de goudron. *«Darius est si minutieux, si perfectionniste, qu'il sait transfigurer un effet spécial approximatif, en relever le niveau. Je me souviens qu'un jour, il s'activait autour de moi. Je me trouvais dans la combinaison d'un alien à attendre que les éclairages soient prêts. Mon champ de vision étant pour le moins limité, je le voyais courir dans tous les sens. Quand il a eu fini, j'ai observé autour de moi pour me rendre compte que je me trouvais au centre d'une aura lumineuse créée à partir de nombreux faisceaux très fins. Une très belle image».* Pouvait-on attendre que Darius Khondji filme les effets spéciaux comme de vulgaires paquets de latex ? Non. L'alien est ici aussi précieux qu'une vache sacrée en Inde.

*«Les comédiens ont été d'une patience infinie à l'encontre des effets spéciaux, avec leur préparation partois longue et fastidieuse. Nous croyons que Sigourney Weaver leur a donné cette consigne. Les effets spéciaux la fascinent. Sur le plateau d'**Alien 3**, elle profitait de la moindre pause pour visiter l'atelier, nous poser des tas de questions. Elle a transmis le virus de sa passion à tous les autres interprètes d'**Alien la Résurrection**».* Ce même virus qui contamine Jean-Pierre Jeunet depuis 1991, depuis **Délicatessen**. *«Quel plaisir de travailler avec un cinéaste pareil. Non seulement il nous a offert une grande liberté, mais il nous a également envoyé des compilations vidéo de films animaliers pleins d'insectes, fort utiles dans l'élaboration des mouvements des aliens. Jean-Pierre Jeunet est le seul réalisateur qui nous ait appelés depuis la salle de montage pour nous dire à quel point il appréciait notre travail. Depuis que nous sommes dans le métier, c'est la première fois que cela arrive».* Le metteur en scène de **La Cité des Enfants Perdus** honore la politesse française.

Les aliens numériques de Mitch Kopelman au sein de *Blue Sky* auraient aussi mérité des compliments. Ils appartiennent à une génération nouvelle d'effets spéciaux : ce sont des aliens articulés, créés par ordinateur. Des marionnettes virtuelles en somme. *«Fabriquer ces créatures par l'intermédiaire d'un logiciel présente des difficultés majeures. Des difficultés à tous les niveaux du corps. La tête d'abord, dont la géométrie très sinueuse sur les côtés se connecte avec de longues et larges mâchoires. Complexe aussi de simuler la texture très particulière de la peau, très graisseuse. Une carapace lisse comme du plastique nous aurait considérablement facilité la tâche. La complexité organique des créatures nécessitait de très puissantes mémoires informatiques. Jean-Pierre Jeunet voulait que ces prédateurs traduisent une certaine vulnérabilité dans leur comportement, qu'ils avancent en diagonale, comme des crabes. Nous devions soigner le moindre détail pour qu'ils paraissent crédibles, même si on ne les voit que furtivement».* De manière très fugace même, Jean-Pierre Jeunet et Pitof n'ayant pas retenu des ratés qu'un cinéaste moins pointilleux et un superviseur plus complaisant auraient intégrés au film. Peu d'effets de créatures numériques dans **Alien la Résurrection** donc. Pas de déchet en tout cas. Le meilleur subsiste. Notamment dans la séquence de traversée à la nage sous-marine d'une cuisine entièrement immergée, une scène où deux aliens piquent comme des torpilles sur Ripley, Call et les pirates. *«Un authentique challenge pour* Blue Sky» continue Mitch Kopelman. *«Nous nous sommes inspirés de la nage des iguanes de mer pour nos créatures. Les iguanes se propulsent dans l'eau grâce à la forme fuselée de leur corps et leurs quatre pattes. Ce n'est pas tout car il fallait que l'eau paraisse réelle. Les prises de vues live donnaient curieusement l'impression que les aliens avaient été artificiellement greffés dans le cadre. On aurait dit de mauvais effets spéciaux».* Et le spécialiste de préciser que ce sont une fois encore les détails qui font toute la différence. Des cheveux qui flottent dans le sens du courant pour les humains par exemples. Et pour les aliens alors ? Mitch Kopelman étudie les mammifères marins via des documentaires pour arriver à la conclusion que les nuances de la surface aquatique se reflètent sur la peau des animaux. Un peu de brouillard informatique pour donner au contenu du bassin une texture stagnante et le tour est joué. Les aliens peuvent désormais nager comme des requins en eaux troubles.

Marc TOULLEC

*L'un des morceaux de bravoure d'**Alien la Résurrection** : des aliens amphibies aussi rapides que des torpilles !*

le prince des ténèbres

DARIUS KHONDJI

Sevré aux films fantastiques projetés dans des salles populaires parisiennes du Brady, des défunts Styx et Midi Minuit, Darius Khondji appartient à la famille Jean-Pierre Jeunet. Pour lui, il éclaire DÉLICATESSEN et LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS. Mais c'est la photographie pluvieuse, oppressante et sombre de SEVEN qui le transforme en star de sa profession. Passé depuis par Alan Parker (EVITA) et Bernardo Bertolucci (BEAUTÉ VOLÉE), cet ancien des pubs de Jean-Baptiste Mondino donne dans ALIEN LA RÉSURRECTION le meilleur de lui-même, des images qui glacent les sang et fascinent...

Quelle a été votre première réaction lorsque Jean-Pierre Jeunet vous a demandé de le suivre sur *Alien la Résurrection* ?

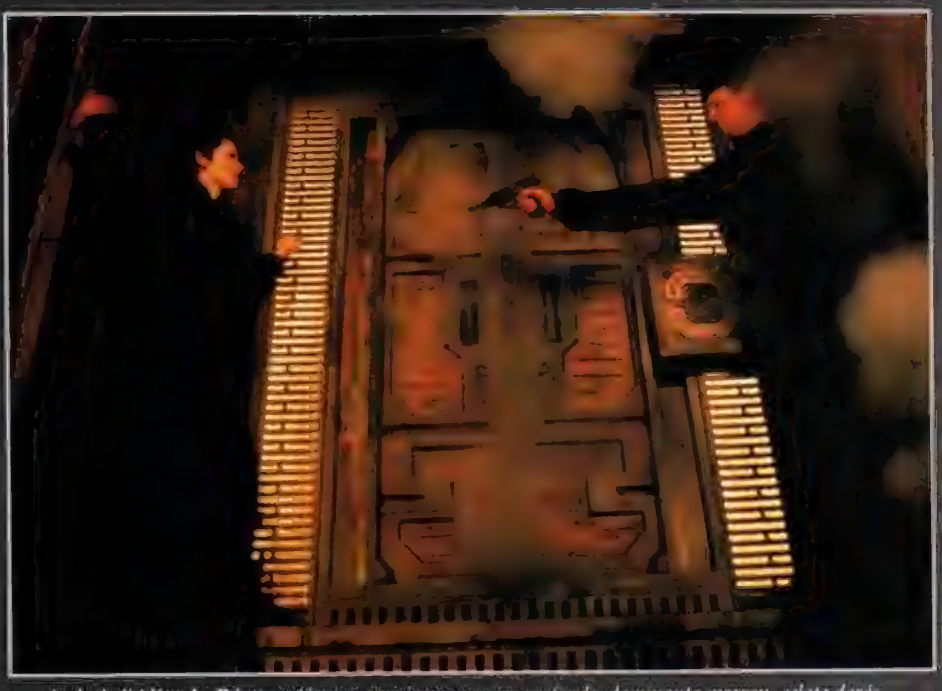
Un grand étonnement ! Je pensais pas que Jean-Pierre avait l'intention de partir aux Etats-Unis. Avec Jean-Pierre, j'ai tout partagé sur ce film. Je suis extrêmement solidaire du metteur en scène. J'adopte son rythme de travail, sa cadence. Je m'identifie souvent à lui, je partage ses problèmes, ses angoisses. Pour moi, il est très important d'être proche du réalisateur. Je me mets au service de son univers visuel au point de me fondre en lui. Je ne pourrais pas cohabiter avec tout le monde. Il y a des gens pour lesquels je ne servirais à rien. Ce n'est pas le cas avec Jean-Pierre. Pas besoin de se parler pour se comprendre. D'ailleurs, je choisis souvent mes films davantage en fonction du metteur en scène que du scénario. Pour un metteur en scène que j'apprécie, j'irais jusqu'à mes dernières limites. Je me suis beaucoup donné dans **Alien la Résurrection**. Pour travailler sur ce film, j'ai refusé **Batman & Robin** !

Comment avez-vous abordé l'univers plastique de ce quatrième *Alien* ? Avez-vous immédiatement visualisé les images que vous alliez plus tard sculpter ?

Mon travail part d'impressions fugitives. Je lis une histoire et, soudainement, des séquences m'apparaissent, des visions jaillissent. Soit l'histoire me hante soit elle me laisse indifférent. Dans ce dernier cas, je préfère ne pas collaborer au projet. J'opère un peu comme un extra-lucide. Avant même d'avoir parlé au metteur en scène, je suis excessivement sensible au manuscrit. Le scénario d'**Alien la Résurrection** m'a envoyé au cerveau l'image des tableaux de Francis Bacon (1). Des images, mais également des ambiances qui touchent ma sensibilité. J'ai été très tôt engagé sur le film. Trois mois avant le tournage, ce qui est énorme, j'étais déjà au travail à Los Angeles. Je parlais avec Jean-Pierre et le chef décorateur Nigel Phelps de références picturales, de Francis Bacon. Nous avons collaboré en parfaite osmose pour élaborer les mouvements des aliens dans le décor. Nous avons également visionné sur disque laser les trois précédents **Alien**. Le premier, je le considère comme une authentique école de lumière. En revoyant ces films, nous recherchions un chemin nous permettant d'aboutir à un résultat original, décalé. En mettant en valeur les noirs et les teintes obscures, le procédé de développement de la pellicule que nous avons choisi nous entraîne dans un autre monde, où réalité et sur-réalité se confondent. Je me suis toujours attaché à ces effets, et je pense que l'atmosphère d'**Alien la Résurrection** est plus inquiétante, plus mystérieuse que toutes celles que j'ai tenté de créer à ce jour.

Quels ont été les premiers mots de Jean-Jeunet dans sa description du film ?

Jean-Pierre m'a parlé de la noirceur du film. Il voulait que seules quelques textures ressortent très fortement, le doré, le marron... Il voulait que la force intérieure du film vienne de ses images, que celles-ci exhalent un sentiment de claustrophobie. Ce sentiment était si fort qu'après vingt semaines dans les studios d'**Alien la Résurrection**, je n'avais qu'une envie : tourner en extérieurs ! Reste que j'aime particulièrement la part de l'ombre dans les films. **Délicatessen**, j'aurais pu le filmer avec davantage de légèreté, comme une comédie. Mais non, j'ai préféré mettre l'accent sur ses facettes les plus lugubres.



*Le look d'**Alien la Résurrection** en une image : noirs profonds, dominante marron, éclats dorés...*

De quelle façon avez-vous travaillé sur la lumière, la façon de mettre en valeur les décors ?

Les décors, je les ai vus comme des espèces de cathédrales. D'ailleurs, **Alien la Résurrection** n'est pas photographié dans la mouvance traditionnelle de la science-fiction. Ses couleurs appartiennent à la terre, à la terre cuite plus précisément, au Moyen-âge. Nos décors ressemblaient à des coques lumineuses. Nigel Phelps et moi avons consacré trois mois à intégrer les éclairages à l'environnement du film par rapport à ce que nous racontions. Un logiciel nous permettait de varier ces éclairages, de les doser selon les décors, la chronologie des péripéties. Nous avons élaboré une espèce d'échelle de panique de la lumière, de un à cinq. Au fur et à mesure que le récit progresse, cette lumière se dégrade de plus en plus, devient folle, agitée. A ce titre, un film tient selon moi d'un immense laboratoire. C'est également un orchestre dont tous les instruments doivent s'accorder, pour interpréter la même partition.

Quand vous cadrez un comédien, vous vous projetez bien au-delà d'un simple réglage technique....

Les éclairages et le travail à la caméra ont été influencés par la personnalité de Ripley, car j'ai toujours pensé que la meilleure manière de pénétrer l'univers **Alien** était d'adopter le point de vue de son héroïne, d'entrer dans ses rêves et ses cauchemars. J'ai éclairé Sigourney Weaver d'une certaine manière et les aliens d'une autre, grâce à des tubes fluorescents qui les faisaient miroiter comme de l'huile. Par moment, je mêlais ces deux techniques d'éclairage. Ce qui est le cas dans le scénario. J'ai tenu à éclairer Sigourney Weaver par l'intermédiaire une lumière spectrale, une sorte d'anneau autour de l'objectif. Ce procédé donne l'impression que sa peau, son être intérieur, irradie le cadre, empêche les ténèbres de tout engloutir. D'où cet aspect icône, un peu religieux, qui me vient des vingt premières années de l'histoire du cinéma, des films de Murnau, Griffith, du Métropolis de Fritz Lang...

Jean-Pierre Jeunet parle de vous comme du Prince des Ténèbres...

...parce que j'aime particulièrement les atmosphères sombres, les ambiances noires. La nuit, je prends ma voiture pour me promener dans des zones urbaines, des faubourgs industriels. L'univers des villes m'inspire encore plus que la peinture. J'aime beaucoup les abords des mégapoles. J'aime rouler la nuit. J'aime ce que les autres fuient. Lorsqu'il pleut, lorsque le brouillard tombe, c'est plus extraordinaire encore.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

(1) Peintre anglais né en 1909 à Dublin, Francis Bacon exprime «l'inadaptation des êtres par une déformation de la figure humaine». Son œuvre confine au cauchemar et renvoie directement à une perception monstrueuse de l'homme.

actualité cinéma
sortie le 26 novembre

HERCULE

Pour la première fois, Disney s'intéresse à la mythologie grecque. Qui d'autre que le héros le plus robuste de l'Olympe, le propre fils de Zeus, pouvait tenter la célèbre fabrique de dessins animés ? Personne. Mais cet Hercule n'est pas le vaillant et courageux culturiste des péplums des sixties. C'est un naïf dont la force phénoménale cause autant de dégâts qu'elle sauve de victimes. Il se fait même chiper la vedette par un Hadès réjouissant de méchanceté qui cause avec la voix d'un James Woods survolté, heureux de donner des résonances toutes contemporaines à la mythologie...

Hercule : un héros, un mythe dont Disney *ébranle le piédestal.*

Décidément, rien ne passe entre les mailles très serrées du filet lancé par le chalutier industriel *Disney*. Aucun conte, aucune légende, aucun classique de la littérature, aucun héros n'est à l'abri de cette usine à cartoon qui carbure désormais à raison d'un long métrage tous les ans. Un rythme frénétique que rendent possibles les nouvelles techniques d'animation. Jusqu'ici, *Disney* ne s'était guère penché sur le cas de la mythologie gréco-romaine. Très loin des préoccupations des Américains tout ça. Criminel pourtant de négliger un tel vivier à aventures fantastiques. Jusqu'en 1993, ce fut pourtant le cas. Jusqu'à une séance de travail durant laquelle les duettistes d'Aladdin, John Musker et Ron Clements, discutent d'une adaptation possible d'un chef-d'œuvre de la littérature maritime. «*Il s'agissait de la version space-opera de «L'Ile au Trésor» de Robert Louis Stevenson,* ***Treasure Planet****. L'idée de travailler sur une aventure mythologique est venue comme ça sur le tapis alors que le projet initial paraissait mal barré. Nous avons d'abord pensé au poème épique d'Homère, «L'Odyssée», mais le ton de ce récit sacralisé paraissait fort peu conciliable avec un dessin animé. C'est alors qu'Hercule est arrivé*» témoigne la productrice Alice Dewey. «*Dans le mythe d'Hercule, on trouve des créatures aussi géniales que les centaures, l'hydre, les satyres... Des créatures dont nous pouvions accommoder l'apparence à notre convenance. Parfait pour un film d'animation. Encore aujourd'hui, je ne comprends pas pourquoi nous ne nous sommes pas intéressés plus tôt à la mythologie gréco-romaine*». A une reprise pourtant, *Disney* prit le sujet à bras le corps. Avec succès dans la séquence **La Pastorale de Fantasia**, quelques minutes de grâce infinie perturbées par un monstrueux orage. «*Hercule est un sujet merveilleux dont les origines mythologiques autorisent toutes les fantaisies. Personne n'est en mesure de vous dire à quoi ressemblent l'Olympe et les Enfers. Un dessinateur peut exercer ici ses talents en toute liberté*» appuie le caricaturiste/animateur Gerald Scarfe.

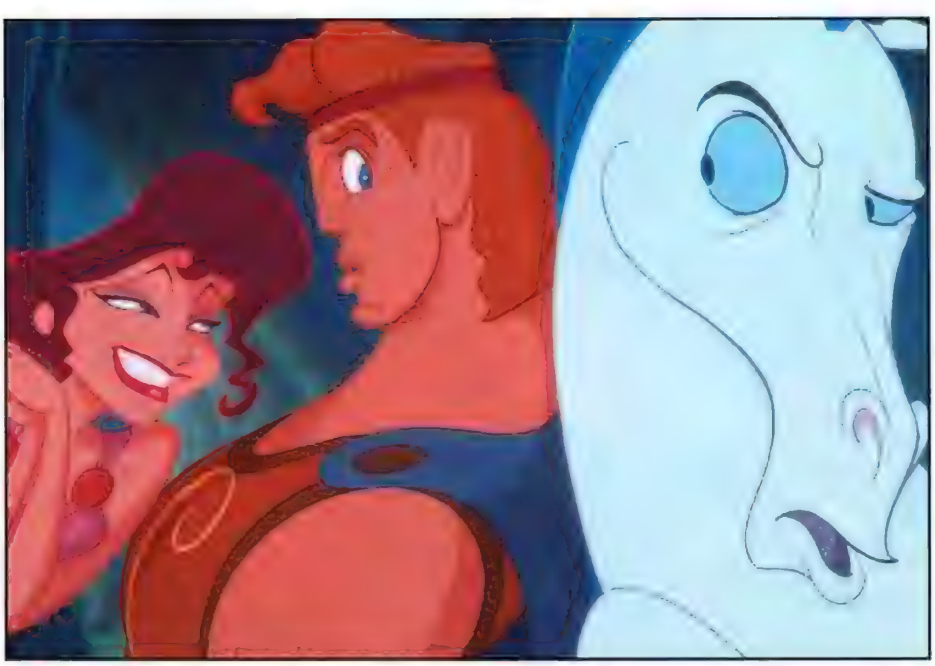
Hadès, le maître des enfers. Plus il en rajoute dans la méchanceté, plus on en redemande !

Dès l'automne 93, John Musker et Ron Clements planchent sur **Hercule**. Première étape de leur travail : rassembler la documentation nécessaire à un semblant d'authenticité. Ils consultent donc de nombreux ouvrages sur la mythologie, sur l'Antiquité, visitent des musées... Ce parcours ordinaire du novice en mal d'informations, ils le doublent de la vision de nombreux péplums. «*Nous avons regardé* ***Jason et les Argonautes****, mais également tous les* ***Hercule*** *italiens avec Steve Reeves, ceux qu'interprète Lou Ferrigno, et même* ***Hercule à New York*** *avec Arnold Schwarzenegger, le seul qui apporte un peu d'oxygène au mythe, même si ce n'est pas un chef-d'œuvre*». Et Ron Clements de préciser qu'à l'époque, début 1994, la télévision ne diffusait pas encore la version héroïc-fantasy d'***Hercule***, à savoir la série télé avec Kevin Sorbo. Difficile dans ce cas d'accuser *Disney* d'opportunisme, d'avoir attendu de très convaincants chiffres d'audimat pour

Hercule contre le Centaure : le choc des titans !

s'y coller à son tour. Mais le Hercule de *Disney* ne cultive aucune relation avec ce prédécesseur. C'est un costaud naïf plus gaffeur que justicier dans l'âme, une sorte de «*James Stewart dans le corps d'Arnold Schwarzenegger*» dixit Alice Dewey. «*Nous aurions pu choisir de faire l'apologie de sa force. Mais non. Pour ce qui relève de sa personnalité, nous nous sommes inspirés des comédies populaires un peu idiotes des années 30 et 40, où vous aviez ces héros un peu coincés confrontés à des femmes très sophistiquées, si grandes qu'elles les dépassaient d'une bonne tête. C'est le cas de Barbara Stanwyck et de Henry Fonda dans* ***The Lady Eve****. Nous avons modelé Hercule à cette image, à l'image d'un candide façon Henry Fonda, ou James Stewart dans* ***L'Homme de la Rue****. Un candide roulé par les cyniques*» poursuit John Musker.

Les historiens et les amateurs de péplum les plus soucieux de respect de la mythologie risquent fort d'en faire une jaunisse. Cet Hercule-là ne brille ni par son intelligence ni par son adresse. C'est un benêt chanceux, tout demi-dieu qu'il est. Pas étonnant vu que deux des scénaristes qui se sont succédé sur le film se nomment Bob Shaw et Donald McEnery, complices sur la série ***Seinfeld***. Des gens forcément peu soucieux des conventions et fort enclins à l'ironie cinglante. Dans **Hercule**, ils ne se sont pas calmés. Disons que leur créativité mordante et volontiers grivoise a été «canalisée» par les contraintes liées à l'étiquette *Disney* et l'intervention d'Irene Mecchi, scénariste politiquement plus correcte du **Bossu de Notre-Dame** et du **Roi Lion**. Une garantie que cet **Hercule** ne mobilisera pas les parents dans une fronde anti-*Disney*. La patte Shaw/McEnery reste néanmoins décelable dans des dialogues bourrés d'allusions salaces, un humour noir très poussé et un second degré ravageur. Unique dans un dessin animé «familial» des studios *Disney*. Unique, mais réjouissant pour des adultes qui espèrent un peu plus qu'un gentil péplum, qu'une adorable comédie mythologique.



Pégase, la canasson idiot jaloux que son maître lui préfère Megara...

Seinfeld ou pas, Hercule demeure le fils de Zeus et d'Héra. Il aurait passé une enfance heureuse sur l'Olympe si le perfide Hadès ne complotait pas contre son père, prêt à touts les coups bas pour devenir calife à la place du calife. Seigneurs des Enfers, Hadès ordonne à ses deux âmes damnées, Peine et Panique, d'empoisonner le bébé, un rival potentiel. Balourds, ils échouent. Recueilli par Amphitryon et Alcmène plus bas, sur Terre, Hercule grandit. De plus en plus robuste, il devient une véritable menace pour ses contemporains. Une simple maladresse de sa part et des temples s'écroulent comme des châteaux de cartes. Dans un temple, Hercule découvre ses origines divines. Son père lui raconte son histoire. Seule possibilité pour le jeune homme de recouvrer son statut d'exception : devenir un héros. Pas une mince affaire. Dans le but de réintégrer l'Olympe, Hercule s'entraîne dur sous la houlette du satyre Philoctène, lequel pleure sur le destin tragique des champions passés par son école, des gens comme Achille et Ajax.

Quelques monstres vaincus plus tard, Hercule est la coqueluche de Thèbes, alias «la grosse Olive» en référence à la «grosse pomme» new-yorkaise. Le temps se gâte lorsque Hadès prend personnellement en mains le dossier Hercule. A sa perte, il délègue l'incendiaire Mégara, sa captive dont le colosse ■■■

HERCULE

Le satyre Philoctète : l'entraîneur attitré des héros malchanceux !

■■■ au cœur d'or tombe aussitôt amoureux. Hercule mis hors d'état de nuire, Hadès peut lever les Titans et conquérir l'Olympe. Ce n'est pas, évidemment, ce qui va se dérouler. Quoique, âpre à la tâche, le Seigneur des Enfers aurait mérité une victoire sur des gentils quelque peu cul-cul-la-praline comme tous ceux de *Disney*.

Davantage qu'Hercule, Hadès est la star de ce nouveau dessin animé *Disney*. Une vedette à part entière que prend en charge Nik Ranieri, déjà responsable de Lumière dans **La Belle et la Bête** et de Miko dans **Pocahontas**. «*Hadès ne ressemble à aucun de nos méchants antérieurs. C'est un personnage charismatique, extraverti, toujours en mouvement, qui déploie une formidable énergie. Il est aussi baratineur qu'un agent hollywoodien ou un vendeur de voitures d'occasion, prêt à toutes les bassesses pour vous extorquer de l'argent. C'est un fascinant et redoutable hypocrite*». L'être le plus veule, le plus fourbe et le plus bavard jamais vu dans un péplum.

A ce Dieu de l'au-delà, qui repousse impitoyablement les âmes qui croupissent dans le Styx, il fallait une voix. De son vivant, Vincent Price aurait certainement convenu à Ron Clements et John Musker. Pourquoi pas James Woods après tout ? «*Aux auditions, nous l'avons trouvé intéressant*» souligne Ron Clements. «*James Woods apporte beaucoup à Hadès, même si ce n'est pas à lui que nous avons pensé en travaillant sur le scénario. Il le rend plus terre à terre, plus pragmatique que nous l'avions envisagé au départ, tout en demeurant intimidant. Il lui donne ce côté agent artistique, cette impatience maniaque dans le rythme des mots. James Woods improvise beaucoup. En définitive, sa conception d'Hadès surpasse la nôtre. Une révélation, même s'il n'a pas pris la direction souhaitée au départ. Une révélation*». La voix de l'acteur est effectivement la grande attraction de cet **Hercule**, une voix excessivement musicale, vive, qui enrobe d'humour sarcastique la phrase la plus anodine. Une performance du même niveau que celle de Robin Williams pour le génie d'**Aladdin**. «*James Woods a accompli des prodiges*» rajoute Nik Ranieri. «*Il nous a aidés à faire d'Hadès un méchant hors pair. Durant les séances d'enregistrement, il débordait de vitalité, dansait dans le studio et n'hésitait pas à interpréter chaque réplique de dix manières différentes. Il s'est également livré à de nombreuses et brillantes improvisations dont certaines sont restées dans le film. James a réellement donné vie à ce personnage en nous inspirant des idées auxquelles nous n'aurions jamais songé. Conséquence logique, Hadès a fini par lui ressembler, avec toutefois un visage plus osseux, des yeux plus ronds, des lèvres plus proéminentes*». D'ailleurs, en découvrant le dessin animé pour la première fois, James Woods se tourne vers Nik Ranieri et lui lance : «*Mes yeux, vous avez volé mes yeux !*». Un cabot génial quoiqu'il en soit, cet Hadès, à des années lumière d'une interprétation scolaire de la mythologie. La petite histoire dit que John Musker et Ron Clements prirent peur en écoutant pour la première fois le comédien, décontenancés par les bouleversements apportés au texte original. Pas étonnant, surtout que les dialogues déjà corsés des duettistes de ***Seinfeld*** gagnent encore en vigueur en passant par les cordes vocales de l'acteur. **Hercule** est donc à voir absolument en version originale, même si cela n'est pas dans votre habitude. A voir et à écouter pour James Woods, Danny DeVito (le satyre), les toniques Godspel des trois muses...

Si Hadès s octroie la vedette, la star reste néanmoins Hercule. Le héros, c'est lui après tout. La production le confie aux bons soins d'Andreas Deja, un vétéran en fonction depuis dix-sept ans chez *Disney*. Il y supervisa notamment quelques méchants mémorables, comme Jafar pour **Aladdin**, Gaston dans **Le Bossu de Notre Dame** et le Scar du **Roi Lion**. La gentillesse constitue donc une nouveauté pour lui. «*Je rencontre davantage de difficulté à animer un héros qu'un méchant. Les méchants possèdent généralement un style très voyant, une certaine théâtralité et des expressions plus savoureuses que les bons. Hercule demande une approche subtile, car il évolue de façon significative au cours du film, passant progressivement de l'innocence à la maturité. Ce changement devait se refléter dans sa démarche, sa gestuelle, dans tout son langage corporel*». Un langage au lexique assez étendu puisque le héros mythologique boxe un centaure, tranche plusieurs fois la tête à l'hydre, dérouille le Cyclope, fiche une raclée aux Titans après avoir perdu puis retrouvé ses forces... Un registre effectivement plus vaste que de coutume. «*Hercule est probablement le personnage le plus difficile auquel je me sois jamais attaqué, du fait qu'il est vêtu d'une tunique courte, exposant largement sa musculature. Ordinairement, je n'ai pas à me préoccuper de ces détails morphologiques. Ici, nous ne pouvions pas tricher ! Il fallait connaître très précisément le mode de fonctionnement des articulations, le jeu des muscles d'un bras en mouvement, etc. Je pouvais, certes, m'inspirer de modèles vivants, mais seulement jusqu'à un certain point, car le graphisme de notre personnage est hautement stylisé. J'ai donc fini par chercher en moi l'image d'un dieu grec*». Un dieu finalement assez fade, mais animé avec le professionnalisme et la fluidité qui caractérisent les productions *Disney*. Fade, mais sujet à polémique puisque les Grecs eux-mêmes apprécient guère l'image que cet Hercule donne d'eux. Ils s'estiment injuriés, caricaturés par le long métrage de John Musker et Ron Clements. Des réactions qui auraient surpris Gerald Scarfe au lendemain de recherches minutieuses justement destinées à ne pas ridiculiser la mythologie et le peuple qui l'a portée en lui. «*Après m'être imprégné du scénario, je me suis rendu au British Museum afin d'étudier les vases grecs illustrant les exploits d'Hercule et des autres héros mythiques. J'aime particulièrement la beauté, la simplicité de leurs lignes. Tous les gens impliqués au plus niveau dans la réalisation d'**Hercule** partageaient mes goûts. Notre mot d'ordre commun était : Force et Elégance*». Dans cette belle formule, les Grecs d'aujourd'hui ne se sont pas reconnus. Peut-être attendaient-il un film moins contemporain dans sa forme, plus poli et moins féroce dans son humour ? Plusieurs pilules ont mal été dirigées. Pégase en imbécile, réplique chevaline du crétinissime Rantanplan de Lucky Luke, Zeus en papa-gâteau... A moins que ce soit cette Meg qui atomise Hercule en lui tendant généreusement la croupe ? A moins que ce soit tout simplement le diminutif du héros, Herc !

Marc TOULLEC

Hercules. USA 1996. Réal : John Musker & Ron Clements. Scén. : Ron Clements, John Musker, Bob Shaw, Donald McEnery & Irene Mecchi. Animation : Andreas Deja, Eric Goldberg, Nik Ranieri, Ken Duncan, Ellen Woodbury, Michael Show. Dessinateur Monstres : Directeur artistique : Andy Gaskill. Décors : Thomas Cardone. Effets spéciaux : Mauro Maressa. Chansons : Alan Menken (musique) & David Zippel (paroles). Prod. : Alice Dewey. John Musker & Ron Clements pour Walt Disney Pictures. Voix (version originale) : Tate Donovan (James Woods), Danny DeVito, Susan Egan, Rip Torn, Samantha Eggar, Matt Frewer, Roscoe Lee Browne, Patrick Pinney. Durée : 1 h 33. Dist. : Gaumont/ Buena Vista. Sortie le 29 novembre 1997.

Le bestiaire d'Hercule : une meute hirsute composée de sorcières, d'une femme fatale, de groupies...

Trente-deux têtes de dragon : une mer de monstres qui pourrait devenir un océan si Hercule continuait le combat !

LE NUMÉRIQUE AU SERVICE DU MYTHOLOGIQUE

Des monstres et d'étranges créatures, il y a eu des wagons dans HERCULE. Un seul cependant bénéficie d'un traitement de faveur, d'un service personnalisé : l'Hydre. Un dragon qui se multiplie à l'infini...

L'animation dans l'animation traditionnelle, c'est une longue histoire chez Disney. Déjà, en 1940, l'alternance Bambi/Bétyar accompagnait de Big Ben demandait une équipe d'animateurs différente. Depuis, quelques-unes des séquences les plus célèbres de **La Belle et la Bête** (le bal), du **Roi Lion** (la fuite des gnous), d'**Aladdin** (les loopings du tapis volant dans la caverne) et du **Bossu de Notre-Dame** (le vaste bal populaire) nécessitent des images numériques. **Hercule** présente lui aussi sa séquence informatique, le combat qui livre le héros mythologique à un monstre tout aussi mythologique, l'Hydre. Une scène de dragon dont le fils reprend au fur et à mesure qu'on la tranche. Plus que repousser, elle se multiplie. En quelques coups de glaive, Hercule se voit dans une mare de gentilles bestioles, tendres et toutes mignonnes. A **Roger Gould**, de chez Disney, de lui expliquer ces quelques minutes vraiment épouvantables. « L'animateur n'aime pas, dans l'animation à l'ancienne, dessiner un élément en double mais graphique, il donne une relation des choses particulières. Alors il n'est d'exploiter les ressources d'un plan de caméra en effet de perspective. Cependant, pour **Hercule**, John Musker et Ron Clements voulaient

L'Hydre : on ne s'en sort pas !

un style à mi-chemin entre celui des films de Disney et celui des dessins animés qu'on regarde le samedi matin. Il a donc fallu trouver un moyen d'une certaine manière contraire au milieu d'une véritable jungle de têtes, tout en restant à ce qu'il semble compréhensible. Il a donc été décidé que les personnages devaient être vus, autant que les personnages devaient être vus, autant que possible, comme des silhouettes. Il ne faut pas, également dit que le spectateur appréhende deux images diffé-

rentes collées l'une près de l'autre comme les bonnes vieilles transparences comme on en trouve dans les antiques **Tarzan**.

Pour donner vie à l'Hydre, Roger Gould et son équipe construisent une marionnette numérique, un modèle extrêmement maniable dont les opérateurs peuvent à loisir modifier la taille des yeux, articuler les mâchoires et accentuer la fluidité. Atteindre ce niveau de flexibilité sur une seule tête d'Hydre exigeait 1244 contrôles d'animation, correspondant chacun à un mouvement de 1 degré. Pour animer les trente-deux têtes du monstre, 23 302 contrôles de mouvement furent donc nécessaires. Et ce n'est pas tout. « Il fallait aussi apprendre à l'ordinateur à adapter chaque tête d'animation comme à la main », dit Gould. Ce qui ne sera pas simple, lui chez Disney, ce n'est pas un programme spécial qui permet à l'ordinateur de traiter un objet tridimensionnel et donne, mieux, par à le positionner comme le veut un gouverneur. Cela afin d'éviter que les images numériques soient seulement trop mécaniques et perdent l'animation traditionnelle.

« L'Hydre est manifestement le personnage animé le plus complexe jamais mis sur pied chez Disney. Cette créature à trente-sept têtes a nécessité un travail sur ses interactions très spécifiques, parfois dans certains plans comme autant de personnages distincts. C'était vraiment très excitant de voir se mêler ces différents styles pour aboutir finalement à quelque chose de cohérent », explique **Kate Montague Gould**, sœur Hydre multi-têtes est si belle que l'on ne veut qu'elle à l'écran !

M.L.

actualité cinéma
sorti le 10 décembre

Revenu des Enfers, Al Simmons devient Spawn (Michael Jai White), un super-héros en quête de son humanité.

SPAWN

Du super-héros au super-zéro !

MARC DIPPÉ

Artiste d'ILM depuis dix ans, Mark Dippe joue un rôle fondamental dans la création des nouveaux effets spéciaux digitaux. La colonne d'eau vivante d'ABYSS, le T-1000 de TERMINATOR 2, le tyrannosaure de JURASSIC PARK comptent parmi les chefs-d'œuvre de cet enfant terrible, déjà suspendu trois fois pour mauvaise conduite par ses supérieurs hiérarchiques ! Des effets spéciaux mondialement appréciés pour lesquels Mark Dippé ne récolte aucune gloire. Désireux de se sortir de l'ombre d'ILM, il saute sur l'opportunité de réaliser SPAWN. Le pari est loin d'être gagné.

Est-ce parce que vous connaissiez le producteur Clint Goldman que vous vous êtes retrouvé aux commandes de *Spawn* ?

Je connais Clint depuis des années puisque je travaillais avec lui chez *ILM*. J'ai réalisé quelques spots publicitaires, et comme beaucoup de gens, je cherchais un projet pour me lancer de plain-pied dans la réalisation. En 1992, j'ai écrit un scénario que j'ai proposé ici et là sans succès. C'est à cette même époque que le comics «Spawn» a fait son apparition. Dès le début, son créateur, Todd McFarlane, avait de grands projets pour son personnage : une ligne de jouets, une série animée et un film. Todd avait tout planifié. Etant moi-même amateur de comics, je suis tombé amoureux de Spawn. Peu de temps après, nous avons été présentés, et Clint et moi-même avons aidé Todd à monter le projet. Nous avons commencé à chercher un producteur, mais les contrats que certaines majors nous offraient n'intéressaient pas Todd. Nous avons ensuite proposé le projet à *New Line* et c'est comme ça que tout a commencé.

Vous êtes donc lié au film depuis le début et vous n'avez pas hésité à vous investir dans sa préparation. Qu'est-ce qui vous a attiré exactement dans ce projet ?

J'adore le comics, son univers sombre et torturé. Je trouve que le style graphique de Todd est incroyable. Spawn n'est pas un homme heureux, il a une allure effrayante et menaçante, il vit dans un monde sale et délabré. C'est ce qui me met un peu en marge des autres super-héros. Une autre chose que je trouve intéressante, ce sont les sujets que le comics aborde, matures et d'actualité, liés à notre société. Parfois, il est juste question de guerre de gangs, mais Todd dirige aussi des histoires directement liées au monde politique, à la corruption, aux meurtres d'enfants. Des histoires très sombres qui n'ont rien à voir avec les super-héros actuels, beaucoup plus classiques. Mais le sujet le plus récurrent de «Spawn», c'est cet éternel conflit entre le Bien et le Mal, opposant l'Enfer au Paradis et permettant d'introduire de nombreuses références bibliques qui peuvent être visuellement passionnantes.

«Spawn» est un comics très adulte. Pourquoi avoir choisi, contrairement à la série animée, d'en faire un film destiné au jeune public ?

A l'origine, je ne le voyais pas du tout comme ça. C'est une idée de *New Line* qui ne déplaisait pas à Todd. J'ai donc finalement accepté aussi cette solution. Ce fut une décision très dure à prendre car les lecteurs du comics, de plus en plus nombreux, sont vraiment fidèles au personnage. Aux Etats-Unis, «Spawn» connaît un succès phénoménal. Il est lu en majorité par les adultes, mais aussi par des adolescents dont l'âge varie entre 12 et 16 ans. Suite au succès du comics, Todd a lancé une ligne de jouets, qui sont achetés par des collectionneurs ou des fans, mais aussi par des enfants de 8 ans, ce qui élargit encore un peu plus notre public. Il fallait donc faire un film qui puisse être vu par tout le monde. S'il avait écopé d'un R, les enfants en bas âge n'auraient pas pu voir le film sans être accompagnés de leurs parents, ce qui nous aurait privé de nombreux spectateurs : c'est très dur ici de convaincre les parents d'aller voir ce genre de film ! J'ai essayé de trouver un compromis, mais nous ne pouvions pas faire un film aussi intense, graphique et brutal que le comics. D'ailleurs, «Spawn» fonctionne de la même manière, car Todd est conscient de ce problème. Certains numéros sont rédigés de manière à être lus par un lectorat beaucoup plus large. J'ai donc essayé de me plier à cette règle, préservant le ■■■

Clown (John Leguizamo), un dangereux fourbe amateur de plaisanteries très grasses.

SPAWN

côté sombre et gothique du comics, mais sans débordement de violence. En tant que réalisateur, c'est surtout ce à quoi je devais faire face. Mais même en me pliant à cette règle, la MPAA ne voulait pas baisser l'interdiction du film. Ils m'ont vraiment donné du fil à retordre. Même sans violence extrême, l'atmosphère du film ne leur convenait pas. Il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Aux Etats-Unis, par exemple, vous pouvez vous exclamer «Jesus !», mais vous ne pouvez pas utiliser l'expression «Christ !». C'est insensé. D'habitude, on vous laisse plus ou moins tranquille à ce niveau, mais ils n'ont jamais cessé de me persécuter. Ils m'ont même fait changer des choses qui normalement passeraient sur le petit écran. Ça a été un véritable chemin de croix.

Peut-être que cela vient de l'ambiguïté du film, qui joue sur deux tableaux : des scènes d'action grand public dans la lignée de *The Mask*, et une ressemblance avec *The Crow* pour les éléments dramatiques du scénario...

Très certainement, car aux Etats-Unis, vous n'obtenez pas de PG 13 si le style de votre film sort de la normalité. Mais ce sont des choses que les adolescents d'aujourd'hui sont habitués à voir. Ce type de violence commence à rentrer dans les mœurs. Je pense que ce qui a le plus dérangé la MPAA, c'est ce sentiment anti-chrétien qui émane du film, parce que son personnage principal, le héros, revient de l'enfer. L'idée principale du film, de manière identique au comics, c'est cette guerre entre l'Enfer et le Paradis, ce qui selon les «censeurs» entraîne des éléments un peu trop adultes que le jeune public serait susceptible de mal interpréter. Ce que j'ai beaucoup de mal à comprendre puisque **Spawn** est avant tout un pur divertissement ; ce n'est pas un film qui repose sur des symboles. Je pense que le problème est donc bien plus d'ordre religieux. Il y a cette bataille, par exemple, entre Spawn et le Violator où Spawn finit pendu à une grille, dans la position du crucifié. La MPAA m'a demandé de changer cette scène pour l'exploitation du film en salles sur le territoire américain. Il y a beaucoup de croyants aux Etats-Unis, la religion est devenue un sujet quelque peu tabou.

Jessica Priest (Melinda Clarke) : une nouvelle venue sexy dans l'univers de «Spawn».

Il existe donc deux versions du film ?

Oui, et les pays européens ont le choix entre les deux. Je ne sais pas laquelle vous aurez en France, mais j'ai entendu dire que l'Angleterre et l'Allemagne s'étaient portés acquéreurs de la version soft. Mais les deux sortiront en vidéo. La première version du film que j'ai tournée a obtenu un R par la MPAA. Ils m'ont donc forcé à la retravailler pour aboutir à une version digne du PG 13. Un exercice très douloureux pour moi, mais c'est ce que stipulait mon contrat. *New Line* me payait pour que je tourne un film PG 13, c'est donc ce que j'ai dû leur livrer. Mais j'étais persuadé, dès le début, d'avoir tourné la fameuse version que tout le monde attendait. Car elle ne comportait aucune violence graphique, aucun juron. Dans **Spawn**, la violence est très stylisée.

Quelles sont les différences entre les deux versions ?

Pour obtenir une interdiction moins lourde, j'ai dû pratiquer une centaine de coupes. De manière générale, dès qu'une scène était trop violente, je devais l'écourter. J'ai par exemple outrageusement raccourci la scène où Al Simmons trouve la mort dans les flammes. Dès que les dialogues dérapaient, je devais intervenir. Ces séquences concernent surtout les apparitions du Clown, qui a la langue bien pendue. Mais on ne pouvait pas couper tous ses dialogues puisqu'ils ont une conséquence directe sur bon nombre de séquences. Il nous a donc fallu modifier une vingtaine de répliques, car la MPAA les jugeait trop osées, vulgaires. Ces changements concernent majoritairement trois catégories : la violence, les symboles liés à la religion et les insinuations d'ordre sexuel.

Avoir travaillé pour *ILM* vous a-t-il aidé à réaliser *Spawn*, un film ambitieux au budget comparativement faible ?

Oui, car j'ai pris l'habitude de me lancer dans des projets compli-

Ancien agent gouvernemental, Al Simmons continue à faire parler la poudre dans le costume de Spawn.

king of comics !

TODD McFARLANE

Lorsqu'il quitte Marvel pour fonder Image, Todd McFarlane est loin de s'imaginer que son nouveau rejeton, «Spawn», un conte macabre, va rencontrer un tel succès. Le titre devient pourtant rapidement la meilleure vente de comic-book aux Etats-Unis. En gardant un contrôle maximum sur son super-héros torturé, McFarlane en fait un mythe sur lequel repose son empire. Un empire que même un film raté ne peut déstabiliser.

Le calvaire d'Al Simmons (Michael Jai White) : condition nécessaire pour devenir Spawn.

A 36 ans, Todd McFarlane est aujourd'hui considéré comme une des figures les plus importantes du comic-book. Après quelques travaux mineurs, il est rapidement embauché par les plus grands éditeurs. Dès 1987, il signe pour *DC Comics* trois numéros de *Detective Comics*, qui ramènent le Dark Knight vers ses origines. A la même époque, il s'occupe également des aventures de L'Incroyable Hulk au sein du *Marvel Comics Group*. Chaque titre qui passera entre les mains de ce nouvel artiste retrouvera ses lettres de noblesse. Mais c'est grâce à Spider-Man que McFarlane sera révélé au grand public. Alors en baisse de qualité, la mascotte de *Marvel* retrouve un second souffle et se retrouve propulsée en tête des ventes. En pleine ascension, McFarlane décide pourtant de quitter la firme mythique en 1991, suivi par cinq artistes de sa génération (Jim Lee, Marc Silvestri, Rob Liefeld, Erik Larsen et Jim Valentino), avec qui il fonde sa propre compagnie, *Image Comics*. Pour Todd McFarlane, il est temps de prendre sa carrière en main afin d'avoir un véritable contrôle artistique sur ses créations. «Lorsque vous travaillez pour une grosse compagnie, vous devez vous plier aux règles qui la régissent et appliquer leur politique à la lettre» se souvient le dessinateur. «Chez Marvel Comics, votre liberté est très limitée, soumise à la volonté de vos supérieurs hiérarchiques. On ne vous demande pas d'arriver avec un concept qui vous est propre et que vous avez vous-même développé, mais tout simplement d'illustrer votre titre en respectant les préceptes en place. Chez Marvel, à de rares exceptions près, les personnages créés par les dessinateurs deviennent la propriété de l'éditeur. C'est une manière de travailler qui pourrait convenir à un débutant, mais lorsque vous commencez à prendre de l'importance, que votre réputation n'est plus à prouver, vous ne pouvez plus vous en contenter. Lorsque je travaillais sur Spider-Man, ce titre a retrouvé la première place des ventes. Je me suis dit qu'il était temps que mon talent ne profite qu'à moi».

Le premier numéro de «Spawn» paraît fin 92 chez Image et révèle d'emblée ce nouvel éditeur indépendant avec plus d'un million sept cent mille exemplaires vendus. Un chiffre record qui sera depuis sans cesse pulvérisé.

C'est en 1978, alors que McFarlane termine ses études, que Spawn voit le jour. *«A cette époque, le personnage n'avait pas grand chose en commun avec ce qu'il allait devenir. L'action, très inspirée par* **La Guerre des Etoiles**, *se déroulait sur une autre planète et était pimentée d'éléments futuristes. Mais déjà, dans ses grandes lignes, Spawn était une sorte de Fantôme de l'Opéra torturé et avait l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui».* «Spawn» est le titre idéal pour révéler au grand jour l'univers sombre et réaliste de McFarlane, jusque là limité par les exigences des grands éditeurs. La violence graphique, souvent gore, se déchaîne dans des décors urbains partagés entre gratte-ciels luxueux et ruelles malfamées. Un projet risqué où se marient horreur et humour très noir à la limite du mauvais goût. Mais l'ambition de McFarlane est déjà bien délimitée : Spawn n'est pas un super-héros défenseur de la veuve et de l'orphelin. *«Quand nous avons fondé Image, j'ai décidé de retravailler cette ébauche en jouant avec tous les stéréotypes visuels et scénaristiques du comic-book, tout en essayant de les amener dans une autre direction. Je ne voulais pas que Spawn ressemble à un super-héros classique. Je préférais l'intégrer dans un monde étrange et angoissant, plus ouvertement dramatique. J'ai donc écrit l'histoire de Spawn en m'inspirant d'expériences personnelles, de mon entourage, de la société. Je voulais que Spawn soit confronté à des histoires beaucoup plus réalistes, qui nous concernent plus directement. Ce n'est pas un cousin germain de Superman. Sa mission n'est pas de sauver la Terre, mais plutôt de se sauver lui-même, d'essayer de comprendre et d'analyser ce qui lui arrive pour retrouver son humanité perdue».* Des histoires mâtures et un style déjà très visuel, tant au niveau du graphisme que du découpage, prédestinent «Spawn» au grand écran. *«Dès les premiers numéros, j'avais l'idée d'en faire un film. A cette époque,* **Rocketeer**, *qui était adapté d'un comics indépendant, est sorti en salles et a obtenu un succès honorable. Très vite donc, Hollywood m'a fait les yeux doux. Lorsque vous êtes détenteur des droits d'un personnage à succès, les offres ne cessent de se répéter. Je voulais attendre la meilleure opportunité, que la compagnie la plus sérieuse me fasse l'offre la plus intéressante. Et c'est précisément là que ça se complique».*

Les majors les plus puissantes d'Hollywood se ruent alors sur le projet, mais Todd McFarlane n'est pas au bout de ses peines. «Columbia *semblait vraiment intéressée par l'acquisition des droits de «Spawn», mais après cinq longs mois de négociations, j'ai dû rompre mon contrat avec eux. Ils n'étaient pas uniquement intéressés par le financement du film mais voulaient tout simplement racheter le titre. Je ne comprends pas leur logique. Lorsque je vais signer un contrat pour produire des t-shirts, leurs fabricants n'exigent pas une part sur les ventes des jouets. Dans le monde du comic-book, je suis devenu un des rois et ces gens osent me proposer des contrats aussi dérisoires. Lorsque je suis allé voir leur filiale* Sony *pour vendre la licence du jeu vidéo, ils m'ont proposé le double de la somme que* Columbia *m'offrait pour l'intégralité du titre. C'est insensé».*

C'est à cette époque que Todd McFarlane rencontre Mike DeLuca, la tête pensante de *New Line Cinema*. *«Mike est un fervent lecteur de comics et* New Line *venait juste d'être rachetée par Ted Turner. Une opportunité rêvée pour leur proposer le projet puisque leurs budgets allaient être multipliés au minimum par deux, imposant* New Line *comme la première compagnie indépendante. Après nous être mis d'accord sur les grandes lignes du contrat, nous avons commencé à travailler sur le scénario».* Même si Todd McFarlane avait un droit de regard sur l'intégralité de la production et était libre de visiter le plateau aussi souvent qu'il le désirait, il n'est pas pleinement satisfait du résultat. *«J'aurais aimé que les personnages soient un peu plus consistants, plus importants, qu'ils soient traités de la même façon que l'action. C'est ce sur quoi nous allons nous concentrer pour la suite. Apprendre à connaître nos erreurs pour ne plus les reproduire. C'est également ce que j'ai fait avec le comics. Les numéros sont aujourd'hui beaucoup plus travaillés et approfondis qu'au début. Le prochain film sera bien supérieur à celui-là. Plus violent et plus adulte aussi puisque notre public aura grandi. Maintenant que nous avons présenté l'univers de Spawn, nous allons pouvoir jouer cartes sur table».*

Damien GRANGER

SPAWN

qués. Ce film a un budget décent, environ 40 millions de dollars, mais c'est vrai qu'à côté de tous les films d'action modernes, c'est une somme dérisoire. **Spawn** rassemble de nombreuses techniques : effets spéciaux de synthèse, caméras spéciales, cascades en tout genre... Ayant l'habitude de ce genre de tournage, je me suis assez vite adapté et j'ai réussi à gérer cette difficulté. Un débutant qui aurait bénéficié du même budget et de conditions de tournage similaires aurait eu beaucoup plus de mal à s'en sortir. Il aurait eu besoin d'être assisté, ce qui aurait demandé beaucoup plus de temps et aurait coûté encore plus d'argent aux producteurs. J'étais pour ma part très à l'aise et je n'ai pas rencontré de problème majeur. Un amateur de ce genre de films remarquera d'ailleurs chaque dollar dépensé à l'écran. Spawn est un festival d'effets spéciaux de synthèse, animatroniques ou pyrotechniques. Mais nous avons su être à la hauteur de la tâche.

L'enfer et le maître des lieux, Malebolgia : quand la synthèse touche le fond de la ringardise !

Si on en croit vos propos, la conception de *Spawn* a été un véritable parcours du combattant...

C'est le film le plus compliqué sur lequel j'aie travaillé. Je m'y suis collé pendant plus d'un an, mais j'ai l'impression qu'il s'en est écoulé cinq !

Une facétie gratuite pour le Clown, mais pas en terme de coûts de production !

Malgré toutes les difficultés, je tenais vraiment à le faire. On me demande souvent mes impressions après ce premier film. Elles sont très simples. Certains jours, faire un film est un plaisir, d'autres un véritable calvaire, un cauchemar. Certains jours, tout se passe comme prévu, tel que vous l'avez planifié. D'autres, par contre, il faut se battre et se montrer très motivé pour que tout fonctionne parfaitement, pour aboutir au résultat escompté. Un tournage est toujours partagé entre ces deux humeurs. Il faut toujours être sur ses gardes, être préparé pour faire face à l'imprévu.

Certains personnages sont noirs dans le comics et blancs à l'écran. Qui a fait ce choix et pourquoi ?

A vrai dire, il n'y a qu'un personnage qui est noir dans le comics et blanc dans le film, c'est Terry, le meilleur ami de Spawn avant sa mort qui devient le mari de Wanda. Mais je ne pense pas que ce changement de couleur du personnage soit si important. Lorsque nous nous sommes occupés du casting, j'ai vu de nombreux comédiens, tous noirs d'abord. Puis le studio m'a demandé d'auditionner quelques acteurs blancs. Ils pensaient que le mélange serait préférable pour le film, encore un peu plus politiquement correct. A vrai dire, la différence de couleur m'importe peu. Je cherchais avant tout un acteur qui pourrait parfaitement se glisser dans la peau du personnage, qu'on aurait aucun mal à imaginer dans le rôle de Terry et qui fonctionnerait en duo avec l'actrice Theresa Randle. Sinon, les autres personnages sont noirs comme dans le comics.

Priest est pourtant une femme blanche, en remplacement de Chapel, le mercenaire black qui pimente le comics...

A vrai dire, chaque numéro de «Spawn» est un film à part entière. Nous en avons discuté avec Todd et il s'est avéré qu'il ne voulait pas de Chapel dans le film : Chapel possède sa propre histoire, indépendante, et cela aurait compliqué le scénario. On ■■■

opinion

ENFER ET DAMNATION !

Quand un fan s'improvise réalisateur, il y a deux solutions possibles. La première renvoie directement à Sam Raimi, suffisamment enthousiaste et réfléchi pour exceller dans le genre qu'il affectionne via des films à la fois respectueux, parce qu'ils lui rendent hommage, et révolutionnaires, parce qu'ils le dépassent. Pour Mark Dippe, qui a choisi la seconde voie, le cinéma est synonyme d'effets spéciaux. Logique, dira-t-on, pour un ancien programmateur d'*ILM*. Résultat, son **Spawn** est terriblement confus, sorte de magma qui tenterait de faire oublier sa crétinerie sous une avalanche d'effets. Qu'ils soient animatroniques ou digitaux, ils envahissent l'écran pour une raison ou pour une autre. Pour être gentil, on dira qu'ils sont loin d'être tous convaincants. Pour l'apparition d'une cape infographique qui se déploie majestueusement, il faut se taper un Violator mécanique bancal. Pour un John Leguizamo adroitement maquillé en clown obèse, il faut endurer trois minutes d'un Enfer virtuel à peine terminé, ressemblant à une présentation bâclée de jeu *PlayStation*.

Reléguée au second plan, l'histoire revient laborieusement sur les origines du personnage en en traçant les grandes lignes de façon chaotique, et s'attache plutôt à développer une intrigue, genre film d'espionnage de seconde zone : Jason Wynn, assoiffé de pouvoir, menace de faire sauter la Terre en déclenchant des bombes contenant le virus mortel Heat-16. D'un point de vue scénaristique, la quête de Spawn pour retrouver son humanité est expédiée par trois lignes de dialogues et les grimaces constipées de Michael Jai White dans le rôle titre. Le style visuel de Todd McFarlane, sombre et incisif, ne parvient pas plus à s'imposer dans cette adaptation en dépit du bon sens. Des choix aussi maladroits que ceux-ci, **Spawn** en fait encore plusieurs : changements de certains personnages, désir d'occulter la violence du comic-book pour destiner le film à un plus jeune public... Dans ses envies de conquête commerciale, dans ses compromis sur le ton à adopter, **Spawn** a perdu au cinéma son âme, ainsi que les nombreux lecteurs qui ont fait de lui une star du comics.

Spawn vient donc à son tour confirmer cette règle qui veut que le grand écran ne soit pas une terre d'accueil appropriée pour les super-héros. Captain America, Hulk, BarbWire... Tous passés par la case «oubliette» du box-office, dans le collimateur de la presse et sous le regard critique du spectateur. Reste la série des **Superman**, kitsch, mais conforme au modèle. Et les **Batman** de Tim Burton. C'est maigre. **Spawn** peut désormais rentrer dans cette triste légende, celle qui fait que le passage du 24 pages/mois au 24 images/secondes soit systématiquement raté. Sur ce coup-là, c'est même un sacré fiasco.

Damien GRANGER

USA, 1997. Réal.: Mark Dippe. Scén.: Alan McElroy d'après la bande dessinée de Todd McFarlane. Mus.: Graeme Revell. Effets spéciaux visuels : ILM. Effets spéciaux de maquillages : KNB EFX Group. Prod.: Clint Goldman pour New Line Int.: Michael Jai White, John Leguizamo, Martin Sheen, Theresa Randle, Nicol Williamson, D.B. Sweeney, Melinda Clarke... Durée : 1 h 35. Dist: Metropolitan Filmexport. Sortie nationale prévue le 10 décembre 1997.

un logiciel d'enfer

STEVE WILLIAMS

Animateur chez ILM depuis 1988, Steve Williams a toujours été associé à Mark Dippé, avec qui il a collaboré sur ABYSS, TERMINATOR 2 et JURASSIC PARK. Nominé aux Oscars pour son travail sur THE MASK, il a récemment participé à l'élaboration des séquences additionnelles de la trilogie STAR WARS. Sur SPAWN, il devient superviseur des effets visuels et réalisateur de seconde équipe. Une double tâche qui lui offre de tirer toutes les ficelles de ses marionnettes numériques.

La majestueuse cape autonome de Spawn : un effet entièrement réussi.

On a plutôt l'habitude de retrouver votre nom au générique de productions plus luxueuses. Qu'est-ce qui vous a motivé dans ce projet ?

Lorsque Todd m'a appelé pour travailler sur **Spawn**, j'ai sauté sur l'occasion, car c'était la première fois depuis dix ans que j'allais pouvoir travailler avec Mark Dippé et Clint Goldman en tant que client d'*ILM*. Tous nos précédents travaux, sur **Jurassic Park**, **Abyss** et **Terminator 2**, étaient passionnants, mais nous n'avions pas l'autorisation de mettre notre signature sur ces œuvres. Avec **Spawn**, j'ai finalement placé mes acteurs digitaux dans un film dans lequel je me suis vraiment investi. Dès le premier jour, nous avons contrôlé cet univers, nous l'avons modelé progressivement pendant le tournage. C'était la première fois que nous pouvions nous-mêmes penser et élaborer nos propres effets plutôt que de nous plier aux exigences d'un autre réalisateur.

***Spawn* compte un nombre considérable d'effets spéciaux...**

Nous bénéficions d'un budget qui était prévu pour une centaine de plans d'effets spéciaux. Mais à l'arrivée, **Spawn** en compte plus de trois cents, qu'ils soient mécaniques ou infographiques. C'est d'ailleurs pour des raisons économiques qu'*ILM* n'a pu s'occuper de tous les effets spéciaux du film, ce qui aurait été bien trop coûteux. Nous avons donc pris en charge les scènes les plus complexes qui nécessitaient des images de synthèse. Nous avons fait appel à l'atelier *KNB* pour les différents maquillages spéciaux. Ils ont construit différentes versions du costume de Spawn, transformé John Leguizamo en clown et élaboré un Violator animatronique. En fait, il y a deux Violator dans le film. *KNB* a construit une créature animatronique de quatre mètres de haut régie par des petits systèmes hydrauliques et dotée d'articulations faciales et manuelles très détaillées. Cette créature possède un torse mobile et peut pivoter au niveau de la taille. Pour tous les gros plans ils ont également conçu une marionnette de la même taille mais animée plus classiquement, avec des câbles et des tringles. Nous avons essayé d'utiliser le Violator animatronique le plus souvent possible, mais nous nous sommes très vite rendu compte que malgré sa modernité, ses mouvements et ses déplacements étaient très limités, pas assez précis. Donc, dès que le Violator est impliqué dans une séquence d'action, on fait appel à une créature infographique que nous avons nous-même conçue à partir du monstre construit par le *KNB*.

Animer une créature aussi imposante que le Violator ne doit pas être de tout repos...

Les transformations du Clown en Violator ont demandé de nombreuses heures de travail. Tout comme ses multiples affrontements avec Spawn. Mais le plus difficile n'est pas tant d'animer le monstre que de faire en sorte que les différentes techniques utilisées se marient parfaitement entre elles. Sur **Spawn**, le plus compliqué était de donner au Violator infographique la même gestuelle que Violator animatronique. C'est pour cette raison que j'ai réalisé moi-même tous les plans le Violator apparaît. De manière plus générale, dès qu'une scène appelle la rencontre entre un effet spécial et un élément live, j'ai moi-même filmé les décors, car je suis le seul à savoir parfaitement où et comment les images infographiques seront ensuite intégrées. Toutes les séquences impliquant la présence de la cape et le déploiement des chaînes de Spawn étaient très difficiles à anticiper, car la cape possède une vie autonome et est en perpétuel mouvement. Il fallait donc surveiller méticuleusement ses apparitions parce qu'elle est sans arrêt en interaction avec d'autres éléments du décor. Etant également réalisateur de seconde équipe, j'ai réalisé la moitié du film, car Mark était débordé. Il s'est donc occupé des séquences liées à la narration tandis que j'ai tourné la majorité des séquences d'action.

Spawn tourne le dos au Violator : pas prudent...

Pourquoi ne pas vous être occupé vous-même de la séquence se déroulant en enfer ?

Nous n'avions ni le temps ni le budget nécessaires pour surmonter cet obstacle. C'est un effet colossal, très coûteux, et très risqué. D'ailleurs, il n'y a qu'à voir le résultat. Cette scène est catastrophique, complètement ratée. Je ne blâme pas les gens de *Santa Barbara Studios*, qui sont des personnes très compétentes. Mais il n'y avait aucune organisation sur ce film. J'ai eu de longues discussions avec le producteur Clint Goldman à ce sujet, qui se sont souvent terminées en engueulades. A mon avis, on aurait tout simplement dû supprimer cette scène. Nous avons d'ailleurs eu un mal fou à intégrer nos personnages digitaux dans cet univers virtuel tant il était mal défini. Les transparences nous ont empêché d'animer les personnages de manière décente.

Malgré votre implication dans le projet, vous n'avez pas l'air de porter le film dans votre cœur...

C'est la première fois que nous avons réellement mélangé toutes les techniques que nous avions développées ces huit dernières années, ce qui en fait donc une expérience enrichissante. Mais en même temps, je ne pense pas que **Spawn** soit un film abouti. A mon avis, l'histoire d'un film est primordiale. Aujourd'hui, il y a trop de films avec de bons effets digitaux, mais vides de sens. La vraie difficulté est de s'arranger pour que les effets s'intègrent dans l'histoire sans prendre le pas sur celle-ci. Les effets spéciaux ne sont qu'un outil qui doit servir le script. C'est un équilibre indispensable que **Spawn** n'a pas su trouver.

Propos recueillis et traduits
par **Damien GRANGER**

SPAWN

■■■ ne pouvait faire qu'un film et il fallait déjà aller piocher dans différents numéros du comics. Introduire Chapel, qui est un personnage très impliqué dans l'histoire de Spawn puisqu'il en est l'assassin, aurait été de trop.

Todd McFarlane, le créateur, ne vous a jamais imposé quoi que ce soit ?

Todd est mon ami et j'ai un très grand respect pour son travail. Il a tenu à superviser l'ensemble du film. Il a relu toutes les versions du scénario, a revu les story-boards lorsque je les préparais... Dès que nous voulions changer quelque chose, nous allions voir Todd pour lui proposer nos idées et il était toujours d'accord tant que nos idées ne dénaturaient pas le personnage ou l'esprit du comics. Certains changements étaient obligatoires car on ne peut pas reproduire scrupuleusement un comics. Certaines choses qui passent sur le papier ne fonctionnent pas à l'écran. La cape de Spawn, par exemple, est omniprésente dans le comics, ce qui aurait été bien trop coûteux pour ce film puisqu'elle est réalisée infographiquement. On a donc décidé de ne la faire intervenir que quatre ou cinq fois. Ce qui prolonge l'idée d'une armure autonome et vivante. Cette cape est constamment en mouvement. Dès que vous la voyez, c'est un effet spécial. La cape de Spawn ne ressemble pas à celle de Dracula ou de Dark Vador. C'est une entité, un autre personnage à part entière. Il fallait donc parfaitement calculer et calibrer ses apparitions. C'est une idée qui, même si elle diffère du comics, est à mes yeux plus forte. La mâchoire intérieure du Violator, par exemple, nous a aussi posé problème. Dans le comics, elle est très longue, ce qui est impossible à reproduire dans un film. Dans le comics, le Violator ne parle pas, ce qui ne pose aucun problème au niveau de sa morphologie. Mais respecter ses proportions dans le film aurait été catastrophique.

Comment voyez-vous Spawn dans l'univers des super-héros ?

Spawn est très différent des autres super-héros. Ses pouvoirs et ses décisions n'affectent pas seulement son quartier mais la planète toute entière. C'est un super-héros beaucoup plus sérieux et mâture que les autres. Il n'a aucune ressemblance avec Superman, qui est très pur, sans tache, mange un petit déjeuner spécial et a cette belle allure qui plaît aux filles. Spawn serait à la rigueur plus proche du fantôme de **The Crow** ou du Batman de Tim Burton, un personnage attiré par le côté obscur des choses. Je pense que si Spawn plaît à ce point aux gens, c'est parce qu'il reflète notre société : il s'inscrit dans un monde bien réel que nous connaissons déjà puisque c'est le nôtre. Spawn, hormis ses origines, est un personnage très simple, proche du commun des mortels, auquel il est plus facile de se rattacher parce qu'il aborde des sujets qui sont contemporains, auxquels nous pouvons nous aussi être confrontés chaque jour. Les autres super-héros sont davantage fictifs. De plus, l'histoire de « Spawn » ne repose pas uniquement, comme la majorité des autres comics sur un affrontement entre des vilains qui veulent s'emparer de la ville et des bons qui tentent de la protéger. Il s'agit d'un conflit encore plus général, qui oppose l'Enfer au Paradis, le Bien au Mal, quelles que soient leurs formes. Dans l'univers de « Spawn », personne n'est totalement bon ou mauvais. Même Spawn, le héros, n'est pas un enfant de chœur. Il reflète ce que sont vraiment les gens. Il évolue dans un monde en proie à la souffrance. C'est d'ailleurs ce qui en fait un héros, plus qu'un simple psychopathe : le poids de cette souffrance qui repose sur ses épaules et que Spawn essaie d'assumer. Il est damné, en a conscience et sait aussi pertinemment qu'il ne récupérera jamais sa fiancée Wanda. Il n'a donc plus rien à perdre, ni à gagner.

Jason Wann-Martin Sheen, un despote visant rien moins qu'à dominer le monde

Propos recueillis et traduits par **Damien GRANGER**

Le Violator, matérialisation des instincts pervers de Chorn

SPAWN
LA SÉRIE ANIMÉE

Arnold Schwarzenegger succède à Jack Nicholson, Danny DeVito, Jim Carrey et Tommy Lee Jones au bestiaire des citoyens de Gotham City qui nourrissent les plus malveillantes intentions vis-à-vis de Batman... Danny DeVito, Jim Carrey et Tommy Lee Jones au bestiaire des citoyens de Gotham City qui nourrissent les plus mal **Danny DeVito, Jim Carrey et Tommy Lee Jones au bestiaire des citoyens de Gotham City qui nourrissent les plus mal**

Eric Radomski le claironne : «**Spawn** *n'est pas un dessin animé que vous regarderez avec vos enfants. Vous allez plutôt essayer de les en préserver*». Meurtres d'enfants, règlements de compte entre mafieux, situations déviantes... ***Spawn*** la série fait l'effet d'une véritable bombe dans l'univers de l'animation, une révolution pour un petit écran qui nous avait habitués à un peu plus de retenue. D'ailleurs, pour les grandes chaînes commerciales américaines, il s'agit d'un concept déplacé, voire suicidaire. A tous ceux qui pensaient que les dessins animés n'étaient destinés qu'aux enfants, *HBO* répond par ***Spawn***, l'exception qui vient confirmer la règle, ou même radicalement la changer. «*HBO ne voulait plus viser uniquement le marché enfantin. Ils désiraient faire un premier pas dans la direction d'un public plus adulte*» confie Radomski. C'est ainsi qu'en 1995, Carmi Zlotnik, responsable de la production pour *HBO*, se penche sur deux nouvelles séries, ***Spicy*** de Ralph Bakshi et ***Spawn*** de Todd McFarlane. Après avoir perdu beaucoup d'argent en faisant confiance à un studio californien sans expérience, *HBO* décide de créer son propre département réservé à l'animation. Eric Radomski, qui est alors en post-production sur ***Freakazoid !*** pour *Warner*, est présenté à Catherine Winder, vice-présidente du département animation de *HBO* et productrice de ***Spawn***, qui l'embauche immédiatement. Producteur et réalisateur de la série animée ***Batman*** pour *Fox*, Eric Radomski est chargé de superviser l'intégralité de ***Spawn***. «*Ça faisait longtemps que je désirais m'attaquer à un projet comme celui-ci, qui repousserait les limites de l'animation. Je vais tout mettre en œuvre pour que cette division de HBO rencontre le succès. Il y a tellement de comics ou d'histoires auxquels personne ne veut s'attaquer... Si* **Spawn** *fonctionne honorablement, c'est une porte ouverte à de nombreux autres projets. HBO a pris un risque énorme en produisant* **Spawn**. *Ils ont investi beaucoup d'argent dans une série dont le succès est loin d'être assuré. Mais c'est le seul endroit où vous pouvez faire ce genre de chose. Vous ne pouvez pas propose*

ce genre de série à une chaîne classique. On ne vous autorisera pas à couper les gens en deux. Vous ne pouvez pas non plus tirer sur quelqu'un à bout portant. Ce sont des choses qui peuvent choquer à un certain niveau, mais en même temps, ce n'est pas plus choquant que de voir Daffy Duck être balayé par une patte de lion et traverser vingt décors différents». Mais la violence de ***Spawn*** n'a rien de comique ou de cartoonesque, elle est au contraire terriblement réaliste, sans second degré aucun. Si les personnages de Tex Avery se prennent des boulets de canon en pleine tronche dans la joie et la bonne humeur, ceux de ***Spawn*** explosent sous l'effet d'une grenade placée dans leur froc ou se réceptionnent des balles de gros calibre en pleine tête. A un Homer carbonisé mais toujours bon vivant, ***Spawn*** préfère un flic démembré qui reste sur le carreau. *«Si vous voulez que le public croit dur comme fer à votre histoire, vous ne pouvez pas les tromper. Vous devez leur offrir ce qu'ils attendent, ce qu'ils ont envie de voir, ce qui s'inscrit logiquement dans l'histoire que vous êtes en train de raconter. Le danger doit être réellement présent, et le résultat à la hauteur. La violence comique n'est plus possible aujourd'hui car les chaînes n'ont plus envie de se reposer sur ce genre de compromis. C'est pour ça que je suis allé chez* HBO. *Sur une chaîne classique, vous perdez trop de temps à vous battre avec les producteurs pour imposer vos idées. C'est nuisible à la création artistique et, de manière plus générale, à la série elle-même. Sur* HBO, *ce genre de choses représente aujourd'hui le cadet de mes soucis, j'ai donc ainsi beaucoup plus de temps pour me concentrer sur la série, pour que son histoire et ses personnages soient soudés, que son style visuel soit irréprochable».*

Spawn contemple une victime démembrée grâce à la largesse d'esprit du producteur/diffuseur HBO.

«*Nous avons essayé d'aborder les histoires au travers de l'animation. J'ai ma propre manière, très visuelle, de raconter une histoire*», déclare Eric Radomski qui considère ***Spawn*** comme son travail le plus abouti. *«Je n'aime pas m'en remettre à des scénarios qui décrivent scrupuleusement les agissements d'un personnage. Je m'inspire uniquement du noyau de l'histoire. Les scripts d'Alan McElroy reposent sur un style particulier propre à la narration du comic-book, qui n'est pas le plus approprié pour une série animée».* Des scénarios relus et approuvés par Todd McFarlane qui officie, en tant que médiateur entre les producteurs de *HBO* et l'équipe d'Eric Radomski. De sa collaboration avec le créateur, il tire des conclusions mitigées : *«Todd n'avait aucune expérience dans le domaine de l'animation. Il a créé Spawn et vit avec lui depuis six ans. Il a donc eu beaucoup de mal à se faire à l'idée que son personnage allait être dessiné par quelqu'un d'autre, qu'il passerait ensuite entre les mains de cinquante animateurs différents».* Même s'il ne connaissait pas le comic-book avant d'hériter du projet, Eric Radomski ne dénature pas le personnage durant le processus qui vise à l'adapter pour le petit écran. La lecture de quelques numéros, avant d'entrer en production, lui suffira pour restaurer l'univers de «Spawn» dans la série, le retranscrire parfaitement, avec ses ruelles sordides et sa faune menaçante.

«Je voulais que le comics conserve le plus possible de son intégrité, car il possède un graphisme efficace et déjà très découpé, idéal pour l'animation», confie Radomski. *«Il fallait le simplifier un peu, tout en essayant de rester le plus fidèle possible aux désirs de Todd, qui voulait en même temps que le style soit dans l'esprit des dessins animés japonais, c'est-à-dire plus adulte, intense et violent. Nous avons donc préservé les décors, les éléments qui se trouvent à l'arrière-plan, de manière à ce que la texture et les détails du comics soient restitués».* Si l'univers développé par McFarlane sert de toile de fond, le style visuel de la série serait d'avantage influencé par l'œuvre d'un autre dessinateur. Mike Mignola, dont l'utilisation régulière d'ombres crée une ambiance pesante et dynamise la narration. Un style qui élève ***Spawn*** du rang de simple spectacle reposant sur l'action à celui de drame psychologique requérant un véritable travail de mise en scène. *«Nous avons essayé de faire en sorte que* **Spawn** *ressemble à un film live»*, déclare Radomski. *«Lorsque nous étions en phase de montage, nous nous sommes inspirés de* ***Tueurs Nés*** *et de* ***Nixon*** *d'Oliver Stone, ainsi que de* ***Taxi Driver*** *de Martin Scorsese. Nous avons opté pour un montage très découpé, et utilisé de nombreuses images recyclées et superposées.* **Spawn** *possède ainsi un style visuel cinématographique et un style narratif plus psychologique : un cocktail cauchemardesque. Je veux que l'animation devienne un nouveau moyen de raconter une histoire, quel qu'en soit son sujet. C'est une forme différente de divertissement».*

Clown : dans la série animée, il croque les rats à pleines dents !

Pour Eric Radomski, l'univers de Spawn est très proche de celui de Faust. *«C'est l'histoire de quelqu'un qui a vendu son âme, hésitant entre le Bien et le Mal, qui aimerait retrouver son humanité. Il a un costume qui possède une vie autonome, fait des cauchemars sur les circonstances de sa mort et l'identité de son meurtrier, et il est persécuté par un démon déguisé en clown. Spawn n'a rien d'un super-héros dans le sens classique du terme. Ce n'est pas un ersatz de Batman. Son histoire est bien plus complexe et il est confronté à des problèmes sociaux comme la corruption et la protection des sans-abris. Il est vraiment différent».* Spawn n'a rien du mutant ni du scientifique planqué dans une armure. Entre les mains de Malebolgia, Al Simmons, assassin gouvernemental, est devenu Spawn. Un démon renvoyé sur Terre cinq ans après sa mort pour préparer la population à l'arrivée des armées de l'enfer. Son royaume, il l'improvise dans une ruelle habitée par des clochards. Son trône, il le construit à partir de morceaux de cadavres. Ces origines servent de fil conducteur aux six premiers épisodes qui recopient à la ligne les premiers numéros du comic-book. Fonctionnant comme une mini-série, cette première saison est segmentée en trois histoires parallèles : l'apprentissage de Spawn, tiraillé entre Cagliostro qui l'aide à contrôler ses pouvoirs et le Clown qui le pousse à les mettre au service du malin ; ses démêlés avec le big boss du coin Tony Twist, secondé par le cyborg Overt-Kill ; et l'affaire Billy Kincaid, un tueur d'enfants dont le papa est une figure politique. Sans oublier Jason Wynn, ancien employeur d'Al Simmons et commanditaire de son exécution, qui trempe dans toutes les affaires. Ici, pas de ville ensoleillée, pas de super-héros en costume multicolore volant dans les airs en quête d'une jolie fille à secourir. Du côté de chez Spawn, ça sent le sapin. Les règlements de compte sont fréquents et brutaux, les flics dégommés à la chaîne, les femmes courtement vêtues et souvent surprises dans des positions compromettantes... Démons et cyborgs de plusieurs mètres de haut se castagnent au fond des impasses. Dans les ruelles sombres, ça mitraille et ça démembre. Eric Radomski restitue la maturité et la cruauté du comic-book dans les moindres détails, jusqu'aux craquements des colonnes vertébrales arrachées par le Violator. L'ambiance est froide, glaciale même lors des apparitions de Chapel, ancien partenaire et ami de Simmons qui n'hésitera pourtant pas à appuyer sur la gachette quand l'ordre lui en sera donné.

Introduit à la fin de cette première saison, Jess Chapel, devenu bras droit de Wynn, sera le centre d'intérêt des six prochains épisodes, déjà commandés par *HBO* compte tenu du succès inespéré des précédents. *«Dans la prochaine saison, nous allons nous concentrer sur l'affaire qui lie Spawn et Chapel. A la fin de la première saison, Chapel commence à se faire à l'idée qu'il a tué son meilleur ami, et dans la prochaine, il pète les plombs»*, révèle Radomski. *«Spawn commence à assumer sa mission et ses nouveaux pouvoirs. Il doit faire face à Chapel et aux répercussions de ses actes. Nous allons explorer davantage le passé de Spawn et développer ses rapports avec son ex-femme Wanda et les sans-abris dont il est le protecteur. Ça, c'est pour les six prochains épisodes. Rien n'a encore été décidé pour la suite».* Une saison qui devrait avoir la même teneur que la précédente puisque Eric Radomski compte bien continuer à élever l'animation à un niveau plus adulte et à repousser les limites du politiquement correct.

Damien GRANGER

actualité vidéo

BLACK MASK

Avec BLACK MASK de Daniel Lee, sorti en 1996 à Hong Kong, la FILM WORKSHOP de Tsui Hark s'attaque pour la première fois au monde des super-héros. Oubliez nos médiocres BATMAN. BLACK MASK est un sérial marbré, où le plus grand artiste martial vivant, Jet Li, endosse le costume d'un justicier de la nuit. Une aventure sous acide, hystérique et excitante, mais qui s'éloigne drastiquement des options voulues par le jeune cinéaste en charge du projet. Retour donc sur l'histoire d'un film volé à son auteur...

La camionnette s'arrête aux portes de la *Golden Harvest*. C'est un portail très simple, gardé par un veilleur de nuit cacochyme, qui bâille en nous faisant signe d'entrer. Il est presque quatre heures du matin. Une chaleur d'étuve, infernale. Le domaine (minuscule) de la plus importante compagnie de production chinoise est accroché sur une colline à l'Est de Kowloon, au milieu d'une cité HLM. Passé les grilles, on aperçoit quelques bâtiments administratifs et des hangars rongés par l'humidité. Derrière ces murs, se sont écrites quelques-unes des pages les plus importantes de l'histoire du cinéma de Hong Kong. C'est ici que Bruce Lee a tourné ses plus beaux combats. Ici que Jackie Chan est devenu le roi du continent. Ici que ce soir se conclut l'aventure **Black Mask**, la nouvelle production Tsui Hark.

C'est l'heure de la pause. Des figurants tirent de caisses en carton des «lunchboxes» dont ils avalent le contenu en quelques secondes. Le film a pris du retard. Il doit impérativement être terminé à l'aube. Jet Li, la star, sort d'une loge exiguë où s'entassent comédiens, maquilleurs et costumiers. Visage masqué, long manteau sombre et chapeau : Li est Black Mask...

A l'origine de ce projet atypique, qui mobilise le gratin de l'industrie du territoire, il y a un comic-book, découvert par Tsui Hark au début des années 90. Conçue par Li Chi-Ta, le meilleur dessinateur cantonnais du moment, la BD, sous influence évidente du Frelon Vert, raconte le combat d'un vengeur taciturne et violent contre une triade de jolies filles cinglées. Tsui, qui cherche à mettre en place un manga-movie depuis un bon moment déjà, décide de s'attaquer à l'adaptation de ce joli feuilleton, assez basique mais impeccablement découpé. Au fil des différentes versions du scénario, il ne conserve en fait du comics que l'aspect général du personnage et son nom : Black Mask. Pour le reste, la trame rejoint les obsessions du maître pour les figures déviantes, et s'attache à la dissolution progressive d'un héros qui, en marchant vers l'humanité, s'interroge sur son rôle de justicier. L'histoire suit un groupe de super-assassins, transformés en zombis destructeurs. Insensibles à la douleur, ils ignorent toute émotion : elles ont été gommées par une complexe opération chirurgicale. Leader incontesté, le Black Mask parvient cependant à s'arracher à cette situation, et s'enfuit. Il vit quelque temps paisiblement, sous l'identité d'un timide bibliothécaire. Les choses vont cependant changer quand ses anciens complices mettent en place une opération criminelle à Hong Kong, détruisant un à un des flics infiltrés dans la mafia. Ami d'un inspecteur rebelle, notre héros ré-endosse alors son costume et combat ses pairs. Au passage, il se compose une famille, rencontre l'amour et réalise l'absurdité de son engagement héroïque...

Quelque part entre la pop culture et **The Blade**, **Black Mask** est donc l'un des projets les plus ambitieux mis en place par Tsui. Afin de donner une tonalité novatrice à l'aventure, qui débute vers la fin 95, le maître s'entoure de deux jeunes cinéastes que beaucoup présentent comme la relève, quasiment comme ses fils spirituels. Teddy Chen, réalisateur brillant et grand découvreur de la nouvelle génération d'acteurs des années 90, se charge du script. Idée géniale : la réalisation revient elle à Daniel Lee, ancien directeur artistique, peintre et lettré. Intellectuel brillant, Lee s'est fait connaître en 1994 grâce à un très beau long métrage, **What Price Survival**, une tentative «japonisante» de réhabilitation du film de sabre, esthétiquement renversante. Malgré ses résultats catastrophiques au box-office, le film a néanmoins révélé un auteur de poids, dont les partis-pris formels s'éloignent avec bonheur du tout venant de la production locale. Pour Tsui, Daniel Lee est à l'évidence l'homme de la situation. Il affirme ne rien connaître aux comics et vouloir offrir une approche esthétique nouvelle au genre. Bonne nouvelle.. En avril 96, quand nous débarquons à la *Film Workshop* pour rencontrer Lee, il nous explique que le film va montrer Hong Kong comme une cité de cauchemar, une mégalopole pourrissante et noyée sous la pluie, où se croisent des névrosés cruels et sexuellement torturés. La photo du film devra éviter à tout prix l'aspect clinquant des B cantonnais et l'équipe technique est d'ailleurs sommée de visionner en boucle le travail de Darius Khondji, influence majeure et avouée. Quant au traitement des combats, il serait également totalement inédit. Plus de sauts périlleux ni de prises improbables, mais des

Science-fiction cyberpunk, arts martiaux et comédie : les trois mamelles de Black Mask.

Jet Li dans la panoplie que portait Bruce Lee dans la série **Le Frelon Vert**.

joutes furieuses, ultra-rapides, violentes et sèches : des «performances» expressionnistes. On attendait un virevoltant **Batman** chinois… Lee annonce un **Seven** chez les super-types, un film à la limite de l'underground. Excitant…

Quatre mois plus tard… Daniel Lee sillonne le plateau, transformé par les décorateurs en un réseau d'égouts suintants. Il boucle ses derniers plans. Black Mask doit libérer son ami flic (l'excellent Lau Ching-Wan) d'une chaise électrique piégée. A quelques pas de lui, le directeur des scènes d'action, Yuen Woo-Ping, traverse les bottes aux pieds les eaux saumâtres du tunnel. Il règle un combat dans lequel le Mask affronte un de ses congénères, un Ecossais massif et surpuissant. Répétition d'un mouvement. Tournage du plan. Rapide. Daniel Lee jette à peine un œil à cette seconde équipe. En quelques semaines, il a vu le projet lui échapper et changer de visage. Le **Black Mask** qui va sortir prochainement n'a plus grand chose à voir avec le sien. Le rêve a tourné au cauchemar…

Dès les premières projections des rushes, il était pourtant évident que Lee allait devoir se colleter le système, avec peu de chance de remporter la partie. Il faut en effet savoir que le film représente un enjeu important pour la *Workshop*, comme pour la compagnie *Win's*, qui produit : il marque en effet la réunion de Tsui Hark et de Jet Li, brouillés après la série des **Once Upon a Time in China**. Les deux hommes, qui ont accumulé chacun de leur côté plusieurs échecs commerciaux (**The Blade** a été un véritable gouffre financier) ont accepté de travailler à nouveau ensemble afin de remonter la pente. L'association magique «Li-Tsui», qui a illuminé le box-office du début des années 90, doit donc absolument réussir à atteindre une nouvelle fois les sommets. Pas question dans cette situation de prendre le moindre risque. Pendant que Tsui tourne en Europe son **Double Team**, les financiers de la *Win's* se chargent de brider Lee, afin de mettre en place un projet commercialement imparable. Alors que le budget est sur le point d'exploser, des séquences entières, celles qui montrent «l'autre» face de Hong Kong, sont entièrement retournées. Parallèlement, les aspects les plus glauques du script sont systématiquement éradiqués. Le Mask n'est plus un être torturé (ou si peu), mais un justicier de la plus belle eau, qui corrige sans remords les malfrats. Logiquement, les combats sont d'ailleurs confiés à Yuen Woo-Ping, un grand chorégraphe qui donne aux producteurs ce qu'ils attendent de la baston calibrée, speedée et «cartoonesque». Le **Seven** cantonnais est redevenu en un mois un super-**Batman** hong kongais…

Les déboires de Lee avec la production ne s'arrêtent pas là. Après la dernière journée de tournage, le film est plusieurs fois remonté. Des séquences additionnelles sont mises en place. Notamment le final, jugé trop statique et remplacé par une séquence d'action ouvertement décalquée sur **L'Effaceur** et ses grosses pétoires à plasma. Une scène spectaculaire mais absurde, et dans laquelle Lee n'aura évidemment aucune implication.

Le film que vous allez découvrir est donc bien celui voulu par la production. C'est une série B excitante, avec des combats en apesanteur, des super-héros adeptes du kung-fu et des explosions à gogo. Un divertissement modèle «grand sport», dont le script comme le style sont évidemment incohérents. Reste qu'au détour d'un plan, vous verrez un peu du film envisagé par Lee. Une apparition d'Anthony Wong en sadique dégénéré, baignant dans une lumière d'aquarium. Un affrontement gore et brutal dans un hôpital truffé d'explosifs. Quelques instants superbes, qui dévoilent un autre film, le vrai **Black Mask**. Celui que l'on ne verra jamais.

Hong Kong. Mi-août 96. Sept heures du matin. Le tournage des derniers plans mis en scène par Daniel Lee est achevé. L'équipe, au radar, rejoint des mini-bus qui la ramènent vers le centre. Daniel est là. Le soleil se lève. Il est impassible. Un jeune réalisateur auquel on vole son film, après tout, ça arrive tous les jours ici. Il consulte sa montre. Quelques heures de sommeil avant d'aller au montage. Histoire de sauver ce qui peut encore l'être. Pas le temps de s'apitoyer. Encore du boulot à abattre. Et d'autres films à faire. Sans stars du kung-fu. Sans pression. Libre. Vous l'avez compris. Si il y a un vrai héros dans **Black Mask**, c'est bien lui, Daniel Lee.

Julien CARBON

Hei Xia. *Hong Kong. 1996. Réal.: Daniel Lee. Scén.: Teddy Chen et Koan Hui. Dir. Phot.: Tony Cheung. Mont.: Cheung Ka-Fai. Chorégraphe des combats : Yuen Woo-Ping. Prod.: Tsui Hark pour Film Workshop Company Ltd. Int.: Jet Li, Karen Mok, Lau Ching-Wan, Françoise Yip, Anthony Wong… Dist.: HK Vidéo. Disponible à la vente le 2 décembre 1997.*

ASTÉROÏDE

Quand des météorites tombent sur Terre, il faut qu'ils frappent l'Amérique profonde, irrésistible pôle d'attraction de toutes les catastrophes, de toutes les invasions destructrices. Ils aiment ça les Américains. Tout casser pour souligner qu'ils forment une nation soudée, un peuple uni. ASTÉROÏDE le claironne haut et fort, au terme du bombardement de Dallas et de Kansas City...

Les gaulois d'Astérix ne sont plus les seuls citoyens de cette planète à redouter que le ciel leur tombe sur la tête. A Hollywood, ça tourne même à la paranoïa. Si **Astéroïde** ouvre le bal, deux mégaproductions hollywoodiennes suivent de très près. **Deep Impact**, une production Steven Spielberg réalisée par Mimi Leder, avec Morgan Freeman et Robert Duvall, puis **Armageddon**, film-catastrophe dirigé par Michael Bay et notamment interprété par Bruce Willis et Liv Tyler. Des projets rivaux qui préfèrent oublier qu'un certain et calamiteux **Météor** traite en 1978 du même sujet. A savoir du choc de la Terre et de gros cailloux venus des confins de l'espace. Du grand spectacle de fin du monde en perspective. Produit par la télévision américaine, **Astéroïde** peut-il prétendre à la même envergure, à des effets spéciaux décents et des comédiens qui soient autre chose que des pantins destinés à se faire ratatiner ? Affirmatif en dépit de cette cadence infernale qui caractérise trop souvent les programmes conçus pour le petit écran.

Lily McKee (Annabella Sciorra) : une astronome qui joue les Cassandre.

Jack Wallach (Michael Biehn) : patron de la Protection Civile et héros 100% US.

A l'initiative d'**Astéroïde**, le producteur John Davis. «*En vérité, le mérite de l'idée revient indirectement à Lindy DeKoven, responsable des téléfilms et mini-séries chez* NBC. *Au téléphone, elle m'a parlé de Jupiter, de toutes ces comètes qui allaient prochainement percuter le sol de la planète et y creuser de gigantesques cratères. Des milliers de mini-comètes. Le sujet m'a intéressé*». Si fortement intéressé que John Davis et Lindy DeKoven montent une fiction à la mesure de la catastrophe, un téléfilm de trois heures nécessitant un budget de dix-sept millions et demi de dollars, cinquante-cinq jours de tournage et des effets spéciaux notamment numériques. Du luxe pour la télévision. Il faut effectivement des moyens pour donner un certain relief au scénario catastrophe qui germe dans la tête de John Davis. Des montagnes de roches se dirigent vers la Terre ! «*Bon, c'est de la science-fiction, sans réellement en être. Toutes les autorités scientifiques reconnaissent que des comètes pourraient dans un avenir plus ou moins proche entrer en collision avec la Terre*» poursuit John Davis. **Astéroïde** développe cette thèse, documentation à l'appui pour souligner le sérieux et la gravité du propos. Quoi de mieux, dans cette optique, que de choisir comme héros une astronome ? Lily McKee qu'elle se nomme. En observant la comète de Fletcher, cette jolie brune et son assistant repèrent deux astéroïdes détournés de leur trajectoire : les météores Eros et Hélios. Les craintes de Lily McKee se confirment rapidement. Calculs en main, elle annonce un douloureux contact pour Kansas City. Le contact aurait été bien plus douloureux si l'astéroïde ne s'était pas partiellement désintégré en entrant dans l'atmosphère. Reste que le fragment rescapé frappe un barrage hydraulique en plein centre et provoque une belle inondation. Les scénaristes font toujours bien les choses. Et continuent à bien les faire puisque Eros suit de peu Hélios. Plus gros encore, il menace de pulvériser Dallas. Dans le meilleur des cas car, dans le pire, l'espèce humaine pourrait connaître le sort funeste des dinosaures. L'extinction pure et simple. Naturel que la Maison Blanche déploie l'artillerie lourde, c'est-à-dire un système de visée laser qui permet à des chasseurs d'envoyer des missiles nucléaires dans l'espace. Belle invention, très efficace. L'Amérique est sauve ? Pas encore, puisque les projectiles réduisent le météore en miettes, lesquelles continuent de faire route vers Dallas, la patrie de J.R. Il n'y a plus qu'à évacuer, courber l'échine et attendre que la grêle cesse de tomber. Après quoi, l'Amérique pourrait rendre hommage à ses victimes, barder ses héros de médailles et construire de nouveaux fast-food.

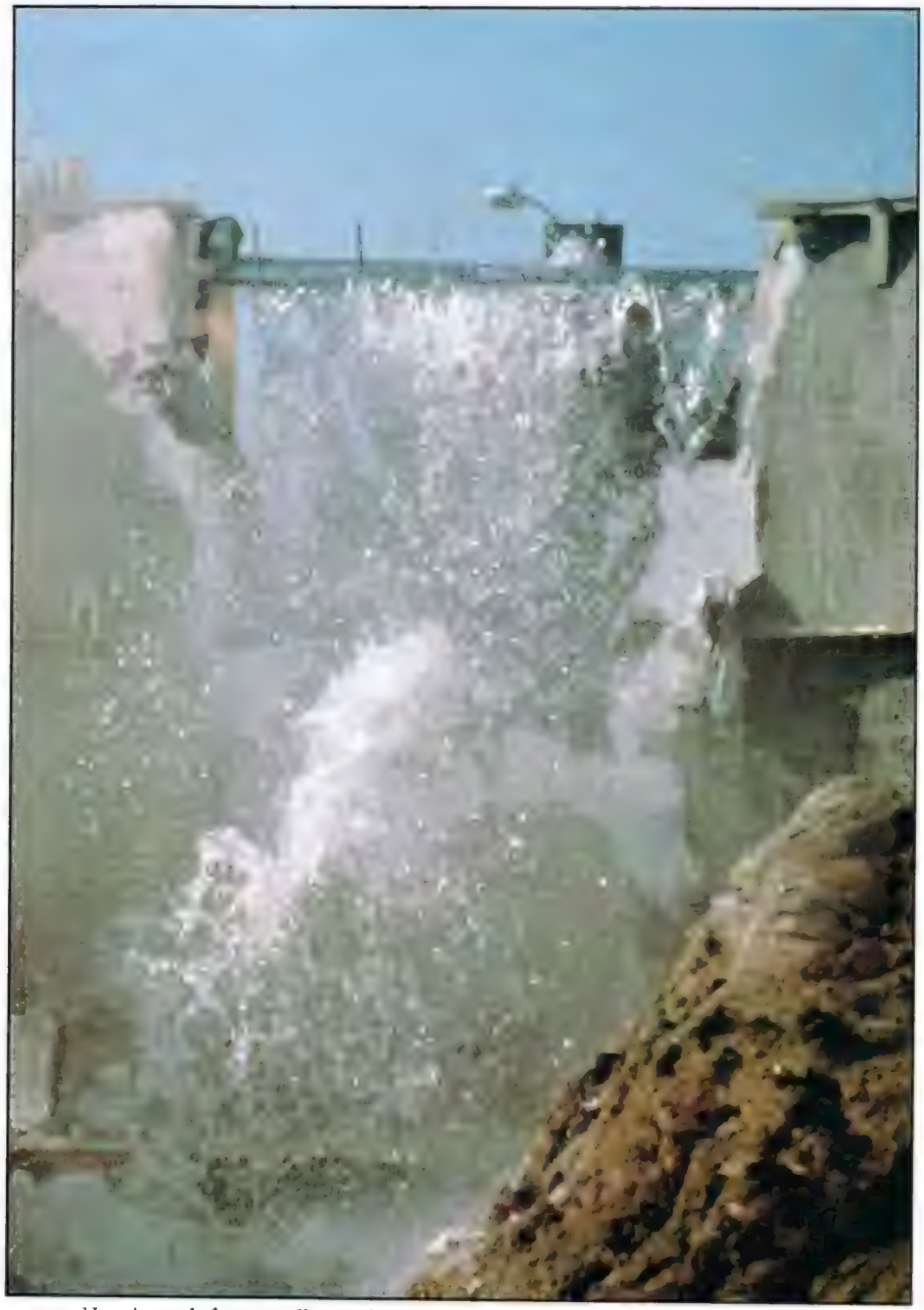
Dallas : plus dévastée que Beyrouth après dix ans de guerre !

Oui, il est essentiellement question de l'Amérique dans **Astéroïde**. Tellement que le reste n'existe pas. Quand un volcan urbain se réveille, c'est bien sûr en plein centre de Los Angeles. Quand les aliens attaquent, c'est pour concentrer leurs forces contre les mégapoles US. Quand un gros caillou tombe du ciel avec ses graviers par milliers, c'est évidemment sur les souliers de l'Oncle Sam. Même le réalisateur Bradford May (**Darkman II & III**) abonde dans ce sens. «***Astéroïde*** *traite avant tout de l'Amérique. De l'Amérique dans sa globalité. Des Noirs, des Hispaniques, des Blancs. Je reconnais que nous sommes politiquement très corrects dans cette fiction. J'ai voulu que tous les citoyens de ce pays puissent s'identifier à l'un des protagonistes d'**Astéroïde***». Et le réalisateur de tenir le discours de Mick Jackson en pleine promotion de **Volcano**, de Roland Emmerich et Dean Devlin assurant la pub d'**Independence Day**.

«*Nous vivons dans une belle nation dont tous les habitants, lorsqu'ils sont confrontés à un drame de cette échelle, se serrent les coudes. Ce qui se produit avec ce météore s'est déjà produit par le vecteur des inondations, du tremblement de terre de 1994. Ce jour-là d'ailleurs, le séisme a partiellement détruit ma maison. J'ai été frappé de voir à quel point les voisins accouraient pour m'aider*». De cette solidarité, Bradford May en fait étalage dans **Astéroïde**, un rien insistant sur l'apologie des vertus d'une unité retrouvée dans la douleur. Sans doute émouvant pour les Américains à la larmichette facile, un tantinet lourdingue et poussif pour les autres. Le producteur John Davis en rajoute une couche. «*Nous nous sommes référés à l'attentat à la bombe d'Oklahoma City, à l'émotion qu'il a suscité à travers tout le pays. Dans **Astéroïde**, nous montrons comment l'esprit américain permet de surmonter les épreuves*». Il n'y a qu'aux Etats-Unis où l'on puisse sérieusement tenir des discours pareils. D'une désarmante naïveté.

Heureusement, Bradford May n'assène sa parabole que dans les dernières minutes, histoire de se donner bonne conscience et de contourner les accusations de gratuité dont on pourrait le taxer. Le spectacle de la destruction nécessite une morale. Plus grande est la catastrophe, plus claironnante est donc la morale. Bradford May livre effectivement un spectacle constant, continu. «*C'est du non-stop. **Astéroïde** ne subit pas les stéréotypes du genre, des personnages nombreux qui meublent le scénario jusqu'au final, qui récitent des dialogues interminables. Je ne voulais pas que le spectateur se croit à un procès. J'ai conçu ce film de la manière la plus visuelle, la plus excitante possible. Pas question que je raconte les mêmes vieilles histoires du genre en attendant d'arriver au dénouement*». A ce titre, Astéroïde remplit son contrat. Il attend très longtemps que la belle Lily McKee tombe sous le charme viril de Jack Wallach, patron de la Protection Civile.

Deux survivants à un prélude à l'apocalypse.



Un minuscule fragment d'astéroïde percute un barrage et c'est le déluge sur Kansas City.

Ce qu'il n'accorde pas à la palabre, Bradford May l'accorde à des effets spéciaux dans la lignée des destructions d'**Independence Day**. Des maquettes qui volent en éclats, une foule ensevelie sous les décombres, des flammes et des explosions, des camions et des voitures arrachés du sol par le souffle de l'impact, portés comme le vent emmène les feuilles mortes... Assez surprenant de la part d'une production télé, aussi bien achalandée soit-elle.

«***Astéroïde** est certainement la plus ambitieuse des productions de la télévision américaine. Jamais le petit écran ne s'était encore offert des effets spéciaux de ce niveau*» assure Sam Nicholson, le «Demolition Man» sélectionné par Bradford May. Pour avoir notamment travaillé sur le premier **Star Trek** cinéma, **Twister**, **L'Effaceur**, **SOS Fantômes II** et les séries ***Max Headroom*** et ***Millennium***, il accrédite un haut niveau de qualité sur l'échelle des désastres entre numérique et maquettes. Rien en commun avec les malheureux extraits de documentaires ou les bandes d'actualité que les téléfilms catastrophe sortent des archives afin de palier de cruels manques de liquidité. «*Attention*» intervient le producteur John Davis, «*les effets spéciaux, même les plus performants, ne possèdent pas la chaleur humaine des personnages. Si émotion il y a dans **Astéroïde**, c'est le fait des protagonistes, de leurs souffrances*». Notamment du calvaire du fils McKee, coincé à flanc de cratère du météorite sur la façade d'un building renversé, qui glisse irrésistiblement vers la fournaise. In extremis, Monsieur Catastrophe se mue en Superman pour sauver le gamin et gagner une fois pour toute le cœur de sa maman.

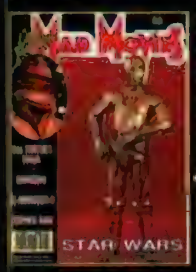
Marc TOULLEC

***Asteroid**. USA. 1996. Réal : Bradford May. Scén. : Robbyn Burger & Scott Sturgeon Dir. Phot. : Tom Del Ruth & David Hennings. Mus. : Shirley Walker Effets spéciaux optiques : Sam Nicholson pour StarGate Films. Prod. John Davis, Merrill Karpf, Christopher Morgan & Peter Ware Int. : Annabella Sciorra, Michael Biehn, Don Franklin, Anne-Marie Johnson, Anthony Zerbe, Carlos Gomez, Jensen Daggett, Michael Weatherly, Zachary B. Charles... Dur. : 1h 52mn (version courte française), 3h (version longue américaine). Dist. : IMATIM Diffusion & Sidonis Productions. Sortie vidéo à la location le 12 décembre.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit



63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi

78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher

24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre

40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible : la réédition du premier tome **LE CRAIGNOS MONSTERS** 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69

❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS**

❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR**

VIDEO ET DEBATS

Par Marc TOULLEC

Quatre films fantastiques ou de science-fiction sortent ce bimestre sur les grands écrans. En vidéo, ils sont une bonne douzaine. Rien que des inédits, secteur où le nanar de consommation courante côtoie la perle rare. Des perles, l'actualité en compte quelques-unes, de tailles variables. La plus grosse : CIVIL WAR, une caustique politique-fiction par le réalisateur de GREMLINS. Suivent LA REINE DES VAMPIRE, un CONTE DE LA CRYPTE gore et sexy, et le scandinave EVIL ED, bras d'honneur à la très contraignante censure des pays nordiques. Pour le reste, fictions pour juniors et horreur germanique au son d'Iron Maiden se partagent le terrain. BLACK MASK représente les super-héros de Hong Kong et ASTÉROÏDE assure que les Américains ont vraiment peur que le ciel leur tombe sur la tête...

Une séquence reprise, comme tant d'autres, au *Piranhas* original.

PIRANHA

En panne de sujets juteux, le producteur Roger Corman tape dans son propre catalogue, aussi riche en possibilités que son propriétaire se montre chiche sur les budgets et la réécriture de scripts déjà portés à l'écran. Pas question d'investir des fortunes, quelques modifications minimes suffisent amplement. Exemple type : ce remake du **Piranhas** tourné en 1978 par Joe Dante. Derrière la caméra, Scott Levy (**La Créature** et le thriller cochon **Midnight Tease** toujours pour le compte de Corman) gémit de la comparaison entre son film et le modèle. *«Il n'y a pas beaucoup de cadavres qui flottent à la surface dans le mien. Dans l'original, l'équipe s'est déplacée au Texas. Elle a bénéficié d'un calendrier nettement plus confortable. Moi, j'ai dû rester dans les alentours de Los Angeles, là où tout le monde dit en voyant une caméra : «Tiens, encore un autre film». Dans ces conditions, vous devez payer pour le moindre figurant. Dans un autre Etat, les gens travaillent pour un t-shirt».* Scott Levy a-t-il déteint sur l'Harpagon Roger Corman. Faut croire que oui. Autant dans ses propos que dans son travail à l'écran. Le voilà donc qui «modernise» le scénario original de John Sayles pour Joe Dante. A peine puisqu'il est toujours question de poissons carnivores dont la férocité et la taille ont été décuplées par les expériences génétiques d'un laboratoire de l'armée américaine. Les crédits sont coupés, le laboratoire ferme mais les piranhas survivent dans une piscine où deux tourtereaux font trempette. Excellent casse-croûte pour les petits monstres. Arrivent sur les lieux la détective privée Maggie MacNamara et Paul, un divorcé en mal d'inspiration dans sa volonté de devenir le prochain Ernest Hemingway. Ils vidangent la piscine, en quête du cadavre de la fille d'un puissant promoteur immobilier. Il se trouve que ce même promoteur cupide s'apprête à inaugurer en amont du fleuve un complexe touristique. Evidemment, les piranhas se remettent à table non sans avoir déjà menacé une colonie de vacances et bouffé un pêcheur, un brave retraité, une scientifique accro à leur croissance...

Bref, ce scénario reprend scrupuleusement celui de 1978. Idem pour la mise en scène de Scott Levy qui s'épuise à retrouver le tonus de Joe Dante. Au film de Joe Dante, il soutire même des plans de piranhas fonçant en rangs d'oignons vers les victuailles tendant généreusement les mollets vers leurs petites mais très tranchantes mâchoires. *«Nous n'avons pas repris autant de stock-shots que ça»* a-t-il le culot de prétendre. Non, juste une bonne demi-douzaine de plans (les meilleurs du film), mêlés aux marionnettes de John Buechler aussi rigides que des canetons de plastique. Pas très convaincants ces effets spéciaux. Bâclés comme le reste. Comme les images aquatiques torchées en une journée ou presque dans une vieille piscine de Sun Valley. Que ces prises de vues aient été gênées par un orage de grêle ne change pas grand chose. *«Dans le registre des ennuis, nous avons tourné ces séquences de surface durant la période la plus froide de l'année. Quand les baigneurs sortent précipitamment de l'eau, attaqués par les piranhas, ils grelottent non pas de peur mais parce que l'eau les glaçait jusqu'aux os. Le résultat à l'écran est donc très convaincant»*. Triple bof car l'indigence de la production ne permet pas de miracle. Faut aussi préciser que Scott Levy et sa clique se laissent franchement aller, terminant le film comme Joe Dante le sien. *«Une fin politiquement incorrecte»* signale Scott Levy, *«le seul moyen d'éradiquer la menace est de polluer l'eau»*. Le seul moyen de ne pas réaliser un mauvais film est en tout cas de s'abstenir !

USA. 1995. Réal.: Scott Levy. Int.: Alexandra Paul, William Katt, Monte Markham, James Karen, Darleen Carr, Soleil Moon Frye... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement disponible à la location.

Des bouillons de sang d'une douteuse originalité.

Erica Lancaster et Slappy : du fantastique light !

CHAIR DE POULE - LA REVANCHE DU PANTIN

Deuxième épisode de la série TV *Chair de Poule*, adaptation pour têtes blondes des *Contes de la Crypte*. Ni meilleur ni pire que **Le Masque Hanté**, le premier du lot, **La Revanche du Pantin** exploite le thème de la marionnette maléfique. Un classique dont la poupée Chucky est le dernier à vanter les valeurs. A Slappy de prendre le relais, de mettre un peu d'ambiance au sein de la famille O'Donell dont le père, ventriloque, apprécie particulièrement les pantins de bois. Pour son plus grand malheur car, après récitation d'une formule magique, Slappy vole de ses propres ailes. Moins teigneux que Chucky, il se démène pour faire passer les enfants O'Donell pour les méchants farceurs qu'ils ne sont pas, toujours à jouer des tours pendables au très couard cousin Zane. Acheté chez un brocanteur, Slappy s'offre même les services du patibulaire Rocky, un garde du corps à sa taille...

Destiné aux moins de treize ans frustrés des interdictions des films pour grands, la série *Chair de Poule* du romancier R.L. Stine dose le frisson. Pas de violence donc, des effets spéciaux très propres et une tension réduite au minimum. Gentillet, ce téléfilm d'une quarantaine de minutes aurait cependant gagné à revoir la terreur à la hausse. Seuls les moins de sept ans s'y laisseront prendre, les autres ricaneront en regrettant déjà la relative efficacité du **Masque Hanté**...

Goosebumps - Night of the Living Dummy III. *USA. 1996. Réal.: Timothy Bond. Int.: Erica Lancaster, Blair Slater, Hayden Christensen, Martin Doyle, Belinda Metz...Dist.: 20th Century Fox Home Vidéo/P.F.C. Vidéo. Actuellement disponible à la vente et à la location.*

Edward Swensson (Johan Rudebeck) : les films d'horreur lui montent à la tête !

EVIL ED

La censure des pays scandinaves compte parmi les plus sévères du monde, au point de charcuter des films aussi innocents que **L'Empire Contre-Attaque**. C'est un fait. Permissive au-dessous de la ceinture, elle ne tolère pas la moindre violence. C'est contre cette intransigeance et cette étroitesse d'esprit que s'élève le jeune Anders Jacobsson, grand amateur de fantastique saignant contraint de s'approvisionner en cassettes à l'étranger. D'ailleurs, sa cinéphilie, il l'étale aux murs de son **Evil Ed**. Y figurent notamment les affiches de **La Mouche**, d'**Evil Dead 2** et de **Critters**. Rien que pour se faire plaisir. Anders Jacobsson se fait également plaisir en ponctuant son film d'allusions plus ou moins évidentes à **Legend**, **Halloween**, **Zombie** et **Massacre à la Tronçonneuse**. L'hommage d'un fan en somme. Par contre, son héros, le fonctionnaire Edward Svensson, n'apprécie que très modérément les excès du genre. Du montage d'austères films d'auteur à la Bergman, il passe au service du producteur Sam Campbell, un vil commerçant qui arrose le marché européen de séries B horrifiques dont la sene **Membres Amputés** qui remporte un franc succès. Dans la villa isolée de son patron, Edward sucre donc les plans les plus choquants des films, étape indispensable à la conquête de nouveaux marchés. Progressivement, les exploits du Bûcheron Violeur et du Docteur Tenailles lui rongent les neurones. Le calme, le pondéré et l'excessivement ordonné Edward perd la boule à trop visionner les images de jolies et peu farouches donzelles amputées par des sadiques aux cheveux gras et à l'œil lubrique. Dans son réfrigérateur, il trouve un gremlin glouton. Au lieu de couper du pain, il tranche un bras. Dans un cauchemar dangereusement tangible, il rencontre son prédécesseur, sanglé dans une camisole de force. Sa vieille voisine se transforme en plantureuse blonde silliconee sortie d'un hard californien. La santé mentale d'Edward chancelle. Il ajoute quelques victimes à son tableau de chasse et menace directement sa femme. Interné en psychiatrie, Edward continue à malmener le personnel soignant et une escouade du J.I.G.N. local dans un feu d'artifices de gore et de membres arrachés...

Passionné de fantastique et d'horreur, Anders Jacobsson pastiche le genre autant qu'il tire à boulets rouges sur la censure de son pays. Sa méthode : la provoc' par le gore et un humour noir corrosif qui s'épanouit dans un final hospitalier entre le **A Toute Epreuve** de John Woo et le **Zombie** de George Romero. Nettement moins sophistiqué et cérébral qu'**Angoisse** de Bigas Luna, son voisin de palier, **Evil Ed** patine un peu à épingler le système qui le condamne à une diffusion clandestine dans son pays. Qu'importe. Jouissif, irrévérencieux, imaginatif dans le clin d'œil et friand de sévices corporels, il joue finalement le même jeu que Wes Craven dans **Scream** : à l'horreur par la mise en abîme, les références et l'insolence.

Suède. 1993/96. Réal.: Anders Jacobsson. Int.: Johan Rudebeck, Per Lofberg, Olof Rhodin, Camela Leierth, Gert Fylking, Cecilia Liung...Dist.: Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo. Actuellement disponible à la location. (Lire également article in M.M. 105).

Le prédécesseur d'Evil Ed : une sorte d'Hannibal Lecter de la censure cinématographique.

Laura Riskin (Ally Sheedy) : la miraculée rancunière !

ENTERRÉ VIVANT II

Séquelle d'un téléfilm orienté thriller signé Frank Darabont et interprété par Jennifer Jason Leigh et Tim Matheson. Tim Matheson, à la fois réalisateur et interprète, reprend du service dans cette suite. Aux lisières du fantastique, il retrouve Clint Goodman, ex-victime d'un complot passionnel évadé de sa sépulture. Un miraculé en somme. Il ne tient qu'un rôle secondaire ici, celui d'un malade qui cache sa prétendue mort derrière un nom d'emprunt. Son calvaire, Laura Riskin le vit à son tour. Empoisonnée par un mari infidèle avide d'un héritage de 200.000 dollars, elle sort de la tombe, aidée par un Clint Goodman qui succombe aussitôt à un infarctus. En piteuse condition physique, elle retrouve ses esprits. Vengeresse, elle emprisonne son conjoint et sa blonde maîtresse dans un beau yatch payé avec son argent...

Thriller macabre, **Enterré Vivant II** aurait certainement gagné à jouer plus ouvertement la carte du fantastique. Reste que de nombreuses séquences s'y réfèrent directement. L'embaumement qui tourne court faute de matériel performant, les scènes du cimetière dont s'arrache Laura Riskin, dans la gadoue, une nuit d'orage... Faute de surnaturel fermement revendiqué, les invraisemblances altèrent la portée de ce récit tout de même efficace, mis en images avec soin par un comédien remarqué dans **Vengeance Diabolique**, **Solar Crisis** et **La Famille Brady** !

***Buried Alive II**. USA. 1997. Réal.: Tim Matheson. Int.: Ally Sheedy, Stephen Caffrey, Tracey Needham, Tim Matheson, J.C. Quinn, David Wells... Dist.: Universal/CIC Vidéo. Disponible à la location début décembre.*

Le Gouverneur Farley (Beau Bridges) : l'homme par qui l'Amérique s'embrase...

CIVIL WAR

Se voyant débouté de ses projets cinéma au profit d'artisans plus dociles (le dernier en date étant Simon Wincer pour **Le Fantôme du Bengale**), Joe Dante travaille désormais pour la télévision. Pas n'importe quelle télévision puisque s'agit de la chaine *HBO* dont les productions ne mégotent pas sur les investissements. Il en fallait effectivement, des moyens, pour **Civil War**, combinaison du **Network** de Sidney Lumet et du **Docteur Folamour** de Stanley Kubrick. Situé dans un futur proche, **Civil War** dépeint sur le mode sarcastique le processus qui amène l'Amérique à l'embrasement, à une seconde Guerre de Sécession. Première étape : le Gouverneur Farley décide la fermeture des frontières de l'Idaho, dans le but de flatter l'électorat et de protéger le mode de vie des autochtones. Deuxième étape : une organisation humanitaire transporte aux Etats-Unis une poignée d'orphelins d'une guerre nucléaire entre l'Inde et le Pakistan. Plus précisément dans un centre d'accueil en Idaho. Farley ne cède pas aux pressions de la Maison Blanche et refuse obstinément de lever le blocus.

« Ce scénario catastrophe n'est pas aussi improbable qu'il semble l'être pour certains. Si nous avions transplanté la même intrigue en 1850, personne nous aurait remis en cause » affirme mordicus un Joe Dante en grande forme, interdit de grand écran depuis son nostalgique **Panique sur Florida Beach**. *« Je suis absolument convaincu qu'à l'heure actuelle, où tout est si instable, si un Etat fermait ses frontières pour une raison X, d'autres le suivraient. Ce principe des dominos peut se produire d'autant plus spontanément que la communication instantanée facilite les erreurs, les malentendus. Aussi sophistiquées que sont désormais les technologies, un excès de communication ultra-rapide conduit à la négation de la communication. A force de vitesse, les télévisions en arrivent à diffuser des informations erronées, partielles. A force de vitesse, le public n'a plus accès qu'à des bribes d'information, qu'à des éléments qui ne lui permettent guère d'avoir un point de vue global. Une seule erreur de compréhension d'un mot peut ainsi avoir des répercutions dramatiques »*. Le réalisateur de **Gremlins** et de **Hurlements** en fait la cinglante démonstration via une chaine d'information, NewsNet, qui jette de l'huile sur le feu en couvrant sans le moindre recul et la moindre volonté critique des événements qui dégénèrent, qui poussent l'Amérique à se déchirer, à en venir aux armes. Sérieux ? Certainement, mais Joe Dante choisit le ton de la satire corsée, du tableau peu flatteur, du massacre des icônes. Personne n'y échappe. Ni le Gouverneur Farley, plus occupé de conquérir les faveurs de la journaliste d'origine mexicaine Christina Fernandez que de tempérer les ardeurs. Ni le Président des Etats-Unis, manipulé par les lobbies. C'est d'ailleurs un benêt qui se réfugie derrière les citations des plus glorieux de ses prédécesseurs, des formules d'ailleurs fabriquées de toutes pièces par des chauffeurs de limousine. Quant aux généraux rivaux, ils portent les habits de guerre de deux vieilles ganaches belliqueuses maugréant des rancœurs stupides remontant à la Guerre du Golfe. Les rédacteurs en chef de NewsNet mettent en scène l'information comme s'il s'agissait d'un véritable spectacle, plus préoccupés de la typo des logos que de déontologie. Les activistes d'extrême-droite, les organisations humanitaires sensibles au prime-time, les minorités ethniques et les Américains ne sont pas plus épargnés par Joe Dante et son scénariste, le romancier canadien Martyn Burke à l'origine du parodique Top Secret.

« Civil War aurait pu, il y a quinze ou vingt ans, être produit pour le cinéma. Mais les choses ont à ce point changé à Hollywood que seuls les divertissements préoccupent les studios. A Hollywood, personne n'a eu les couilles de produire Civil War » continue le cinéaste frondeur, électron libre du cinéma américain. *« Il fallait que ce soit la télévision qui s'y colle »*. Ce n'est d'ailleurs pas Barry Levinson, ici producteur, qui contredira Joe Dante. Au début des années 90, il essaya de monter **Civil War** au cinéma. En vain.

« Tout ce qui paraît politiquement incorrect, critique vis-à-vis du mode de vie américain, de l'influence des minorités et de l'immigration est considéré comme tabou. Au travers de Civil War, nous donnons un coup de pied dans la fourmilière » continue Joe Dante. Un magistral coup de latte doublé d'un arrosage au vitriol de thèmes prohibés, délicats et sujets à vives polémiques. Equitable dans son refus de la politique de l'autruche, Joe Dante abat même la Statue de la Liberté, dynamitée par un groupuscule indépendantiste. Une des images les plus fortes de ce film cinglant, rapide, servi par une pléiade de comédiens en effervescence, dont les copains du réalisateur : Dick Miller en cameraman casse-cou, Kevin McCarthy en politicien dubitatif et Roger Corman en patron de chaine.

The Second Civil War. *USA. 1996. Real. Joe Dante. Int : Beau Bridges, Elizabeth Pena, Dan Hedaya, Denis Leary, Ron Perlman, James Coburn, William B. Davis, James Earl Jones, Joanna Cassidy, Brian Keith, Dick Miller, Kevin McCarthy, Roger Corman, Kevin Dunn, Phil Hartman... Dist. : IMATIM Diffusion & Free Dolphin Entertainment.*

Brian Keith & Jerry Hardin : deux généraux de chaque côté de la frontière de l'Idaho !

Le journaliste de NetNews (Denis Leary) : il jette de l'huile sur le feu !

Sous le maquillage de la vampire Lillith, Angie Everhart, ex-top model et Madame Stallone à la ville.

LA REINE DES VAMPIRES

Deuxième déclinaison cinéma de la série *Les Contes de la Crypte* après **Le Cavalier du Diable**. Celui-ci lui est nettement supérieur. Combinaison entre un programme *Playboy* et une série B horrifique, **La Reine des Vampires** illustre un scénario excessivement proche d'**Une Nuit en Enfer**. Il se déroule effectivement dans un lieu de perdition, un bordel clandestin planqué dans les combles d'une entreprise de pompes funèbres. Mot de passe : demander «la veillée des morts». Le client s'allonge dans un cercueil qui passe de l'enfer brûlant du crématorium à l'érotisme torride d'un établissement de luxure. Les consommateurs se bousculent au portillon à la grande satisfaction de la vampire Lilith, vieille de 500 ans. Une créature particulièrement séduisante puisqu'elle se présente sous les formes de l'ex-top model Angie Everhart. Madame Claude d'outre-tombe, elle prélève peu délicatement le cœur des mâles en rut après que ses pensionnaires leur ont promis le septième ciel. L'endroit ne désemplit pas. Y arrive le détective Rafe Guttman à la recherche du frère de l'affriolante Katherine Verdoux (Erika Eleniak, ex-playmate et secouriste d'*Alerte à Malibu*). Assistante du Révérend Current, elle désespère de retrouver son Caleb désormais plus accro de sang frais que de *Budweiser*. Enquête faisant, Rafe Guttman tape dans l'œil de Lilith qui lui trouve un groupe sanguin particulièrement rare...

«*Le premier* ***Conte de la Crypte*** *pour le cinéma était un peu trop sombre, un peu trop sérieux. Nous avons abandonné les tonalités gothiques au profit d'une atmosphère plus débridée. A l'image du programme TV, les films prennent des directions radicalement différentes.* ***La Reine des Vampires*** *opte donc pour le sexy, la rigolade et l'horreur*» présente Gilbert Adler, réalisateur novice de cette déclinaison cinéma d'une série qui franchit actuellement le cap des 120 épisodes. Mais Gilbert Adler n'est pas un bleu pour autant. Impliqué dans la réalisation et la production des ***Cauchemars de Freddy***, du ***Voyageur***, cet ancien compositeur de ***1, Rue Sésame*** œuvre sur ***Les Contes de la Crypte*** depuis la toute première saison. Également scénariste des **Démons du Maïs 2**, il s'adonne sans retenue dans sa première mise en scène pour le cinéma à un gore très coloré. A tel point que **La Reine des Vampires** ressemble davantage à l'adaptation rigolarde des bandes dessinées érotico-saignantes *Elvifrance*, les fameux «fumetti per adulti» italiens, qu'aux comics américains dont il s'inspire pourtant. Entre deux poitrines siliconées complaisamment découvertes, Gilbert Adler ne mégote pas sur le ketchup. La main lourde, il porte donc à son palmarès une tête arrachée, un trou béant au niveau de l'abdomen, l'épaule tranchée à coups de hache de Angie Everhart, quelques cœurs dévorés avec gourmandise... De l'authentique gore-nichons ! Clou du spectacle : l'assaut du privé et du révérend dans le repaire des putes vampires. Armés de pistolets et fusils de plastique, les deux Van Helsing arrosent d'eau bénite des pensionnaires qui s'enflamment, explosent. Un joli massacre impeccablement servi par les effets spéciaux de John Van Vliet, chargé en 1979 de l'animation du faisceau laser de **L'Empire Contre-Attaque**.

Et la superbe Angie Everhart dans ce lupanar ? Elle s'éclate à jouer les fausses Marilyn sur la bouche d'aération du métro, à scander «Un, deux, trois... A sept, je te fais une branlette !» dans les habits d'une Pom Pom Girl en pleine parade. Très politiquement incorrect de la part d'un mannequin qui compte parmi les plus belles femmes du monde !

Tales from the Crypt presents Bordello of Blood. *USA. 1996. Réal.: Gilbert Adler. Int.: Dennis Miller, Erika Elenak, Angie Everhart, Chris Sarandon, Corey Feldman... Dist.: CIC Vidéo. Actuellement disponible à la location.*

Caleb Verdoux (Corey Feldman) : client d'un bordel spécialisé en suçons !

Angela, une succube qui succombe !

DEMON HOUSE

Troisième avatar de la série **Night of the Demons**, dont seul le premier tome datant de 1988 est discrètement sorti en France. Sous forme de cassette bien sûr. Produit, écrit par Kevin Tenney (**La Revanche de Pinocchio** dernièrement) et réalisé par le Québécois Jimmy Kaufman, ce **Demon House** prend pour cadre une vieille bâtisse victorienne un soir d'Halloween, abandonnée depuis un massacre fameux. Ultra-classique. Que la succube Angela y officie ne surprendra donc personne. Que celle-ci prenne les formes aguicheuses d'une belle brune non plus. Que quelques teenagers s'y réfugient encore moins. Bref, **Demon House** entasse, plein de bonne volonté, tous les lieux communs du genre. Sous influence, l'adolescente timorée se transforme en féline nymphomane, ses comparses en zombies grimaçants et un flic aussi mort que lobotomisé (au sens propre) se livre à quelques plaisanteries pas franchement désopilantes. La blonde chef des Pom Pom Girls, que le réalisateur essaie de vendre comme une reine de beauté, et l'étudiant baraqué à la mâchoire carrée tiennent la dragée haute aux forces de l'au-delà qui ne peuvent franchir les grilles de la propriété. Ajoutez également à cette salade un flic compréhensif, sûr que les adolescents en fuite pour avoir plus ou moins volontairement braqué une épicerie, ne sont pas aussi méchants que ça. Le flic qu'ils ont laissé pour mort portait d'ailleurs un gilet pare-balles.

Produit avec dix ans de retard, **Demon House** rame à capter l'intérêt du spectateur. Dans ce but, Jimmy Kaufman et Kevin Tenney n'y vont pas par quatre chemins. Leurs arguments : sexe pudique et effets spéciaux gore. Pour le sexe, les complices se limitent au topless post-**Vendredi 13**. Pour l'horreur, ils versent dans les effets spéciaux grand-guignolesques avec diable cornu, masques hideux et morphing pour se mettre au goût du jour. Rien à signaler donc sur le front des maléfices d'Halloween. Une bonne initiative à retenir cependant : la sexy Angela recrache les balles d'un pistolet au terme d'une ardente fellation sur le canon d'un revolver. Un fantasme d'armurier probablement !

Night of the Demons 3 : Demon House. *Canada. 1995. Réal.: Jimmy Kaufman. Int.: Amelia Kinkade, Kris Holdenreid, Patricia Rodriguez, Stephanie Bauder, Vlasta Vrana... Dist.: IMA-TIM Diffusion/Vidéodis. Actuellement disponible à la location.*

Karl le Boucher : plus terrible que Jason !

VIOLENT SHIT II

Le gore suscite des vocations en Allemagne. Dans l'écume de Jörg Buttgereit et de ses fétides **Nekromantik**, Andreas Schnaas tourne avec les moyens du bord son **Vendredi 13** à lui après s'être repu de hard gore dans un **Zombie 90** très sévère. Un **Vendredi 13** excessivement corsé car son auteur ne recule devant absolument rien. Surtout pas devant l'excès et le mauvais goût le plus outrancier. En guise de Jason, il met en scène Karl le Boucher, serial-killer teuton, paramilitaire en treillis. Au fond des bois, Karl massacre systématiquement tout ce qui entre dans son champ de vision. Lorsque le gibier se fait rare, il étend son terrain de chasse sur un chantier voisin, sur une petite route de campagne, à une salle de cinéma... Massacre non-stop au programme donc, bien complaisant, souvent aux limites même de la pornographie. Andreas Schnaas ne se refuse rien. Ni les têtes qui éclatent, ni les crânes sectionnés à la moitié d'un coup de pelle, ni les jets d'hémoglobine, ni les amputations de rigueur, ni une vigoureuse énucléation, ni une décapitation au lasso... Il viole même certains interdits en touchant aux parties les plus intimes de l'individu, usant de manière peu orthodoxe d'hameçons et d'une agrafeuse. Quant aux rapports de Karl le Boucher avec une mère pousse-au-crime à demi momifiée, ils relèvent du complexe d'Oedipe. Un cas freudien par conséquent et une lourde hérédité à porter car ce tueur en série est le fils d'un autre tueur en série, héros du premier **Violent Shit** d'Andreas Schnaas. De l'humour, Andreas Schnaas en caviarde son film, un humour goguenard, badin, en complet décalage avec les atrocités commises. Karl suce le pouce d'une main coupée, demande à une victime de saluer les asticots de sa part, piaffe de joie au milieu d'un carnage comme un gamin, s'entraîne à la dure façon milice d'extrême droite...
Violent Shit II, c'est du cinéma amateur, du Z de luxe produit pour quelque 300.000 francs majoritairement investis dans les effets spéciaux. Malgré sa marginalité assumée, il se paie tout de même un format vidéoscope, des trucages gore du niveau de ceux d'un film italien de zombies cannibales, quelques gâteries techniques comme cette caméra derrière des paupières qui se referment définitivement... Du scénario, Andreas Schnaas se fout éperdument, trop préoccupé à accumuler les horreurs. Il vient d'ailleurs de remettre le couvert dans un **Violent Shit III**.

Violent Shit II - Mother hold my Hand. *Allemagne. 1992. Réal.: Andreas Schnaas. Int.: Andreas Dieh, Anke Prothmann, Alexander Jurkat, Claudia von Dihl, Maik Kaninck, Marc Trinkhaus, Sven Petersen... Dist.: Haxan Films. Actuellement disponible à la vente en version originale sous-titrée.*

Nuala (Madeleine Potter), la méchante patissière des *Lutins Sauteurs 2*.

LES LUTINS SAUTEURS 2 & LE MIROIR AUX MERVEILLES 2

En installant le label *Moonbeam* au sein d'une *Full Moon* spécialisée dans les séries B fantastiques à petit budget, Charles Band a eu le nez creux. Sur un terrain occupé par des productions généralement nanties de moyens confortables, il se fait une place. Modeste mais tout à fait viable. Objectif : fidéliser le jeune public par l'intermédiaire de contes fabriqués à partir d'éléments hétéroclites. Bilan qualitatif mitigé pour *Moonbeam* et Charles Band. La plupart de ses productions auraient même la fâcheuse tendance à prendre les gamins pour des idiots prêts à avaler n'importe quoi. Suffit de jeter un coup d'œil sur des inepties telles que **La Télécommande Magique** et **Les Dinosaures Enchantés au Golf** pour s'en faire une idée. Heureusement, un réalisateur relève sensiblement le niveau, Ted Nicolaou. Les meilleurs films *Moonbeam* portent sa signature. Ce sont **Le Château du Petit Dragon**, **Les Lutins Sauteurs** et **Le Miroir aux Merveilles**. Pas dupes, les gamins leur réservent un bon accueil. Pas désintéressé par de substantielles rentrées d'argent, Charles Band demande à Ted Nicolaou de se remettre au boulot et de tourner des suites. Pour deux d'entre eux du moins.

A l'image de son modèle, **Les Lutins Sauteurs 2** plonge dans le folklore légendaire irlandais. Très proche du **Darby O'Gill et les Farfadets** où Sean Connery fit des débuts chantants, il décrit la rivalité entre le Petit Peuple, à savoir des lutins et des fées miniatures, et le royaume des morts pour la possession de la colline magique de Fairyhill. Séduisante lorsqu'elle prend le visage humain de la belle Morgane, la prêtresse des ténèbres Nuala envoûte le roi des leprechauns en lui faisant manger des galettes de sa fabrication. Elle finit par capturer tout le Petit Peuple ainsi que le grand-père Dennehy. Son petit-fils venu d'Amérique, Mikey, déjoue les plans de la sorcière au moment où tout semble perdu...

Bercé par une belle musique d'inspiration irlandaise, **Les Lutins Sauteurs 2** mixent quelques-uns des ingrédients principaux des contes de fées. Plutôt avec bonheur. Effets spéciaux honorables, respect du folklore, quelques scènes effrayantes avec apparition finale de la Grande Faucheuse... Ted Nicolaou tire son épingle de ce jeu pas gagné d'avance. Notamment grâce à la présence d'une comédienne rousse au visage troublant dans le rôle de la méchante. Il s'agit de Madeleine Potter dont la carrière inclut deux films de James Ivory (**Esclaves de New York**, **Les Bostoniennes**) et le **Deux Yeux Diaboliques** de George Romero et Dario Argento.

Le **Miroir aux Merveilles 2**, par contre, se situe très en deçà du premier. Il reprend l'ensemble de ses protagonistes. D'abord la petite Mary Margaret, ennemie jurée des Drakes, une race de canards infréquentables établis dans une dimension parallèle. Menés par Dragora, une reine aussi coquette que teigneuse, les palmipèdes envisagent d'infuser l'humanité entière dans une gigantesque théière. Avec la complicité du savant fou Tuttle, inventeur d'un puissant rayon laser, la Reine et ses deux lieutenants s'introduisent dans le monde des humains, en plein bal masqué. Flanquée des gardiens de miroirs Tansy et Melitot, Mary Margaret met les Drakes en échec.
Sous influence avouée d'**Alice au Pays des Merveilles** et du **Magicien d'Oz**, le premier **Miroir aux Merveilles** parvenait à bâtir un semblant d'imaginaire, combinaison de burlesque animalier et de surréalisme. Le second peine à retrouver sa verve, cloisonné en grande partie, il est vrai, dans le cadre réduit d'une maison. Probablement une mesure d'économie. Visiblement produit pour rentabiliser les costumes et maquillages de l'original, cette séquelle n'apporte strictement aucune nouvelle idée au concept. Elle se limite à des allers-retours entre deux univers, à une sorte de vaudeville fantastique fort laborieux. Regrettable car le monde des Drakes et des gardiens de miroirs possède un fort potentiel féerique que cette suite n'exploite pas un seul instant.

Les Lutins Sauteurs 2/Leapin' Leprechauns 2. *USA. 1996. Réal.: Ted Nicolaou. Int.: John Bluthal, Madeleine Potter, Gregory Edward Smith, Godfrey James, Sylvester McCoy... Dist.: Paramount/CIC Vidéo. Actuellement disponible à la vente.*

Le Miroir aux Merveilles 2/Magic in the Mirror : Fowl Play. *USA. 1996. Réal.: Ted Nicolaou. Int.: Jaime Renée Smith, Kevin Wixted, Saxon Trainor, David Brooks, Godfrey James, Gerrit Graham... Dist.: Paramount/CIC Vidéo. Actuellement disponible à la vente.*

Les Drakes, des canards accros au tea-time ! (*Le Miroir aux Merveilles 2*).

MAD'GAZINE

par Damien GRANGER

FANZINE

NAGUAL

Pour son deuxième numéro, *Nagual* change quelque peu de formule en inversant les quotas : plus de ciné et moins de bande dessinée. Un entretien avec Alex de la Iglesia, un portrait de Wes Craven, une étude du vampirisme chez Jess Franco et une autre, très intéressante sur **L'Antre de la Folie**, un récapitulatif sur les dernières invasions extraterrestres au cinéma et plein d'autres bonnes choses remplissent les 52 pages de ce zine varié et soigné. Format A4, couverture couleur. 20 F + 15 F de port à Projet X, 1 rue de la Justice Brune, 95000 Cergy.

DREAMUS

Sous un format de newsletter de luxe, *Dreamus* se propose d'explorer l'univers de Steven Spielberg sous toutes ses formes : cinéma avec **Men in Black** et **Le Monde Perdu** ; télé avec ***Urgences*** et musique avec le groupe Eels. Viennent s'y ajouter quelques news et un portrait de George Lucas. *Dreamus* ne compte malheureusement que 16 pages (dont certaines en couleur), mais leurs fanéditeurs nous en promettent plus pour la prochaine fois. Format A4, couverture couleur. 30 F à Dreamus, 25 rue Charles de Gaulle, 95170 Deuil-La-Barre.

FANTASTICORAMA

Nouveau fanzine, *Fantasticorama* (avec un «c») passe en revue les carrières de nombreuses personnalités du cinéma de genre (Charlton Heston, Sergio Leone et Mark L. Lester) sous forme de filmographies longuement commentées. Viennent s'y greffer la première partie d'un dossier consacré à Mario Bava, une étude de la trilogie **Evil Dead** et des critiques de **L'Ame Infernale** et **Cinq femmes à Abattre**. La maquette est sobre, mais propre. Format A4, 72 pages. On le commande pour 40 F à Jérôme Poitier, 160 rue du Maréchal Leclerc, 60400 Pont L'Evêque.

VAMPIRE

Entièrement dédié au mythe du vampire, ce fanzine méconnu partage son nouveau numéro entre un bilan très complet de «Dracula 97», une convention vampirique qui s'est déroulée à Los Angeles en août dernier et un dossier sur **Spawn**, le film. Une multitude de news et de nombreuses chroniques de romans clôturent les 40 pages de cette publication richement illustrée. Format A4. Pour le recevoir, il suffit d'envoyer un chèque de 32 F (port compris) à Association Vampire Story, 22 allée Claude Monet, 92300 Levallois-Perret. La même association fêtera les 100 ans de Dracula du 5 au 7 décembre prochain en organisant une convention partagée entre expositions sur le mythe et rencontres avec des auteurs. On se renseigne au 01 47 57 17 32.

On apprend en dernière minute que *Vidéotopsie* vient de sortir son septième numéro, entièrement consacré à Jack L'Eventreur (historique, filmographie, bibliographie). 30 F + 7 F de port à David Didelot, 249 chemin de Champagne, 01440 Viriat.

COLLECTOR

SPAWN MERCHANDISING

Dès son premier numéro, «Spawn» explose les records de ventes. Un succès qui ne cessera d'aller en grandissant. «Spawn» est aujourd'hui traduit dans treize langues différentes et diffusé dans 34 pays. Suite à ce succès phénoménal, le personnage a par ailleurs inspiré une multitude de produits dérivés : trading cards, un jeu vidéo sur *PlayStation*, et surtout, une ribambelle de jouets, conçus et développés par Mc Farlane lui-même, qui fonde à cet effet la compagnie *McFarlane Toys*. En l'espace de trois ans, McFarlane aura distribué huit séries de jouets comptant chacune entre six et huit «action figures». Fidèles aux personnages du comic-book, ou préférant s'en éloigner pour aboutir à un nouveau concept créatif, ces figurines imposantes aux articulations multiples se concentrent à la fois sur des personnages récurrents et secondaires du comic-book. Une nouvelle série, adaptant les personnages de «Spawn» à la sauce manga, devrait voir le jour sous peu. Pour la haute qualité de ses produits, *McFarlane Toys* a été élue première firme de jouets en 1994 et 1995 par le Tomart's Action Feature Digest.

Pour la sortie du film, *McFarlane Toys* vient d'éditer une collection de figurines s'en inspirant, divisée en deux séries, dont une «Deluxe» qui comprend un Spawn en combinaison d'attaque, le Violator et Malebolgia. Ces figurines ne peuvent être achetées qu'en magasins spécialisés, aucun distributeur français n'ayant pour l'instant acquis les droits. Pour les collectionneurs, il existe également une «action figure» de Spawn, réalisée uniquement pour la promotion du long métrage au Marché du Film de Cannes, tirée à très peu d'exemplaires et donc non vendue dans le commerce. Mettez vos indics sur le coup. La chasse au collectible est ouverte.

SANG D'ENCRE

GALACTICA : L'ODYSSÉE DES ÉTOILES

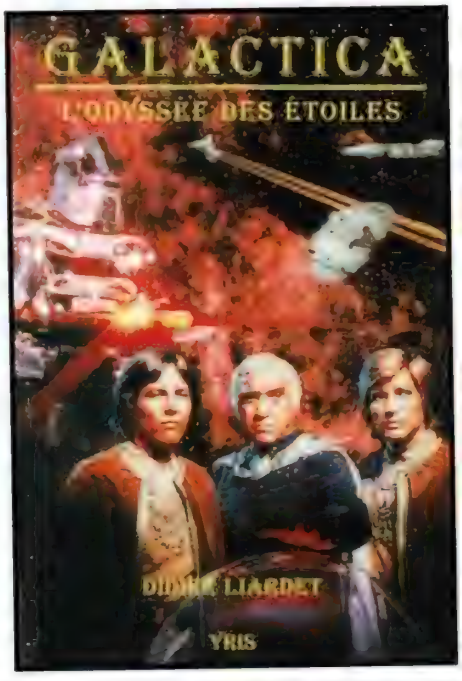
Didier Liardet
Yris

Premier titre d'une nouvelle collection intitulée «Télévision en séries», «Galactica : L'Odyssée des Etoiles» retrace l'historique de cette série kitsch de long en large. Choix étrange et donc d'autant plus intéressant, puisque ***Galactica*** n'a jamais fait verser beaucoup d'encre et est rapidement passée aux oubliettes. Quelque 180 pages exhaustives qui comprennent notamment une analyse du concept de la série, une description de ses effets spéciaux, un guide de tous les épisodes, une présentation de la seconde série, ***Galactica 1980***, et des portraits inédits des principaux acteurs, accompagnés de filmographies complètes et très détaillées. Un guide des objets consacrés à la série (bandes dessinées, disques, vidéocassettes) vient conclure cet ouvrage très luxueux, abondamment illustré de documents très rares, souvent inédits. Les textes sont très informatifs, ponctués d'anecdotes très drôles. Et ça ne coûte que 89 F. Question rapport qualité/prix, difficile de faire mieux !

LES DESSOUS DE LA FAUNE

Yves et Pierre Milon
Calmann-Lévy

La panthère, la vache, le paresseux, l'éléphant... 28 des animaux les plus cités, mangés ou caressés sont revus et corrigés par les frères Milon. Yves à la plume et Pierre aux dessins (Pierre qui nous fait des infidélités, c'est pas bien). Illustrateur humoristique, Pierre Milon n'hésite donc jamais à les reproduire dans des positions ou situations souvent cocasses. Les textes, eux aussi très drôles, sont partagés entre origines et train de vie des animaux et satire sur l'espèce humaine. Jeux de mots bien placés et dessins osés pour ne pas dire cochons feront le bonheur du lectorat adulte. Vu les proportions des nanas dessinées (à faire pâlir Pamela Anderson), on pourrait même affirmer sans trop s'avancer que ce livre est plus volontiers destiné à un lectorat adulte et masculin. Ça commence à devenir carrément ciblé. Qui s'en plaint ?



HK ORIENT EXTREME CINEMA

OFFRE = 6 CASSETTES POUR LE PRIX DE 5 ! *

Toutes les cassettes sont en version originale sous titrée, format respecté, master digital.

VOL 1 ❑ Temple Shaolin

VOL 2 ❑ Les Arts Martiaux de Shaolin

VOL 3 ❑ Les Héritiers de Shaolin

VOL 4 ❑ Born to Defend*

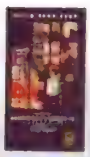
Collection JET LEE
179 Frs la K7

VOL 1 ❑ The Killer*

VOL 2 ❑ Le Syndicat du Crime 1*

VOL 3 ❑ Le Syndicat du Crime 2*

Collection JOHN WOO
179 Frs la K7



VOL 2 ❑ The Big Heat*

Collection POLAR
179 Frs la K7

VOL 1 ❑ Shogun's Shadow*

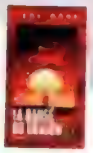
Collection SAMOURAÏ
179 Frs la K7

VOL 1 ❑ Drunken Master

Collection JACKIE CHAN
179 Frs la K7

VOL 1 ❑ Les Guerriers de la Montagne Magique

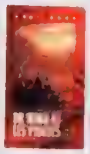
VOL 2 ❑ Twin Dragons



VOL 3 ❑ La Danse du Dragon

VOL 4 ❑ The Lovers

VOL 5 ❑ Green Snake



VOL 6 ❑ Dr Wong et les Pirates

VOL 7 ❑ The Blade*

VOL 8 ❑ Dans la Nuit des Temps

VOL 9 ❑ Butterfly Murders

VOL 10 ❑ L'Auberge du Dragon

VOL 11 ❑ Histoires de Cannibales

VOL 12 ❑ Le Temple du Lotus Rouge

Collection TSUI HARK
179 Frs la K7

***Public averti**
Pour les cassettes réservées à un public averti, prière de fournir une copie d'une pièce d'identité avec votre commande.

❑ Godzilla

VOL 2 ❑ Invasion Planète X

VOL 3 ❑ Les Envahisseurs Attaquent

VOL 4 ❑ Le Fils de Godzilla

VOL 5 ❑ Le Retour de Godzilla

VOL 6 ❑ Godzilla contre Hedora

VOL 7 ❑ Godzilla contre Gigan

VOL 8 ❑ Mechagodzilla contre attaque

VOL 9 ❑ La revanche de King Kong

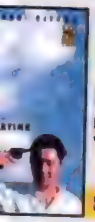
Collection KAÏJU
109 Frs la K7

NOUVEAUTÉS :

Collection SUPER HEROS
❑
BLACK MASK
Sortie courant décembre

Collection POLAR
❑
CRIME STORY
Sortie courant janvier

Collection POLAR
❑
FINAL OPTION
Sortie courant janvier



Collection TAKESHI KITANO
❑
SONATINE
Sortie courant décembre

Collection TAKESHI KITANO
❑
KIDS RETURN
Sortie courant décembre

Collection TAKESHI KITANO
❑
VIOLENT COP
Sortie courant janvier

Cinéma en 1998 : EAGLE'S SHADOW / LIFELINE / ONCE UPON A TIME IN CHINA / SAVIOUR OF THE SOUL / HEROIC TRIO / CLAWS OF STEEL...

HK MAGAZINE

❑ HK La revue

Abonnement au magazine HK
6 numéros + 6 cassettes : 430,00 Frs
La seule revue consacrée à l'Orient Extrême Cinéma

❑ Cadeau nouvel abonné

SHANGHAI EXPRESS (offre valable jusqu'au 31/12/97). De Samo Hung, avec Samo Hung, Yuen Biao, Cynthia Rothrock.
(version originale sous titrée, format respecté, master digital)

Vente au numéro

- ❑ N° 0 ZU - 40 Frs (Bientôt épuisé)
- ❑ N° 1 POLAR (avec une cassette de 30 minutes d'extraits de la collection HK VIDEO) - 60 Frs
- ❑ N° 2 TSUI HARK (avec l'affiche du Festival de Valenciennes) - 60 Frs
- ❑ N° 3 THE BLADE - 60 Frs
- ❑ N° 4 JOHN WOO (avec en cadeau TIGER ON THE BEAT) - 79 Frs
- ❑ N° 5 KITANO (avec en cadeau CITY HUNTER) - 79 Frs

BON DE COMMANDE (à renvoyer ou à photocopier)

Je désire recevoir les vidéocassettes (VHS-SECAM) cochées ci-dessus

Mode de port :

❑ 1 article / 20 Frs ❑ 2 articles / 30 Frs ❑ A partir de 3 articles / Port gratuit

❑ Abonnement au magazine HK Orient Extrême Cinéma à partir du N°5 :

❑ Cadeau nouvelle au numéro : ❑ 0 ❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5

Je joins mon règlement de _____ Frs

Soit par chèque bancaire à l'ordre de SEVEN SEPT - 1 Rue Lord Byron - 75008 Paris

Tél : 01 45 63 05 67 - Fax : 01 56 59 23 35 (Etranger : Nous consulter)

Commande traitée sous 15 jours, sauf pour les titres à paraître. *Cette offre est valable jusqu'au 31 décembre 1997

Nom
Prénom
Adresse
Code Postal / Ville
Téléphone
Signature

ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● Amis pédophiles, bonjour ! (...). Non, attendez, je recommence tout. Pouf-pouf : nouvelle de la pédophilie, aujourd'hui : dossier religion. Ah, la vache, je sais pas ce que j'ai aujourd'hui, j'arrive pas à démarrer. Et pourtant la nouvelle, aussi stupéfiante que véridique, a de quoi révolutionner notre vie quotidienne. En effet, afin d'éviter une toujours possible ambiguïté, l'évêché se fend d'un communiqué officiel qui, en substance, nous avertit de la chose suivante (si j'en vois un qui rigole, j'arrête tout !) : «*Pour prévenir de nouveaux scandales de pédophilie, les confessions seront exposées à la vue de tous et les confessionnaux des églises catholiques seront dotés de panneaux en verre*» ! Les plus iconoclastes d'entre nous n'auraient jamais osé y songer, mais heureusement les curés l'ont fait pour nous. Quelle imagination !

● Un lecteur de Ville-d'Avray réagit à notre entrefilet relatif aux témoins de Jéhovah (voir n° précédent). D'après lui, il n'y a pas à s'inquiéter outre mesure des promesses de fin du monde formulées par cette secte pour très bientôt. En effet, Charles Russell (le fondateur) et ses disciples l'annonçaient déjà pour 1914 avec le non-résultat que l'on sait. Pas désarmés, leurs successeurs l'avaient reprogrammée pour 1925 où, à part le charleston, rien ne bougea cette année-là, puis enfin en 1975 où entre deux chocs pétroliers et si l'on excepte la mort de Joséphine Baker, les espoirs de fin du monde s'avérèrent encore cruellement déçus. Depuis, la prudence commande de ne plus fournir de date mais c'est imminent quand même et il suffira de crier au moment opportun : «*Ah vous voyez, on vous l'avait bien dit !*» pour passer pour un visionnaire averti qui en vaut deux. Bref, dans le doute, j'ai reconfirmé mes réservations à la Tour d'Argent pour le réveillon de passage à l'an 2000 et si la fin du monde arrive à ce moment-là, vous lui direz que je suis occupé et qu'elle revienne plus tard.

● Les semaines où Lady Di ne meurt pas, *Paris Match* paraît tout de même. Une belle leçon de courage, car le spectacle doit continuer. Il nous parle aujourd'hui des activités du *F.L.N.J. Canal Historique*, autrement dit du *Front de Libération des Nains de Jardins*. Les sept responsables se la donnent assez façon guerilleros et répondent aux questions encagoulés comme des terroristes. Leur action vise donc à libérer les nains de jardin du joug de leurs propriétaires et à les relâcher dans la forêt où ils réapprennent à vivre de manière naturelle. Enfin, c'est eux qui le disent. En revanche, ils réfutent toute accointance avec le groupe musical des Nains Porte-Quoi avec leur «Hymne pour la défense des nains de jardin». Une politique en effet contraire à leurs convictions puisqu'elle vise à laisser les nains dans les jardins des beaufs, ou pire encore, dans ceux des provocateurs adeptes du second degré. Plus grave, le *F.L.N.J.* fait aujourd'hui des émules et l'effroi gagne les cités pavillonnaires où déjà certains propriétaires rentrent leurs nains la nuit venue. Heureusement, pendant les affaires sérieuses le délire continue, et ça fait du bien.

● Depuis qu'elle lit la *Mad Rubrik*, la célèbre astrologue Elizabeth Teissier se méfie, et si vous voulez mon avis, elle a raison. Sur *TF1*, à la question insidieuse de Julien Courbet «*Aviez-vous prévu la mort de Lady Di ?*», elle répond assez finement : «*Oui, après !*». Puis, devant les rires provoqués par ce quasi constat d'échec, elle ajoute, très futée : «*Mais j'ai alors fait son thème astral et j'ai pu vérifier le risque d'accident*». Si la réponse est aussi nulle que la question, elle inaugure en revanche une nouvelle forme de prédiction infaillible : la prédiction postérieure (pour Elizabeth Fessier, c'est normal, ceci dit). En clair, celle que l'on vous annonce une fois les événements survenus. Décidément, elle est trop forte pour nous !

● Un lecteur de Rosporden nous fait parvenir toute affaire cessante ce document troublant d'un panneau publicitaire surplombant sa bonne ville. Nous savions déjà que notre Toullec cherchait à se reconvertir (lire à ce sujet - brûlant ! -, et dans cette même rubrique, les flashes d'infos des n°s 74, 75 et 77), mais l'affaire semble se préciser et nous souhaitons bien sûr toute la chance possible à notre déjà regretté collaborateur, qui utilise, on le comprend, un pseudo pour sa nouvelle activité. Toutefois, les transactions préliminaires des droits d'utilisation du titre *Mad* n'ayant pas encore abouti, nous demanderons bien sûr à nos lecteurs la plus grande discrétion sur la naissance de cette entreprise qui devrait se spécialiser, nous dit-on, dans la couche-culotte en fer forgé.

● Le *CSA*, conscient de ses responsabilités, a fait récemment savoir aux chaînes de télé qu'il était temps qu'elles surseoient aux manquements à la langue française et qu'elles rompissent une fois pour toutes avec cette déliquescence délétère autant que verbale, afin que nous ouïssions enfin du bon français sur nos antennes. Dans cet esprit, le *CSA* regrette encore l'abandon progressif du subjonctif (véridique) et a fait savoir aux gens concernés qu'il serait bon qu'ils acquiesçassent à cette intimation et qu'ils promeuvent à l'avenir l'emploi de ce temps par trop délaissé afin que d'autres l'écrivissent à leur exemple. A mon sens, il était temps que les directeurs de chaîne le sussent une bonne fois pour toutes afin que notre belle langue ne se meuve pas toujours en vain (putain, que c'est beau, le subjonctif ! Ou plutôt, que c'est beau le subjonctif, pas putain !).
Donc, vous n'entendrez plus le samedi soir des trucs du genre : «*Ah ouais, ça l'fait grave, hé, j'dois dire, c'est assez top fun, ton book, mon cher Jean Marc Morandirect. Allez, on l'applau' très fort, les pt'its loups, and now voici le groupe Alliage...*»
Mais plutôt : «*Mon dieu, mais que vous m'étonnâtes avec votre ouvrage, comment vous décrire à quel point vous m'épatâtes, mon cher maître. Et maintenant, la* Radio-Télévision Française *est heureuse de vous donner à entendre le quatuor Amadeus*». Ça vous a quand même une autre gueule, non ?

● «*On nous inflige... des désirs qui nous affligent*» chante, mais en vain, notre Alain Souchon national dans une ode contre la pub d'une rare pertinence (*Foule Sentimentale*). Car, en cette matière, les progrès vont trop vite pour une analyse objective de la situation. En effet, certains experts en communication commencent à réfléchir (et cela devrait leur être formellement interdit !) à un nouveau concept assez «fort en sens». Il s'agit d'un service téléphonique gratuit, mais qui sera truffé de coupures publicitaires. Oui, c'est très con, mais la pub aussi, rassurez-vous. Les premiers essais s'effectuent déjà en Allemagne, paraît-il, où nous imaginons assez bien le déficit intimiste d'un tel procédé : «*Alors, ma chérie* (meine liebe, pour ceux que ça intéresse), *où souhaiterais-tu que nous allassions dîner* (oui, c'est un Allemand qui regarde *TF1*...)» Et, donc, à ce moment-là : «Chez Mac'Do, *y'a tout c'qui faut, des connes et des blaireaux...*», etc..., etc...
On en sera encore à rigoler le jour où cela va nous tomber sur la tronche, vous allez voir.

LE PAYS : AUX FRONTIÈRES DE L'IRRÉEL !

Dans le journal Régional *Le Pays*, un papier d'enfer interpellait récemment tous les X-philes des environs. C'est l'histoire d'un ancien gendarme, Patrick Laurent, qui se découvrit il y a quelques années une passion soudaine pour les champignons, au point de devenir très vite le président de la société mycologique des Hautes-Vosges. Aujourd'hui, il se pose sérieusement la question de savoir si les champignons ne seraient pas dotés d'une certaine forme d'intelligence (ce qui est d'ailleurs probable : ils ne jouent jamais au tiercé ni au Millionnaire, ils votent rarement FN et de la Coupe du Monde 98 de Football, ils s'en battent absolument les fesses. C'est quand même un signe, ça !). Patrick Laurent ne le cède d'ailleurs en rien question intelligence puisque, d'après lui, en ramenant les champignons à l'intérieur, dans son laboratoire, «*il peut les étudier, même en plein hiver*» (!).

Patrick Laurent devant son herbier Mycologique (Photo Christine Hart)

Le Pays *et son doc qui tue : du grand Hart !*

Comme quoi, il a dû oublier d'être con, lui aussi. Ce qui l'intrigue, en revanche, c'est la chose suivante (excusez-nous, hein, nous allons devoir être un peu technique) : «*Dans de nombreux cas, les champignons dispersent leur semence dans une direction opposée à la position de leurs semblables, comme s'ils s'efforçaient à disséminer leurs spores* (Ah oui, tiens vas-y, prend ça, salope, et vive le spore !) *pour assurer le maximum de chance de survie à l'espèce*». Là, j'ai rien compris, et je me demande si cette pratique ne s'apparente pas plutôt à une forme de contraception volontaire, n'oublions pas que nous avons affaire à des champignons intelligents ! Mais, enfin bon, la question n'est pas là, car le vrai mystère là-dedans concerne la physionomie de l'intéressé dont la photo reproduite ici nous rappelle vaguement quelqu'un, mais qui ? A mon avis, ça devait sniffer sec les champignons hallucinogènes à la rédac' du *Pays*...

● En ces temps d'errance spirituelle, *France-Dimanche* n'hésite pas à secourir les plus démunis, quitte à les conforter dans leur crédulité. A preuve ces rubriques de l'étrange plus que jamais consacrées aux apparitions d'ovnis et aux phénomènes paranormaux. Sous l'«étrangéomètre» ce mois-ci, nous découvrons donc avec ravissement une nouvelle discipline annoncée par ce titre prometteur de : «*Sachez lire dans les doigts*». Comme d'habitude, la lecture de l'article ne nous apprend rien, sauf qu'il s'agit pour le praticien de capter les ondes qui, paraît-il, émanent de vos doigts (de mains, hein, si c'est de vos pieds, changez plutôt de chaussettes...). Ceci dit, ils n'ont rien inventé et question de lire dans les doigts, nous connaissions déjà tous le signal fort qui indiquait d'un geste du majeur levé bien haut l'avis des autres automobilistes sur votre façon de conduire, les trois coups d'index à la tempe évaluant de même votre coefficient mental, ou encore la méthode dite «Chiabodo» pour communiquer la bonne réponse à *Intervilles* (dans ce cas, prévoir autant de doigts que d'options offertes, bien évidemment). T'as raison, *France-Dimanche*, continue à crétiniser le monde, tu nous intéresses.

● A propos de Chiabodo, il n'a pas démérité aux yeux du journal *Voici* (mais est-ce bien une référence ?) qui lui prédit, contre toute attente, une carrière prestigieuse. On aurait plutôt dû demander son avis à notre chère Elizabeth.

MAD FAX

● Drame boursier : Isabelle Caron vient de quitter ses fonctions à *Télé 7-Jours* (malgré les mauvaises langues qui prétendaient qu'elle les avait perdues depuis longtemps). Conséquence logique : la *Mad Rubrik* vient de perdre cinq points à la Bourse de Wall Street où l'on prétend déjà l'indice niqué.

● Heureusement, à *Télé-7-Jours* la relève est assurée (au fait, vous saviez que notre correspondant Emmanuel Itier avait postulé ? A la façon dont on les cartonne, c'était mission impossible, pour toi vieux... Sans rancune !) Parlant de **Terminator**, programmé sur *TF1* le 21 septembre, l'auteur précise déjà qu'il s'agit du «*combat dantesque entre deux cyborgs, créatures mi-hommes, mi robots*». Notez l'avant-gardisme d'une tel avis qui anticipe largement sur *Terminator 2*. Puis, l'inévitable «Si vous avez manqué le début (...c'est que vous étiez en retard, bande de nuls !)» batifole assez bien, lui aussi : «*Circulant entièrement nu* (le second cyborg, on suppose), *il s'attaque à un clochard pour lui voler son pantalon et attire ainsi l'attention de la police* (moralité : il aurait dû rester nu pour passer inaperçu...). *Sarah ignore le drame dont elle va faire l'objet et poursuit son existence d'étudiante*». De la belle ouvrage, que conclut la référence incontournable où il apparaît que James Cameron s'est spécialisé dans le film d'action avec **Alien** et **True Lies**. Bon, tout n'est pas faux, mais peut mieux faire, quand même. Allez, on l'encourage : 3/20 !

● Vous avez demandé la police ? Ne quittez pas et glissez votre carte bleue dans la fente. En effet, bientôt les organisateurs de compétitions sportives ne feront plus appel aux policiers pour la sécurité dans les stades, mais à des sociétés de flics privés. Quand le progrès est ainsi en marche, rien ne peux plus l'arrêter. Enfin, ça c'est pour 1998 (officiel !), car à partir de l'an 2000 on appellera directement Robocop.

● Spécial faux-cul : dans une émission littéraire, cette phrase anthologique de FOG (Franz-Olivier Giesberg), une fois de plus très très fog, jugez plutôt : «*Ce matin, j'ai lu un très bon livre, j'ai commencé à le lire hier soir*» ! A quand : «*Très réussi, ce film que nous irons voir demain*» ? Remarquez, certains le font déjà...

APPRENEZ À TIRER... LA CHASSE !

A moins que ce soit «La Chasse : apprenez à tirer», je sais plus. Bon, enfin, des lecteurs nous reprochent notre trop grande discrétion à l'égard de la collection «*Très Chasse*» parue chez *TF1 Vidéo*. Et comme on les comprend. D'autant que paraissent à l'instant deux nouvelles K7 assez affriolantes : *Lapin et Bécassine*, d'une part, suivie de *La Chasse Devant Soi* (ce qui est loin d'être con, car on s'est aperçu que certains chasseurs, à vouloir viser le gibier derrière eux, se tiraient étourdiment dans les fesses. Triste !).

Notre spécialiste de la rubrique Chasse étant actuellement aux cabinets (à chroniquer la collection «*Très Chasse*» parue chez *Lotus Vidéo*), excusez-le, hein, on ne peut pas être partout, je vais me permettre d'assurer à sa place et vous n'allez pas voir la différence. Pour ceux qui ne connaissent pas encore bien *La Chasse Devant Soi*, quatre chapitres essentiels vous en démontent toute l'infrastructure : 1) *Chasse du Lièvre aux Beagles* (trop de chasseurs inexpérimentés traquent encore le lièvre aux Beatles et, évidemment, le gibier se sauve comme un zèbre, c'est humain. 2) *Des Setters au Patron* (exemple : «Tiens, moi aujourd'hui, j'ai abattu de très beaux setters». «Arrête, t'es con, ce sont les setters au patron !». 3) *Épagneul Breton sur Perdreaux Gris* (jetez-leur un seau d'eau, enfin quoi !) et 4) *Setters sur Gélinotte au Québec* (bon d'accord, laissez tomber le seau d'eau et apportez plutôt une lance d'incendie. Euh... oui, assez longue, c'est pour aller au Canada). *Lapin et Bécassine* nous en promet aussi de belles avec un résumé des réjouissances qui résonne comme du Mozart : «*Chasser le lapin au furet et chasser le lapin avec des fauves de Bretagne sont des plaisirs que l'on partage entre amis, sans oublier le «casse-croûte» de dix heures*» (textuel !). Et puis, comme il n'est pas question pour le journaliste de visionner les K7 à chroniquer, le dossier de presse permet aux non-spécialistes de traiter les sujets dont ils ignorent à peu près tout (rassurez-vous, c'est pareil dans les milieux du cinéma...). «*Le Gibier s'étant raréfié, les chiens d'arrêt jouent un rôle prépondérant*», nous prévient-il. Ce qui s'avère assez pratique, pour les amateurs maladroits que nous sommes, de pouvoir enfin tirer sur un chien arrêté. Et, plus loin, ce conseil qui rassurera tous nos amis exhibitionnistes : «*d'une manière générale, on peut chasser le gibier à poil en tout temps à l'intérieur d'une propriété*». En plein mois de décembre, mettez quand même une casquette, on ne sait jamais. Il ne reste plus au dossier de presse qu'à se féliciter du franc succès remporté par cette collection *Très Chasse*, dont 407.000 K7 ont déjà été vendues. D'où cette conclusion péremptoire : «*Le phénomène a donc dépassé le cercle des 1.600.000 chasseurs*». Comprenne qui peut. Enfin, s'ils le disent...

● Encore un effort et Sylvester Stallone va virer pacifiste, vous allez voir. La preuve : à la question du *Figaro-Magazine* «*Possédez-vous des armes ?*», il répond, pas trop gêné «*Oui, mais je les hais*». De quoi résoudre à court terme le problème de la violence urbaine : «*Oh, vous savez monsieur l'agent, je tire sur tout ce qui bouge, mais je n'aime pas vraiment ça*». «*Ah bon, excusez-nous alors, continuez cher ami, on ne pouvait pas savoir...*»

● Haute philosophie : déclaration très importante de Brooke Shields, qui devrait réconforter les sympathisants du lobby antifumeurs : «*Le tabac tue. Et si vous êtes morts, vous avez perdu une très importante part de votre vie*». Comme quoi, tout espoir n'est jamais vraiment perdu. Elle est gentille !

● Quand l'opportunisme croise le génie, le bon goût n'a plus qu'à bien se tenir. Témoin cette attraction (?) proposée par une agence de Dallas, qui vous invite à revivre l'attentat contre John Kennedy comme si vous y étiez. Avec parcours identique, trajet en limousine et coups de feu tirés à l'endroit historique. Dallas... ton univers impitoyââââbleuh !

Le «4 rue Mansart», d'après GIL... qui croit qu'on délire en plein bouclage, lui ! En plus, c'est la Créature du Marais qui me faisait des avances, et non l'inverse...

Courrier des LECTEURS

Sébastien Judenne, Chartres

Alors, voyons... Mmhhh... Sept pages et demie de trop sur une séquelle préhistorique navrante... Oui, il faut bien vivre... Un dossier sur Tsui Hark... Ah, ben, vous voyez, quand vous voulez... *Ze Mad Rubrik*... Culte... Et les actus, et les préviews, et les annonces, et les lecteurs contents, et les lecteurs pas contents, et les pas lecteurs contents de l'être, et la police de caractère des numéros de page, et la couleur des prunelles de JPP... Rhâää... Arrêtez-moi, ou je m'abonne.
Enfin bon, tout cela pour vous dire que s'il est un magazine que je guettais jusqu'à présent dans les kiosques, c'est bien *Voici*, eh bien le voilà : c'est vrai qu'on a déjà trop entendu parler de cette princesse au destin meurtri, certainement généreuse, mais un peu trop riche. On en oublierait presque les sauve-misères de Calcutta... C'est vrai également que certains journaux ne se gênent pas pour tirer sur ces morpions de la société que sont les paparazzi (excusez-moi, la comparaison est ordurière pour ces insectes parasites). Mais il serait bon de rappeler que certains journalistes risquent de se faire inculper au nom de quelques (?) millions de lecteurs volontaires qui s'abreuvent du sang de leurs voisins et forcent une poignée de photographes à aller regarder crever les enfants des autres, plutôt que de regarder grandir les leurs.
Voilà, petit point de vue en passant. Car en plus d'être un journal «yarglaaa» (les lecteurs de *Fluide Glacial* comprendront. *Pense plutôt aux autres !*), *Mad Movies* permet aux nains de mon espèce de pouvoir glisser leur opinion dans ses pages. Merci donc d'être un journal de cinéma à part entière, n'exigeant pas seulement de ses lecteurs d'être capables de signer un chèque, et apportant un minimum de réflexion et de lumière sur ce monde dominé par les médias et les femmes nues, d'ailleurs je vous laisse, on sonne à la porte (*la police, sans doute !*).
Au fait, je recherche la vidéo en VO de **Beetlejuice**. Envoyez vos dons à Sébastien Judenne (Membre Officiel du Club des Destructeurs de CD 2 titres d'Elton John), 2, sentier du Clos Vert. 28000 Chartres.

Sandrine Baldelli, Vedene

Je voudrais vous faire part de mes impressions positives sur **Men in Black**. La distribution des rôles est exemplaire et reste le principal atout du film. Tommy Lee Jones, placide et presque sexy, est excellent, quant à Will Smith, il garde un humour façon «Prince de Bel Air» assez bien vu. En revanche, je trouve la fin de l'histoire traitée trop rapidement et mes amis et moi sommes un peu restés sur notre faim.

Pierre Gonzales, Tarbes

Fidèle lecteur depuis le numéro 20, permettez-moi de vous envoyer quelques clichés de mes illustrations en espérant que vous pourrez les publier dans votre prochain magazine. Je suis ouvert à toutes les propositions graphiques et je tiens à préciser que je serai présent au prochain salon de la BD de Colomiers (près de Toulouse) qui se déroulera du 21 au 23 novembre, sous le nom de Gonzo, Illustrations Aérographiques. Merci encore pour les coups de pouce que vous donnez régulièrement aux jeunes créateurs et artistes de l'ombre en leur accordant cette tribune dans vos pages. Ne changez rien. Pour tout contact, voici mon adresse : Pierre Gonzales, 10, rue St. Vincent de Paul, 65000 Tarbes. Tél/Fax : 05 62 51 33 01. On peut de même découvrir mon exposition virtuelle sur le Net à WWW.NET COM MULTIMÉDIA. COM/GONZO.

Sébastien Robert, Romorantin

Ils l'ont fait, comme ça, discrètement. Ils ont diffusé ***Souvenirs d'Oubliette***, l'épisode censuré d'***X-Files***. Les gens du *CSA* et de *M6* ont dû estimer que l'affaire Lady Di chassait l'affaire Dutroux. Pourtant, à bien y regarder, en quoi ce ***Souvenirs d'Oubliette*** peut-il bien donner envie d'imiter le père Dutroux ? Les têtes pensantes qui nous régissent savent-elles que nous possédons la faculté de penser, de décider ? A nous les puces savantes qui éteignent la télé. A nous les films diffusés à 23 h, censurés au mépris de l'intégrité artistique. Et longue vie aux **MIB** et autres **ID4** sans âme, sans histoire, sans respect des spectateurs ou d'eux-mêmes. Espérons que la prise de conscience ne tardera pas trop.

Nicholas Bally, Watten

Je voudrais te prévenir que je vais ici parler de religion. Je suis d'accord avec tes idées clairement affichées sur la bassesse des propos papaux et des aberrations douteuses d'une église qui dépérit (mes enfants, gardez-vous des idoles !). Mais depuis que le scepticisme scientifique a envahi nos faibles esprits, on observe une poussée magnifique du mysticisme dans les films fantastiques. Je te mets au défi de trouver, parmi ces films, un seul qui n'ait pas un rapport minime ou démesuré avec la religion : **Indiana Jones**, **Angel Heart**, **L'Exorciste** (et autres satanismes), **Cabal**, tous les films de vampires (ces derniers considérés comme les fils de Caïn), **Seven**, les ***X-Files***, **Le Cobaye**, **The Crow 2**, **Nirvana**, **Le Jour de la Bête**, **Volte/Face**, **Contact**, **Event Horizon**... etc... Même dans **Casper**, la machine s'appelle le Lazarus !
On peut donc en venir à cette conclusion : après avoir évolué dans tous les sens, le cinéma fantastique revient vers l'histoire unique, le livre dont la genèse et l'Apocalypse ont inspiré bien des esprits et des religions, la Bible, bien sûr. Si l'on adaptait la Bible au cinéma, on ne se retrouverait pas en face d'un péplum interminable, mais bel et bien devant le film parfait. Celui que tous les réalisateurs de cinéma fantastique voudraient signer. Bref, vous entendrez parler de la Bible, mais ne soyez pas troublés car il faut que cela arrive. La religion est ancrée au plus profond de nous-mêmes et elle se situe bien au-delà des pitreries d'un vieux papeux qui se prend pour le représentant du Tout Puissant.
Même si vous ne publiez pas ma lettre, pouvez-vous passer cette photo de ma sœur à la pleine lune. C'est moins bien que ce que vous publiez d'habitude, mais rappelez-vous le chien du n°64, page 63 !

Ça y est, tu viens de relancer les ventes de ce numéro. Bien joué ! Ceci dit, tu as raison : je viens de revoir le chien, eh bien je préfère largement ta sœur... J.P.P.

Julien Bak, Le Chesnay

Je profite de mon réabonnement pour vous raconter le drame que j'ai vécu pendant le mois d'août et que je ne souhaite à personne.
Dans un TGV me conduisant à Nantes, je finissais un soir la lecture de *M.M.* 108 par l'article sur **M.I.B.** que j'avais vu quelques heures auparavant. Quand, soudain, vers 0 h 30, je fus pris d'une envie subite (*bon, O.K., mais vas-y vite, on veut connaître la suite !*). Je m'absente donc dix petites minutes (*ah oui, quand même, c'était déjà une grosse envie, alors !*), laissant bien naïvement mon magazine préféré sur la banquette. A mon retour, je découvris avec stupeur que mon *M.M.* avait disparu. N'osant croire à pareil outrage, je regardais sous le siège, autour de moi, mais il n'y avait rien. Je demandais alors aux usagers proches du lieu du drame (*euh, faut rien exagérer, quand même !*) si ils avaient aperçu quelque chose d'étrange durant les dix dernières minutes. Evidemment, personne n'avait rien remarqué, sauf, éventuellement, l'auteur même de ce forfait qui se trouvait peut-être parmi les personnes interrogées. Il fallait se rendre à l'évidence, mon *M.M.* avait été enlevé et je restais là, prostré dans mon coin.
Aujourd'hui encore, le fait d'en parler me fait très mal, mais avec le recul, je me dis, et cela me réchauffe le cœur, que j'ai peut-être indirectement rallié une personne à la cause de *Mad Movies*, ce qui vous fait un lecteur de plus (*tu voudrais pas qu'on te rembourse, des fois ?*).
Ceci dit, si le malotru se reconnaît en lisant ceci et qu'il regrette son geste en me renvoyant mon bien, je lui pardonnerai bien volontiers. En attendant, je poursuis mes investigations pour connaître la vérité, qui est peut-être ailleurs (*dans les toilettes du train, si ça se trouve...*), et c'est pourquoi je fais appel à vous, lecteurs ou autres, qui étiez dans la voiture 19 du TGV Paris-Nantes, le jeudi 14 août 97 vers 0 h 30. Vos témoignages peuvent me redonner goût à la vie. Amicalement.

Arrête, je ne peux plus taper tellement je verse de larmes. Le plus simple est que tous les lecteurs nous envoient leur alibi certifié pour ce jour-là et le seul manquant à l'appel sera évidemment le coupable. J.P.P.

Philippe Dupret, Ennevelin

Mad Mouvize est redevenu corrosif et gouailleur, et si nous pouvions compter sur l'absence de mangas pour les prochains 1000 numéros, ce serait l'extase ! Bon, depuis un moment déjà, deux choses me tarabustent. Où trouvez-vous matière à alimenter la *Mad Rubrik* ? Passez-vous votre temps libre à traquer la connerie, la coquille et l'incompétence sur *TF1* et les canards concurrents, et ce rien que pour nous faire marrer ?
La deuxième chose qui me turlupine n'a aucun intérêt, mais bon, le sous-marin d'Indy à l'époque, c'était kif kif.
Voilà : je viens de revisionner **T2** et j'ai un souci. Sarah Connor a couché en 1984. Elle a donc enfanté vers 1985 (logique, non ?). L'action de **T2** se situe en 1994 puisque les protagonistes annoncent dans le film l'apocalypse pour dans trois ans et qu'elle aura lieu en 1997. Donc, dans **T2**, John Connor a neuf ans... Il vous paraît pas un peu grand pour son âge, vous ?
Bon, je vais visionner encore des films, et si je trouve d'autre trucs sans intérêt, je vous préviens tout de suite. D'accord ?

Euh... plutôt non ! Mais avons-nous vraiment le choix ?
*Pour **T2**, James Cameron lui-même précise que John Connor a 13 ans. A mon avis vous ne devez pas utiliser la même méthode de calcul, tous les deux. Et pour la Mad Rubrik, nous ne traquons pas l'incompétence, mais c'est l'incompétence qui nous traque. D'où une certaine facilité à la retrouver, bien sûr. J.P.P.*

PETITES ANNONCES

Yann Tomassacci, Andeville

Bonjour Mad,
Étant un fan de *Mad Movies* depuis cinq ans, je me décide enfin à vous envoyer ces quelques photos qui vous donneront une idée de mon travail. J'espère que vous pourrez les publier dans votre prochain courrier des lecteurs et je vous précise que je peux peindre à peu près dans tous les styles et sur tous les supports. En l'occurrence, il s'agit ici de vestes et de gilets. Merci de bien vouloir publier mon adresse à toutes fins utiles : Yann Tomassacci, 14 Clos Margot, Dains, 60570 Andeville.

Cyril Besson, Mercury

Tonton Mad, bonjour !
J'ai quelques griefs contre *Mad Movies* (si, si, et en plus j'espère être publié). Il me faut signaler une dérive qui ne me plaît guère : la critique biographique. Je m'explique : dans *Impact* 69, trois articles (sur **Titanic**, **Volte/Face** et **The Blade**) «expliquent» les films par leur auteur. Pour le premier, que personne n'a encore vu, je peux comprendre, pour les deux autres, cette perspective de l'auteur me semble limitée. C'est un discours tellement évident que l'ensemble de la presse, de *Première* au *Nouvel Obs* l'a repris (dans *Mad Movies* 109, la critique de **Volte/Face** signée Vincent Guignebert porte le même titre que celle publiée dans le *Nouvel Obs*, c'est tout un symbole !). D'autant que cela cache un préjugé fort désagéable : il n'y aurait de bons films que ceux imprégnés des obsessions de leur auteur. En clair, pour qu'un film soit intéressant, il faut qu'il soit immédiatement cataloguable, identifiable (d'où des points de vue aussi limites que *«Cameron, c'est le cinéaste de la fascination industrielle», «Spielberg c'est le cinéaste de l'enfance»...* Et **Abyss**, et **La Liste de Schindler** ?).
Dès lors, on peut aboutir à ce procès d'intention qu'est l'article sur **Le Monde Perdu**. Sur trois pages, M. Guignebert s'ingénie à nous démontrer que Spielberg est devenu cynique et c'est pour cette raison qu'il donne, sauf page 19, colonnes deux et trois, plutôt laudatives, un zéro pointé au film. Je ne «cherche» pas M. Guignebert, qui avec J.P. Putters est le «journaliste» de *Mad* dont les critiques sont les plus intéressantes, mais je trouve qu'il y a franchement un peu de laisser aller dans tout cela : il est un peu facile d'aller voir un film avec un a priori, sans lui donner la moindre chance, ou au contraire en lui accordant d'emblée le statut d'œuvre majeure. S'il était possible, j'aimerais d'ailleurs assez que ce soit M. Guignebert qui réponde à cet argument, puisqu'il est le principal intéressé.
Un autre point litigieux que j'entretiens avec *Mad* consiste en un défaut finalement assez voisin : l'absence de critique. Cf. l'article **La Peau sur les Os** dont on ressort avec l'impression d'avoir été floué : il s'agit d'un exposé assez plat sur le film, ou plutôt sur son «making», sans qu'à aucun moment l'opinion de M. Toullec ne soit dévoilée. Il faut aller voir les *Avis Chiffrés* pour savoir ce qu'il en pense vraiment ! Je sais que votre politique est de ne pas trop démolir un film sur le point de sortir, surtout s'il ne bénéficie pas d'une grosse publicité, mais de là à se contenter d'une approche aussi fade, il y a un pas !
Enfin (ouf, devez-vous vous dire !), je regrette que M. Putters, dont je ne doute pas qu'il soit très occupé, se consonne à son édito et sa *Mad Rubrik*. Certes, ces rubriques sont délicieusement hors de propos, mais pourquoi ne pas faire revenir de temps en temps **L'Événement du Jedi**, rubrique constructive et qui remplissait finalement la même fonction (changer un peu les idées du fan et du journaliste) ?
Voilà, j'espère que vous mettrez à profit ce qui dans cette lettre assez sentencieuse peut rendre votre magazine encore meilleur, car j'ai écrit ces lignes dans l'espoir d'améliorer le seul magazine que j'achète régulièrement (avec le *Nouvel Obs*, donc...).

Bon, écoute, puisque tu ne veux pas me parler, je me vois obligé de recourir à l'arme suprême : l'IVG ! À savoir : l'irruption de Vincent Guignebert. Bien fait pour toi :
«Je suis grosso modo d'accord avec toi sur le principe de la critique facile de film d'auteur. Mais je ne pense pas que les exemples que tu donnes soient révélateurs d'une quelconque dérive. Faire l'impasse dans un papier sur les réalisateurs de **Titanic**, **Volte/Face**, **The Blade** *ou* **Jurassic Park**, *ce serait considérer que James Cameron, John Woo, Tsui Hark et Steven Spielberg ne sont pas des auteurs et qu'ils ne se projettent pas, pour le meilleur comme pour le pire, dans leurs films. En plus, les quatre titres que tu cites représentent des œuvres charnières dans la filmo de chaque cinéaste. Ne pas les aborder également sous l'angle personnel serait carrément une erreur. Et puis, tu devrais le savoir, traiter de l'auteur ne nous a jamais empêchés de traiter plus simplement du film.» V.G.*

Frédéric Gamba, Saint-Astier

C'est de ma caserne de gendarme auxiliaire que je vous écris (*mon dieu, quelle horreur !*) et je peux vous le garantir, c'est pas la joie.
Pourtant, je suis heureux, car le grand, le sublime John Woo est de retour ! Cela dit, je n'ai jamais pensé qu'il avait vendu son âme au diable, mais qu'au contraire il faisait le soumis en attendant son heure. Et ce moment-là est arrivé avec **Volte/Face** qui mêle le savoir-faire qu'on lui connaissait avec en prime deux personnages féminins qui n'ont rien de potiches comme dans les blockbusters américains. Si certains passages paraissent assez peu crédibles comme l'évasion du faux Castor Troy, on peut s'extasier devant la fusillade de l'appartement vu à travers les yeux d'un enfant écoutant de la musique, ou l'arrivée de Nicolas Cage en costume et lunettes noires avec les mouettes s'envolant devant lui. Le tout filmé au ralenti. Le grand John Woo est de retour.

Ech. press-book, affiches, photos... contre tout objet sur la saga **Alien**, **Terminator**, **Predator**. Stéphane Marchand, 18 rue Commandant Chef d'Hôtel, 76600 Le Havre.

Vds K7 audio, + de 350 groupes (black, death, grind) et VHS de films gore, horreur, SF. Liste contre 1 timbre à 5 F à David Leroueisnier, 20 *rue du Québec*, 14123 Ifs.

Vds/éch. affiches, VHS (très grand choix) et matériel *Amiga/PC*. Julian au 04 91 06 71 39 après 19 h.

Vds comics *Marvel*, *DC*, *Dark Horse*, *Image* + tradepaperbacks (*Black Ops*, *Preacher*, *Rocketeer*...). David au 03 87 92 81 30.

Propose de nombreuses séries dont ***Urgences***, ***Hercule***, ***Xena***, ***X-or 1*** et 2 reprises dans une liste de 25 pages gratos à demander à Daniel Demarez, 54 rue Fort Mahon, 7012 Jemappes, Belgique.

Rech. VHS de **The Returning** et **Le Fantôme du Cheik**. Patrick Sansano, 9 rue Sully, Le Henri IV, Bt C, 26000 Valence.

Vds nbreuses affiches récentes et anciennes ainsi que photos. Liste disponible par fax ou contre envoi de 2 timbres. Alain Delmas, 24 allée Beethoven, 95470 Fosses (06 11 96 65 68).

Ach. tout sur ***X-Files*** (objets, articles, photos, affiches...). Natacha Sarkissian, 5 rue Elise Arramendy, 64500 Saint Jean de Luz.

Rech. aff. 120x160 des **Griffes de la Nuit** et tout doc sur ce film. + Vds cinq VHS de films d'horreur (**Freddy 5**, **Trauma**, etc.) Magalie au 01 49 82 62 91 après 20 h.

Vds 40 F pièce VHS de **Razorback**, **2000 Maniacs**, **Predator 2**, **Ça**, **Les Vampires de Salem**, **Fortress** + BO de **New York 1997**, **RoboCop 2**, **Impitoyable** (30 F pièce). E. Brouillet, 56 avenue Jean Jaurès, 91200 Athis-Mons.

Vds VHS : **Le Blob**, **Brain Dead**, **Carnosaur**, **Démons**, **Evil Dead**... Liste contre 2 timbres à Jennifer Fillaux, 21 Cavée des Etalons, Bt A, 60140 Liancourt.

Ech. console *Megadrive* 2 (+ jeux + manette) d'une valeur de 6000 F contre 150 VHS environ. Votre liste contre la mienne (*c'est-à-dire la liste de ta console ? Explique, on comprend rien !*). Hervé Kauskot, Gruilliers St Julien, 19 rue de la Libération, 10170 Méry/Seine.

Rech. *Starfix* n°1 HS, E.F. 2, 3, 13, 16 et 37 et *M.M.* 20 et 28. Cédric Sandarnand, 2 avenue de l'Essonne, 91130 Ris-Orangis.

Vds nbreux personnages **Star Wars** (*Kenner* 77-85). Liste contre une env. timbrée à Chris Mechelen, 1 allée des Tuileries, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Vds VHS de **Surnaturel**, **Les Ailes de la Renommée**, **Dellamorte Dellamore**, **Le Jour des Morts-vivants**, **La Colline a des Yeux**... Rech. tout sur Mickael Mann. Guillaume Paul, 15 rue de Nétreville, 27000 Evreux.

Ach. saga X-Men (*Semic*) n°1, 2, 3 et 4. Christophe Champault, 39 Bd de la Paix, 92400 Courbevoie.

Vds livres US et anglais sur **Star Wars**, *Twin Peaks*, **Jurassic Park**, etc. Rech. lecteurs de *Wrapped in Plastic*. Philippe Sartorelli, 22 rue du Moscat, 66140 Canet-Village.

Vds au plus offrant *Générations Séries* 1 à 20 + HS 1 et 2 + cartes collector. Réponse contre enveloppe timbrée à Laurent Raynaud, 85 rue Pasteur, 59156 Lourches.

Vds + de 100 VHS : **Seven**, **ID4**, **Rock**, **Casino**, films *Hasan*... Liste contre 1 timbre à Philippe Bonasta, Le Petit Pré, 73460 Crésy sur Isère. Ch. des LD : envoyez vos listes !

Vds nbreuses séries en VF : **Starman**, **Le Sixième Sens**, **Terre II**, **San Ku Kai**... Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds dossiers et vidéos sur tous les grands groupes de hard rock et pop rock. Liste contre 1 timbre à Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Vds 2 maquettes en résine de Cénobites (*oh, t'as les Cénobites en résine ?*), *M.M.* 16, 23 à 25, 33 à 108, *E.F.* 86, 115 et 122, *Starfix* 1H et 2H, masques cartonnés des héros de **Star Wars**. Phil Wagner, BP 943, 60009 Beauvais cédex.

Rech. VHS et docs sur la saga **Hellraiser**. Marc Prangere, 1 Bd Alexandre Millerand, 44200 Nantes.

Ech. VHS de **Cannibal Holocaust** et **X-Files - La Colonie** contre **Eraserhead** et **Le Bunker de la Dernière Rafale**. Régis au 04 78 84 71 45.

Vds 80 F pièce VHS de **Amityville 3**, **Le Crocodile de la Mort**, **Romper Stomper**, **Fou à Tuer**, **Chud** et **Jason le Mort-vivant**. Nicolas Kannengiesser, 9 rue des Horticulteurs, 57100 Thionville.

Rech. tout sur les vampires (correspondance possible) ainsi que la musique de Kajagoogoo et Limahl. Katia Bessay, 9 square de l'Esterel, 78310 Maurepas.

Vds photos de séries (***X-Files***, ***Babylon 5***, ***Urgences***...) et films (**Star Wars**, **Alien**...). Liste contre 1 timbre à Stéphan Roy, 5 rue des Morteaux, 92160 Antony.

Vds/éch. revues ciné (*Première*, *E.F.*, *Mon Film*...) et affiches. Liste contre enveloppe timbrée à B. Malitte Le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy.

Vds VHS récentes (**Hors Control**, **Psychopath**) + affiches pantalon (**Doom Generation**, **Le Dentiste**). Greg au 03 81 88 73 59.

Vds/éch. trading cards ***X-Files 1***, 2 et 3 (françaises et US), + cartes *Showcase*, *Contact* et spéciales. Liste sur demande à Sébastien Roy, 40 rue Nationale, 33240 Saint-André de Cubzac.

Vds séries TV : ***Star Trek***, ***Au-delà du Réel***, ***Les Envahisseurs***, ***X-Files***, ***Au Cœur du Temps***... Liste sur demande à Jean-Luc Finotto, Parc Amélie, 42330 Saint Galmier.

Fans de ***X-Files***, nous avons édité *The Lone Gunman*, la revue consacrée aux conspirations et aux phénomènes inexpliqués. Déjà trois numéros sont parus. Rens. The Lone Gunman, 3 imp. de la Grand Ferme, 59139 Noyelles-lez-Seclin.

Ch. photos de la «mascotte» des ***Contes de la Crypte*** afin de reproduire son masque pour Halloween. Carine Janic, 16 rue Ribot, 78400 Chatou.

Vds maquettes, figurines, vaisseaux **Star Wars**, **Dune**, **Batman**, **Freddy**, **Predator**... Liste sur demande à Michel Bastone, 34 rue Augustin Daumas, 83000 Toulon.

Ach. à bon prix *Le Journal de Mickey* (avant 1972), *Starlog* 112, 120 et 130, *M.M.* et *E.F.* Pierre-Luc Desforges, 4932 Fabien, Pierrefonds, P.Q. H8Z-2N6, Canada.

Rech. intégrale *Twin Peaks*, ancienne série ***Muppets*** (en VF), **Friends** et anciens jouets **Star Wars**. Jean-François au 02 62 30 73 46.

Vds jeux *Playstation* (US - Japon), nbreux titres. Didier au 01 64 08 42 22.

Rech. VHS de **Sweet Movie** (Makavejev, 1974). Pascal Da-Dalt, 47 clos des Cerisiers, 73100 St Innocent.

Aeternus Methos, le second numéro sur la série ***Highlander*** est paru. Demandez-le contre 7 F en timbres à Isa Maurin, 505 Champ de la Dame, 38210 Vourey.

Vds VHS de Metallica «1 an et demi de la vie de...» vol. 1 et 2 + VHS live et CD rares. Olivier au 03 21 75 53 02.

Vds + de 850 K7 audio de hard rock, trash, gothic metal... Guy au 04 74 96 20 21.

Rech. série ***Les Années Coup de Cœur*** Jérôme Doubreres au 01 47 60 96 42.

Vds VHS NTSC de **Ghost in the Shell**, avec un making of de 30 mns inclus. Julie-Ellen Gunbil, 24 av. Edison, 75013 Paris.

Ch. *E.F.* 3, 5, 10 à 12, *Creepy* 1 à 10, *SFX* 1 à 10, *Eerie* 1 à 10, *M.M.* 1 à 22, *Vampirella* 1 à 12, *Ciné Fantastic* 2 et 3, *Famous Monsters* 1 à 10. Stéphane Rozoni, 37 Grande Rue, 78200 Boissy-Mauvoisin.

Rech. fanzines, Fan Club ou autres, branchés SF, fantastique pour festival. Vincent Lapie au 02 99 31 23 23.

Kabbale in the Pocket, le fanzine de la vidéo amateur, est paru. Pour tout savoir sur le monde de la vidéo, sur **Zombie Killer** et **Ducon et Dugland in the Action** (*ne serait-ce pas la suite de* ***Bongo et Mollo Bég Adventure*** *?*), envoyez 9 F en timbres à Cinémateurs, Michaël Espinosa, 9 B Plants Verts, 95000 Cergy.

Vds séries : ***X-Files***, ***Urgences***, ***Clair de Lune***, ***Code Quantum***... + trading cards ***X-Files***. Mylène Donzel, rue Philippe Valentin, 84870 Loriol du Comtat.

Vds VHS ***X-Files*** + K7 audio Metallica, AC/DC, Sonic Youth. Loic Degrugilliers, 18 rue du Bois Derode, 62400 Béthune.

Vds BO 33 t de **Phantasm**. Yohann Delozier, 5 imp. Marius Jouveau, 84130 Le Pontet.

Rech. VHS de **Picnic à Hanging Rock**. Possibilité d'échange. Jean-Emeric Magne, 16 rue J.S. Bach, Bt A, 38090 Villefontaine.

Vds *M.M.* 22, 23, 31 et 48, *Vendredi* 13 1, 5 à 8, 10 à 12 + livres «Gore» chez *Fleuve Noir*. Benoît Marie, 52 rue de la Rivière, 44300 Nantes.

Fanzine cinéma ch. collaborateurs et illustrateurs. Nathalie au 06 11 84 75 08.

Vds, éch. nbreux livres anticipation/fantastique, toutes collections récentes et anciennes. Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Ch. anciens n° de *M.M.* et *Impact* et tout doc sur Schwarzie. Patricia au 06 08 65 72 79.

Rech. tout document sur ***L'Homme de Nulle Part*** (*laisse tomber, on a cherché les documents, on les a trouvés nulle part !*), série diffusée sur *Canal* +. Danis Darridat, 42 route de Joli Bois, 33160 St Aubin de Médoc.

Vds *E.F.* à partir du 10, *Impact* 1 à 44, *M.M.* 20, 22 à 107, *Le Journal de Mickey* n°1 (1934), *Films d'Horreur* 2 et 8 + BDs. Frédéric Métais, Les Bruyères, 38620 St Geoire en Valdaine.

Passionné de SF, horreur, fantastique, connaissant + de 1000 films par cœur, aimerait travailler dans son domaine de prédilection. Etudie toute proposition. Jérôme au 02 41 67 56 35.

Rech. tout sur David Lynch : ***Twin Peaks***, ***On the Air***, ***Hotel Room***, courts métrages... Marko Durand, 3 rue de Verdun, 59152 Cherveng.

Vds *E.F.* 8 à 124. Rech. *M.M.* 1 à 8. Thierry au 03 89 83 70 51.

Rec. VHS du **Survivant** et **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** (Don Siegel). Carole Contaut, 16 av. de Saragosse, 64000 Pau.

Vds 129 F pièce t-shirts ***Friends***, ***X-Files***, ***Star Trek***, **Lost World**, **Batman & Robin**, ***The Simpsons***... Catalogue contre 2 timbres à Maïté Castagna, 2 place du Bouc, 31450 Montgiscard.

Ch. BO de **Pee Wee Big Adventure**. C. Mince, La Venchère, 63300 Escoutoux.

Ch. VHS du **Syndrome de Stendhal** + jaquette originale de **Cauchemar à Daytona Beach**. Bruno Dussart, 51 rue Decrombecque, 62730 Loos en Gohelle.

Rech. figurines ***Saint-Seya*** en bon état, si possible avec boîte et notice de montage. Matthieu Galley, 125 av. Franchet d'Esperey, 81000 Albi.

Vds nbreuses VHS : **Tarantula**, **Slugs**, **From Hell It Came**. Liste contre 6 F en timbres à Yann Israel, 2 pl. du Maréchal Leclerc, 60530 Neuilly-en-Thelle.

Rech. VHS de **Nosferatu à Venise**, **Ne Jouez pas avec les Martiens**, **Je T'aime**, **je T'aime**, **Dracula Prisonnier de Frankenstein** (*laisse tomber, vieux, tu vas être déçu !*), **Vampyros Lesbos**. Franck Redois, 25 rue de la Ville en Bois, 44100 Nantes.

Ch. intégrales en VHS d'***Albator*** (79) et ***Les Cités d'Or***. Jean-François au 02 62 30 73 46.

Rech. épis. ***Friends*** en VOST. Fabien Vehlmann, 199 allée Boris Vian, 73290 La Motte Servolex.

Anthony Sitruk, Sarcelles

Scream commence comme le pire des cauchemars. Une jeune fille est agressée chez elle par un maniaque qui la harcèle au téléphone avant de la tuer. Scène étrangement actuelle, et très inhabituelle dans ce genre de films, car très réelle, très dure. La suite contraste violemment avec ce prologue.
Des acteurs stéréotypés, un scénario totalement banal de tueur en série comme même les Italiens n'osent plus en faire, des effets faciles... toutes les conditions sont réunies pour en faire le navet de l'été. Alors, qu'est-ce qui fait que l'on reste collé à son siège pendant la projection, que l'on ressorte les jambes coupées avec l'étrange impression que jamais un film n'a aussi bien porté son titre ?
Selon Craven, les adolescents ont évolué et pas forcément dans le bon sens. Le cinéma et la sous-culture américaine les ont plus ou moins lobotomisés. Aussi, ses personnages sont-ils de vrais adolescents des années 90, gavés de pop-corn, de Coca-Cola et de mauvais films d'horreur visionnés de préférence en vidéo. L'un d'eux, le tueur, sans doute le plus calé sur cette partie du 7ème art tente donc de copier ses maîtres que sont Jason Vorhees, Michael Myers ou Freddy Krueger, sans y ajouter la moindre touche personnelle. Que font les jeunes personnages face à ce nouveau croquemitaine ? Ils meurent. Malgré toutes les connaissances qu'ont les victimes du cinéma d'horreur, elles ne peuvent se défendre ni même survivre. C'est devant leur impuissance que le spectateur ressent la sienne. Pour la deuxième fois au cinéma (après **Freddy Sort de la Nuit** de... Wes Craven), les personnages d'un film fantastiques sont eux-mêmes des spectateurs de cinéma, semblables à nous. S'ils sont tués, rien ne nous empêchera de mourir une fois rentrés chez nous.
Il y a tout de même un paradoxe. Les adolescents connaissent parfaitement les règles du cinéma fantastique, et le tueur suit ces mêmes règles. Pourtant, s'il doit essuyer quelques coups, ce tueur réussit toujours à surprendre ses proies et à les assassiner. Or, qu'est-ce qui différencie le spectateur assassin du spectateur victime ? Il est propable que le jeune Billy a gardé quelques souvenirs d'un passé bien lointain où il n'était pas encore gavé de «junk culture», ni abandonné par sa mère. Ces quelques bribes de mémoire le rendent invincible face à ses camarades de classe décérébrés. Enfant, il a dû regarder le classique de Clouzot **L'Assassin habite au 21**. Les personnages n'ont aucune chance face à Billy, car il ne s'inspire qu'en apparence du cinéma des années 80. Il va en fait chercher - inconsciemment, probablement - ses références beaucoup plus loin, dans le cinéma français des années 40, et involontairement, l'image qu'il se donne est celle de ce tableau de Munch, *Le Cri*, (1893) où le visage d'un homme se déforme à force de hurler.
Scream est une œuvre remarquable, parfaitement maîtrisée dans le fond comme sur la forme (ce que **Freddy Sort de la Nuit** n'était pas) et qui joue habilement avec les connaissances et les nerfs du spectateur. Craven prouve définitivement qu'il est l'un des maîtres du fantastique. Face à **Scream**, le spectateur n'a pas le choix, il ne peut que subir, frémir, hurler, ce que peu de films d'horreur ont réussi à lui faire faire. Une chose est sûre, **Scream** fait finalement bien plus peur que les films qu'il cite.

Tina W., Schirmeck

J'ai eu le malheur l'autre jour d'acheter un magazine (que je ne nommerai pas), appâtée par le titre accrocheur, je cite : «*X-Files, la série qui rend dingue*». Ah bon ? J'ai dû louper quelques épisodes. Bon, je persévère : il y est question de liaisons entre la série et «les desseins d'une secte et de l'extrême-droite». Perplexité et étonnement pointent à l'horizon. Plus loin, le témoignage d'un psy qui voit des paranoïaques partout (mais non, puisqu'il dit qu'il ne l'est pas). Au milieu de ce fatras insondable, les résumés des nouveaux épisodes avec les commentaires du journal pas piqués des hannetons. Je vous préviens, préparez les mouchoirs : *The Field where I Died* : «Sans conteste, le meilleur épisode de la saison». Eh bien, si c'est ça le meilleur, je m'angoisse pour le reste, étant donné son piètre scénario totalement incohérent.
Tunguska : «Ennui garanti, mais une bonne raison tout de même pour regarder : Scully, particulièrement belle». Quel argument de choc !
Du même style pour *Jamais Plus* : «recommandé pour les amoureux de Scully». Mais quel est le plus important, les acteurs ou l'histoire ?
Encore pire pour *Nids d'Abeilles* : «Un épisode sans intérêt... si ce n'est l'apparition de Scully en maillot de bain». Ça frise l'indécence !
Enfin, pour *Crime de Mémoire* : «L'histoire n'est pas très compréhensible. A voir cependant pour les inconditionnels de Mulder que l'on aperçoit nu !» Ça y est, j'ai compris d'où vient le X des *X-Files*. Avec tout ce marketing à toutes les sauces (il n'y a pas aussi des céréales *X-Files* ?), ils ont presque réussi à me dégoûter de cette ex-excellente série.

Sébastien Tonin, Presle

Excellent ! (à la **Wayne's World**, navet mais drôle !) l'article sur Elisabeth Teissier ! Réussir à résumer en si peu de mots toute l'étendue de ta verve (exercice de style !) et l'étendue de la bêtise de ceux qui écoutent E.T. (insulte à Spielberg...). En fait, elle, maligne à faire peur, et toi tu trouves là le plus bel exemple et la plus belle des cibles pour te déchaîner, comme on aime.
Voilà, j'arrête la lèche (qui n'en est pas) parce que j'ai aussi ma critique en ce qui concerne le choix de publier des photos d'«œuvres» de lecteurs. Ces maquettes peintes qui ne sont RIEN. Du plastique hors de prix, et il ne faut pas sortir des Beaux Arts pour barbouiller ces trucs. Bref, on veut plus (enfin, je veux...) de travaux réels, d'œuvres sculptées ou peintes, mais arrêtez les maquettes ! Le pire, c'est les maquettes **Star Wars** de chez MPC, on les a tous faites.
Bon, je vous soumets la photo d'un travail que j'ai réalisé avec mes mains, et pis voilà. Bravo à vous et, vivement qu'E.T. ouvre à nouveau sa boîte à connerie.

LE TITRE MYSTERIEUX

Ah, ils me font marrer avec leurs monstres virtuels dans ***Le Jurassic Monde Park Perdu****. Vous avez vu ça ? Des mecs qui courent devant des trucs que y'a rien du tout derrière eux en plus, non mais ça ressemble à quoi ? De mon temps, on suait sous le costume, on piétinait les maquettes. Je ne sais pas ce qui me retient de leur mordre virtuellement les fesses, tiens !* Faites pas attention, il est un peu à crocs en ce moment. Reconnaissez plutôt de quel film il sort et ainsi gagnez le n°111 de *Mad Movies*. Notre précédent titre mystérieux a bien failli le rester, puisque seuls trois lecteurs, ou plutôt deux lecteurs et un Belge (oui, ben fallait pas nous battre en Coupe Davis, d'abord...) ont identifié notre personnage aux yeux doux issu du **Cameron's Closet** de Armand Mastroianni. Il s'agit d'un lecteur de Nantes (qui n'indique pas son nom, le ballot), d'Arnaud Fabisiak et de Vincent Thibert qui serait français s'il n'avait pas choisi de naître à Bruxelles.

Rech. caméra 8 ou 16mm (avec micro). Jérôme Birker, 69 traverse du Moulin de la Vellette, 13008 Marseille.

Vds nbreuses VHS de films et séries TV. Liste contre 4,50 F en timbres à Xavier Hatron, 2 ruelle Monet, 78200 Soindres.

Vds n° de *Star Trek Magazine* ainsi que nbreux *Génération Séries*. Mr Dumont, 36 av. Aristide Briand, 77270 Villeparisis.

Jeune société de production discographique techno/house/new age, rech. pour la réalisation de ses clips jeunes créateurs passionnés et désireux de partager notre enthousiasme (*et les bénéf' aussi* ?). Tél.: 01 42 42 64 73.

Rech. tout doc sur les trois **Die Hard**, **Tremors 1** et **2**, **Broken Arrow**, **Congo**, les trois **Indiana Jones**, **The Shadow**, **Les Dents de la Mer 1** et **3** + BO de **Die Hard 3**. Julien Barconnière, 38 chemin de Pascot, 33360 Latresne.

Rech. VHS de **La Créature du Lagon - Le Retour**, **Le Dragon du Lac de Feu**, **Le Jeu du Diable**, **Invisible Mandroïd**, **Robot Wars**, **Synthoïd 2030**, **Arcade** et **A Plein Tube**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Fan de **Hellraiser** rech. tout doc : magazines, affiches, maquettes... Jérôme Barconnière, 30 rue de l'Eglise, Rés. Le Prieuré, 92160 Antony.

Ach. VHS de **Challenge the Ninja**, films gore et *Haxan*. Edite un zine punk, 36 pages A4, 12 F + 8 F en timbres à Frédéric Le Rochais, 3 passage Michel Béziers, 14400 Bayeux.

Rech. revue anglaise *The Face* de nov. 96 (couv.: Ewan MacGregor) + tout sur **Trainspotting** et le ciné anglais. Laetitia Ruer, 2 bis rue Baron-Louis, 54000 Nancy.

Vous recherchez des films rares (1000 titres) des revues introuvables, des affiches, des zines... Demandez ma liste complète contre 3 timbres à Jérôme Pottier, 160 rue du Maréchal Leclerc, 60400 Pont l'Evêque.

Vds plusieurs BO en CD de ***Cosmos 1999***, deuxième saison. Patrick au 04 93 74 88 19.

Vds CD B.O. de l'âge d'or Hollywoodien (péplums, fantastiques, westerns...). Liste sur demande : Roman Quéau, 4 chemin du stade, 29100 Le Juch.

Vds livre «La France fantastique» (1978) + coffret **Apocalypse Now**. Romain au 04 94 83 96 59.

Vds plus de 2000 films tous genres. Charles Pistolesi, 97 Bd de Suisse, 31200 Toulouse

Vds *Mad Movies* 39 à 76 + 78, 81 et 82. Tél : 03 44 26 45 83 (Christophe, après 19h).

Rech. CD **Rapid Fire**, **The Crow** et le livre *The Crow the Movie*. Faire offre à Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

Vds K7 de **Abyss** version longue, **Le Roi Lion** (80 F l'une), **Rencontres du Troisième Type**, **Die Hard 3** (60 F l'une). Anne Claire Malvaux, 2 rue Franklin, 44000 Nantes.

Vds, ach., éch. VHS Bis, gore, (sexploitation... Nbreuses raretés. Liste contre 1 timbre à Nicolas Feigerolles, 18 rue de la Poste, 69100 Villeurbanne.

Vds K7 NTSC neuves : **Robocop**, **Double Team**, **Hard-Boiled**, **Thunderbolt**, **Hero**, **The Rock**, **Dr. Wai**, **Police Story 4**, **Tai-Chi Master**. 100F le film. Contactez Julien au 01 45 56 13 25.

Vds Making-of **Abyss**, **From Star Wars to Jedi**, **J. Park**, **T2**, **Alien 3**, **Hook**, **La Légende des James Bond**. Yann Danielo, 4 rue de Charente, 44800 St Herblain.

Rech. trading cards ***X-Files 2*** (VF) n°43, 54 et 64, ainsi que ***X-Files 3*** (VF) n° 62. Revends doubles 1 F pièce. Isabelle Ferté, Mont-la-Butte, 53380 Juvigné.

Ach. BOF des **Frissons de l'Angoisse** de Dario Argento, aux éditions Cinevox. Réf : CD MDF 301. David Caumartin, 8 rue Marx Dormoy, 92260 Fontenay-aux-Roses.

Rech. tout sur la série ***Highlander*** et ses acteurs + docs sur les acteurs de séries B d'action genre Don «The Dragon» Wilson et Gary Daniels. Anthony au 03 20 57 28 26.

Vds 500 F le tout, + de 700 CCG ***X-Files*** 1ère édition dont 70 rares et 3 ultra-rares. Nicolas Vaulay, 36 place Paul Langevin, 34290 Montblanc.

Ch. masque du tueur de **Scream** ainsi que BD originelles «Men in Black» et «Judge Dredd». Guillaume Hollecou, Lesmoualch Bras, 29800 Pencran.

Réalisateur de courts métrages ch. nouvelles ou scénarios à adapter de style polar, fantastique ou étrange, ainsi que des maquettistes, truquistes et acteurs. Valérian au 01 48 74 17 30.

Collectionneur cède des centaines de livres SF/fantastique + BD. Liste sur demande à Jacques Mérillon, 12 square J.J. Rousseau, 35700 Rennes.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- fans de ***X-Files***, ***Twin Peaks*** et ***Northern Exposure*** pour correspondance. Xavier Carceller, C/Aribau 35, 5°1a, 08011 Barcelona, Espagne.

- correspondant(e)s 10-16 ans fans de ***X-Files*** pour éch. de trading cards. Edouard Lours, La Haute Glaie, 35290 Saint Meen le Grand.

- correspondant(e)s 25-35 ans aimant le ciné US, les séries TV, la musique, l'humour. Chantal Bouthez, 2 rue des Nemeaux, 86100 Chatellerault.

- correspondantes 18-30 ans aimant le fantastique sous toutes ses formes. Olivier Watrin, 28 rue Voltaire, 60100 Creil.

- un lecteur gay de M.M., 18-22 ans, sur Blois ou Orléans, aimant le fantastique, l'horreur, le gore, les BO et Schwarzie, afin de partager passion pour le cinéma. Maxime au 02 54 87 72 73.

- Fans du **Cinquième Elément**, **Star Wars**, ***X-Files***, ***Code Quantum***, ***Seaquest***... Angélique Curutchet, 4 résidence Les Mimosas, Clouvey, 33950 Lege-Cap-Ferret.

- correspondant(e)s aimant l'ufologie, ***X-Files***, ***Les Contes de la Crypte***, les films gore et s'intéressant au vampirisme et aux pratiques occultes (*le mieux avec les pratiques occultes, c'est quand même de pas les pratiquer !*). Olivier Mansuy, 4 rue de l'Ouest, 10000 Sainte-Savine.

- correspondant(e)s 16-20 ans ou plus, habitant Paris, aimant le ciné fantastique, **Star Wars**, chanteurs années 60 (Beatles, Rolling Stones...). Frédérique Coupaye, Rés. Les Marronniers, Bt D, 48100 Marvejols.

- correspondant(e)s sur St Avold/Forbach fans de M.M. et de ciné. Régis Mathias, 19 rue Principale 57730 Folchviller.

- le film **L'Horrible Invasion**, de John Bud Cardos en vidéo. Bruno Dussart, 51 rue Decrombecque 62750 Loos en Gohelle.

- correspondants aimant les vampires. Magali Alves, 2 quai de la Fourtounarié, 81260 Porassac.

- correspondants sur l'Alsace (ou autres), 17-20 ans aimant ***X-Files***, le fantastique, les films du genre **Scream**, ainsi que la série ***Urgences*** (éventuellement *(c'est comme tu veux, ma chère Anne, nous, on s'en fout...)*. Anne Didier, 34 Du Molenbronn, 67380 Lingolsheim.

CINÉ STORE

SOMETHING HAS SURVIVED

279,00 F
Le Coupe vent

INDISPENSABLE pour le chasse au T-REX

Brodée dos :
-I WILL SURVIVE-

Casquette
LOST WORLD

89,00 F
La casquette

Réf : LW20

Modèle US
Taille réglable
Brodée face et dos

THE LOST WORLD
JURASSIC PARK

T-REX

Veste reporter
LOST WORLD

Réf : LW40

319,00 F
La Veste reporter

100 % coton
Multi poches
Brodée face et dos
Taille M ou XL

Réf : LW41

Face

80 % coton,
20% polyester
Sérigraphiés face et dos
Taille M ou XL

Coupe vent imperméable LOST WORLD

Sérigraphié face et dos
Doublure coton
Tailles M ou XL

Réf : LW80

Sweat-shirt
LOST WORLD

Dos

Calendrier
LOST WORLD 98

Format 30x30 cm fermé

89,00 F
Le Calendrier

Réf : LW 50

105,00 F
Le Making-of

Réf : LW200

Making-of
LOST WORLD

100 % coton
Manches courtes
Sérigraphie face
Taille M ou XL

Réf : AFLW10

59,00 F
L'affiche US
70x100

Réf : AGLW10

89,00 F
L'affiche VF
120x160

D'AUTRES PRODUITS ALIEN SONT DISPONIBLES

ALIEN

ALIEN RESURRECTION
© 1997 Twentieth Century Fox Film Corporation.
All rights Reserved.

129,00 F
Le Tee-shirt

Tee-shirt ALIEN

Réf : AL01

Réf : AFAL10

Réf : AGAL10

Tee-shirts SPAWN

129,00 F
Le Tee-shirt

Réf : SP02

SPAWN

Face uniquement

Face

100 % coton
Manches courtes
Sérigraphiés face et dos
Taille M ou XL

Réf : SP01

Dos

Réf : SP150

Porte clé SPAWN

45,00 F
Le Porte clé

PINS SPAWN

Réf : SP100

45,00 F
Le Pins

Casquette SPAWN

Brodée dos :
-SPAWN-

89,00 F
La casquette

Réf : SP20

Modèle US
Taille réglable
Brodée face et dos

Coupe vent imperméable SPAWN

Réf : SP40

Sérigraphié face et dos
Doublure coton
Tailles M ou XL

279,00 F
Le Coupe vent

POUR COMMANDER :

Minitel : 36 15 CINESTORE*
FAX : 01 44 40 24 20
TEL : 01 44 40 24 40
*1,29 F/mn

SATISFAIT OU REMBOURSÉ

ou sur place

eissonier - 75017 PARIS

Bon de commande à découper ou à recopier et à retourner à CINESTORE - 5, rue MEISSONIER- 75017 PARIS

☐ OUI, je désire recevoir les produits officiels suivants

REF.	DÉSIGNATION	TAILLES	PRIX À L'UNITÉ	QTÉ	TOTAL

Frais de port : + 30 F → TOTAL À PAYER

Je joins mon règlement à l'ordre de CINESTORE ☐ Chèque ☐ Contre remboursement + 28 F ☐ Mandat

☐ CB n° Date de validité

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code Postal ..... Ville .....

Tél. ..... Né(e) le cc

Signature Obligatoire

Conformément à la loi informatiques et libertés du 6 juin 1978 vous disposez d'un droit de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pourrez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas il vous suffit de nous écrire en indiquant vos noms, prénoms et adresse.

DÉCOUVREZ LE NOUVEL UNIVERS

Album

DÉBUT OCTOBRE AU CŒUR DE PARIS,
150 M² DE COMICS,
JOUETS, PRODUITS DÉRIVÉS, FILMS ET SÉRIES CULTES...

Rive gauche, plus rien ne sera jamais comme avant...

Nouvelle adresse : 67, Bd St Germain 75005, Paris Tél. : 01 53 10 00 60
Métro Cluny-La Sorbonne ou Maubert-Mutualité - Ouvert du lundi au samedi de 10 h. à 20 h.

Album : LA RÉFÉRENCE IMPORT